BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXV
B
26
NAPOLI

XXV
B
26

# SUITE
DES
# CARACTERES
DE
# THEOPHRASTE,
ET
DES PENSE'ES
DE Mr. PASCAL.
TOME III.

A BRUXELLE,
Chez FRANÇOIS FOPPENS.

M. DCC. X.
*Avec Privilege du Roi.*

## *AVERTISSEMENT.*

J'Aurois au Public de grandes obligations, s'il vouloit me dispenser d'une Préface; je ne puis l'entreprendre sans lui donner raison de mon titre; & je ne sçaurois entrer dans ce détail qu'à ma confusion. Jusques ici on a tant vû de belles choses, qu'il n'est presque plus permis de rien admirer. Aprés les genies qui ont fait dans ce siécle l'ornement de la republique des Lettres, quelle temerité de vouloir paroître homme d'esprit ! Je me suis attendu qu'on me blâmeroit d'ozer écrire sur certains su-

jets que les habiles ont, ce ſemble, épuiſez ; mais qu'on me pardonne la refléxion que je vais faire pour me juſtifier, moi qui en ai fait pluſieurs à la gloire de ces Auteurs celébres. Serai-je plus temeraire d'avoir produit mes penſées aprés eux, qu'eux d'avoir produit les leurs aprés des gens qu'ils avoüent être inimitables ? Ce qui les juſtifie, peut également contribuër à ma juſtification. Autant qu'ils ont reconnu les Anciens pour leurs maîtres, autant me crois-je au deſſous de ces illuſtres Modernes ; j'avoüerai même que la différence eſt plus grande : Un aveu ſi ſincére fait mon apologie.

Je prévois que la délicateſſe du Lecteur m'oppoſera une infinité de raiſons que je ne me

ais point deguisées. Il est hardeux d'entreprendre d'écrire comme les PASCALS & les La BRUYERES. Il est impossible d'attraper l'air de leur stile, leur élevation & leur netteté : A qui dit-on cela ? plus j'ai lû leurs Ouvrages, plus je me suis défié de mes forces, il a falu l'autorité d'une personne connuë & éclairée pour me fixer au titre que j'ai choisi. Sans la crainte d'éfraïer les Lecteurs, je n'aurois pas manqué de l'illustrer encore du nom de Monsieur de S. Evremont, & du P. Rapin. La plûpart des applications que je fais, mes remarques sur Tacite, mon Traité de la Comedie, quelques autres Chapitres entrent assez dans leur maniere d'écrire. Je me loüe trop, sans doute : au reste

il n'eſt pas naturel que je me condamne ; je voudrois ſeulement prevenir par d'honnêtes excuſes le reproche qu'on me fera de m'être dit l'imitateur de ces grands eſprits.

Pourquoi s'eſt-on ſervi du titre de *Diverſitez, d'Oeuvres mêlés.* &c. Je ne puis plus choiſir, c'eſt ma faute d'être venu un peu tard, & de compoſer peut-être de trop bonne-heure : il faut malgré moi que je m'en tienne à celui que j'ai pris. Si l'on trouve que je pouvois mieux rencontrer, on m'obligeroit de m'en avertir. Je ne me pique point d'être habile homme, quoique j'aye ce qui fait les habiles gens l'envie d'aprendre, & l'âge propre à tirer fruit des bons avis. Le public indulgent doit ſeconder les

orts d'un Auteur qui écrit
ec ces diſpoſitions, & qui
andonne ſes écrits à ſa judi-
euſe critique.

A propos de critique, on trou-
ra dans le cours de mes re-
exions quelques caracteres
ui pourroient donner lieu aux
alignes conjectures des eſprits
édiſans, ſi je n'avertiſſois que
s noms que j'y ai ajoûtez n'ont
é que pour diverſifier les
enſées. Je ſuis de l'humeur de
Mr. de Balzac qui n'aimoit
oint à parſemer ſes œuvres de
hoſes dont il auroit été obli-
é de ſe confeſſer. Qu'on ne
'appelle pas hypocrite, mes
crupules ont des bornes, je
adine quelquefois. Quand je
arle de la Réligion, c'eſt avec
eſpect; de la galanterie, avec
eſerve: je tâche enfin d'ac-

commoder mon ſujet à une reguliere bienſéance.

Si le public veut que je lui ſois entierement redevable, je le conjure de me donner ſes lumieres, afin de rendre mon Ouvrage plus parfait, en cas qu'il ait le ſort d'une autre Edition. Je n'ai garde d'attribuër aux ſollicitations de mes amis l'empreſſement que j'ai eu de le mettre au jour. Au moins s'il n'eſt pas agréé, c'eſt à moi à qui il s'en faudra prendre, puiſque véritablement je me flatai qu'il ſeroit recherché en faveur du titre qui me parut aſſez heureux.

OUVRAGE

# OUVRAGE NOUVEAU
## DANS LE GOUT
# DES CARACTERES
## DE
# THEOPHRASTE,
## ET DES PENSE'ES
# DE PASCAL.

---

### L'HOMME

L'HOMME ne ſe peut définir au juſte. Ce que j'en dirois aujourd'huy, demain ne luy reſſembleroit pas, à moins que je ne l'appellaſſe le plus variable de tous les êtres, la plus inconſtante de toutes les créatures.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel, né avec des inclinations terreſtres, expoſé à des miſeres ſans nombre ; toûjours prêt à tomber, dangereux ennemi de lui-même ; inſenſible aux attraits de la verité, détournant ſes yeux du bien, ayant un cœur qui ſe contredit perpetuellement ; incertain dans ſes demarches, conſtant dans le mal, chancelant dans ſes pieuſes reſolutions, conſommé dans le crime, defectueux dans ſes juſtices ; voilà une legere ébauche de l'Homme.

¶ Je diray plûtôt ce que l'Homme devroit être, que ce qu'il eſt veritablement ; de même qu'on dit mieux ce que Dieu n'eſt pas ce que qu'il eſt. Dans Dieu l'infinité de vertus, Dans l'Homme l'infinité de foibleſſes reduiſent à l'impuiſſance de parler affirmativement.

Cette infinité de part & d'autre, fait que Dieu eſt une énigme que l'homme ne ſçauroit comprendre, & l'homme un myſtere que Dieu ſeul peut developper.

¶ A conſiderer l'Homme du côté

des perfections que le Ciel luy a données, en quoy ne l'emporte-t'il pas sur les autres créatures? A considerer les miseres que le peché a laissées à l'Homme, quel être ne luy est pas preferable?

¶ Dans l'homme tout est borné, si on le regarde par rapport à Dieu: Dans l'homme tout est infini, si on le compare aux autres créatures incapables de meriter la grace.

Dieu en créant l'Homme a pretendu le faire à son image; le peché a tellement defiguré la créature, qu'on ne reconnoît plus qu'un Dieu pur a été son modele & son auteur.

¶ Nous vantons l'excellence de l'esprit de l'Homme, la profondeur de ses connoissances, la fidelité de sa memoire, le nombre de ses talens; tout cela ne merite pas moins que nôtre admiration: mais cela le condamne s'il ne consacre ses talens à un saint usage, s'il ne se remplit de la connoissance de son Créateur, & qu'il ne se souvienne de cette éternité où il doit viser.

¶ Quel est le fondement de ton

orgüeil, Homme ſuperbe ? De quelque côté que je te regarde, dans la grandeur, dans l'élevation, pourvû d'une belle ame, d'un cœur genereux, d'un eſprit ſublime, orné des perfections du corps je te trouve toûjours Homme, c'eſt-à-dire mortel, créature impuiſſante, portée à l'erreur, eſclave de ſes paſſions. Grand ſujet de t'humilier ! Tu ne te conſideres que par des endroits favorables à la vanité, ceſſe un moment d'avoir ces yeux de complaiſance ; conſidere-toy, ſi tu peux, dans ta juſte étenduë : ſupris le premier d'un tel orgüeil en dépit de tes foibleſſes, honteux d'avoir tant de ſuperbe avec tant de raiſons de t'abaiſſer, tu diras comme le Sage, *Mauvaiſe préſomption d'où viens tu ?*

L'orgüeil de l'homme naît de ſa corruption, comme ces inſectes qui ne s'engendrent que de la pourriture.

¶ Par quelque endroit qu'on regarde l'homme, on le trouvera environné de foibleſſes. Son eſprit eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent ; il ne voit la verité qu'à demi ;

il ſe gliſſe dans ſes connoiſſances une infinité d'incertitudes, il s'y mêle quantité d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obſcuritez qu'il ne ſçauroit developer ; il échape à ſa volonté de mauvais deſirs ; ſon cœur eſt tiranniſé ſur les paſſions, ſa raiſon n'a que de foibles lueurs; ſon corps qui ſe corrompt tous les jours apeſantit ſon ame, & le rend preſque incapable du bien.

¶ Les Hommes ne connoiſſent ny leurs foibleſſes ny leur excellence. S'ils étoient perſuadez de leur grandeur, ils ne s'abaiſſeroient pas juſqu'à la recherche des créatures ; s'ils étoient convaincus de leur impuiſſance, ils ne ſe revolteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'eſprit n'eſt pas éxempte de foibleſſe : Le Sage tout ſage qu'il eſt, a quelque reproche à ſe faire du côté de ſa fragilité ; nous ſommes Hommes ; & malgré nous-mêmes nous le paroiſſons.

L'Homme accuſe ſa foibleſſe pour excuſer ſes defauts; vain pretexte que celuy-là. Suffit-il de ſe reconnoître foible? Dans les Loix, dans la Morale,

dans l'Evangile ne devons-nous pas puiſer la force qui nous manque ?

Il eſt ſi vray que nous avons tous les mêmes foibleſſes, que nous nous reconnoiſſons dans le portrait de ceux qui nous reſſemblent le moins.

Contradiction étrange qui ſe trouve dans l'Homme, il ne peut rien, tout lui eſt poſſible. Denoüons cette contrarieté : Nôtre eſprit penetrant imagine ſans ceſſe, l'adreſſe de nôtre main labourieuſe ſecondant heureuſement les efforts de nôtre vive imagination, tout nous eſt facile. Nous faiſons prendre un autre cours aux fleuves; nous bâtiſſons des Villes dans les deſerts ; nous changeons à nôtre gré la face des Provinces ; nous forçons la terre de nous donner ſes tréſors, la mer de nous enrichir, tous les élemens de nous ſervir ; voila ce que peut l'Homme.

Ajoûtons qu'il y a bien plus de choſes qui luy ſont impoſſibles. Il ne peut vaincre ſes caprices, ny dompter ſes paſſions ; il ne peut fixer ſon eſprit à la recherche de la verité, ny ſon cœur à l'amour du bien, il ne

ut fuïr ce qui luy eſt dangereux, ny
ıbraſſer ce qui luy eſt ſalutaire ; il
peut ſouffrir le mal, ny repouſſer
; maladies ; il ne peut ſe ſouffrir
y même, ny ſe combattre ; il ne
ut ſe ſatisfaire de peu, ny ſe con-
ıter de beaucoup : Voilà ce qui eſt
ıpoſſible à l'homme. Il peut tout,
ſi il ne peut rien ; il ne peut rien
ſi il peut tout ! Son impuiſſance eſt
:nerale, ſon pouvoir eſt limité :
ı pouvoir eſt infini, ſon impuiſ-
ıce a des bornes : ce qu'il peut fai-
: prevaut à ce qui luy eſt impoſſible,
: qui luy impoſſible l'emporte ſur
: qu'il peut faire. Je ſens bien qu'icy
:lme contredis ; mais ma contradic-
on doit ſervir de preuve à celle que
aſſure être dans l'homme.

Autre contrarieté qui ſe trouve
ans l'eſprit de l'homme : il ne ſçau-
ɔit accorder ſes ſentimens. Quand il
raint, il s'étonne de ce qu'il eſpe-
ɔit, s'il eſpere il traite ſes premieres
raintes de frivoles : il ſe defie des
oies qu'il a, & murmure des cha-
rins qu'il reſſent. Ses reflexions pre-
:ntes condamnent celles qui peu au-
ıaravant l'ont occupé.

¶ L'Homme a en partage une raiſon qui le porte au bien; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entraînât vers le mal; rarement les ſentimens de l'un ſont-ils les ſentimens de l'autre. La raiſon veut maîtriſer le cœur, le cœur à ſon tour veut donner la loy à la raiſon : qui des deux ſera vainqueur ? Le bon party eſt toûjours le plus abandonné; c'eſt donc la raiſon qui a le deſſous.

En quelque lieu qu'on aille, on porte, helas, ce cœur facile à corrompre, s'il n'eſt déja corrompu. Aiſé qu'il eſt à être ébranlé, un mot ſuffit, une parole, un regard, c'en eſt déja trop; il ſuccombe à ces tentations naiſſantes.

¶ Les Hommes ont toûjours à combattre. Vainqueurs d'une paſſion, une autre s'éleve qu'il faut reprimer; celle-cy détruite, il en naîtra pluſieurs dont la défaite demandera de nouveaux efforts. Ce monde n'eſt point un ſejour de paix: La cupidité affoiblie, l'ambition ſe revolte, l'ambition terraſſée l'avarice prend ſa place. Toute nôtre vie n'eſt pas ſuffiſante pour faire la guerre à nos ennemis.

La vertu de la moderation eſt in-
nnuë à l'homme, il porte toutes cho-
à un excés deraiſonnable. Il y a
ns ſes joies de la diſſipation, de l'ab-
tement dans ſes triſteſſes. S'il deſire,
eſt inquiet ; s'il perd, il ſe trouble ;
l eſt grand, il eſt ſuperbe.

¶ L'inconſtance eſt l'appanage de
condition humaine. Tantôt nous
aignons le mal, tantôt nous nous y
idurciſſons ; un moment nous voit
ges, un autre nous voit coupables.
ſe peut faire qu'il y ait des hommes
i qui ces revolutions ne ſoient rien
ioins que l'effet d'un cœur corrom-
u ; tout au plus les pourroit-on at-
ibuer à cette inclination naturelle
u'ils ont de changer ; en ſont-ils
lus excuſables ?

Courir du mal au bien, de la vertu au
ice ; du crime revenir à la ſageſſe ; de
i ſageſſe retourner au deſordre, fai-
ons-nous autre choſe ? Nôtre vie n'eſt-
lle pas un veritable flux & reflux ?

¶ Point de regle ſeure parmi les
hommes, point de jugement ſtable,
oint d'opinion certaine. Ce qui
aſſe aujourd'huy pour crime, ſera

demain reputé merite; ce qui a maintenant la certitude de la verité, ſera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'eſt-elle pas toûjours la même? change-t'elle ſelon les differens genies? Incorruptible qu'elle eſt, elle ne ſuit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous ſommes, nous pretendons l'aſſujettir au gré de nos fantaiſies.

¶ L'Homme canoniſe toutes ſes volontez. Il croit que ſon ardeur à ſouhaiter une choſe eſt la marque de ſa droiture. De là ces préjugez, ces entêtemens dont on ne veut point démordre, de-là cette obſtination à ſuivre un deſſein juſte ou injuſte, c'eſt ce qu'on n'examine plus.

Grand ſujet d'erreur! On croit ne ſe pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour ſe ſeduire. Où l'on ne voit pas un mal apparent, on n'en ſoupçonne aucun; on ſe perſuade que tout ce qu'on fait eſt bien, à cauſe qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en coûteroit pas davantage.

Falloit-il que l'homme eût une volonté, & l'avoir ſi contraire à celle

: ſon Créateur ? Dieu veut que nous
yons ſaints & parfaits comme lui ;
s hommes voudroient qúe Dieu fût
coadjuteur de leurs crimes, qu'il les
ɔprouvât afin de les commettre plus
ardiment.

¶ L'un étudie les langues, l'autre
eut devenir Naturaliſte ; celui-cy
ıpplique à la geometrie, celui-là
aſſe ſa vie à apprendre la carte ; per-
ɔnne ne donne un moment à s'étu-
ier ſoy-même, à ſe connoître, cette
ıdifference eſt ſans excuſe.

Se connoître ſoy-même, c'eſt de
ɔutes les ſciences la plus étenduë, la
lus importante, & la moins prati-
uée. La Philoſophie a des connoiſſan-
:s bornées ; la Théologie n'eſt pas
npenetrable ; les miſteres de la gra-
: & de la predeſtination ſe peuvent
:laircir, mais le cœur de l'homme eſt
n abîme, qu'il eſt mal-aiſé, je pour-
ɔis dire impoſſible, d'aprofondir.

Il eſt auſſi difficile à l'homme de ſe
ɔnnoître, qu'aux Anges de connoî-
:e leur Créateur. Dieu dans ſes per-
:ctions, l'homme dans ſes deffauts
ɔnt également infinis. L'impuiſſance

où nous ſommes de parvenir à cette connoiſſance parfaite de nous-mêmes, n'excuſera point nôtre negligence. Etudions-nous long-tems, ſoudons-nous à tout moment: ſi le travail eſt lóg, ſouvenons-nous qu'il eſt neceſſaire.

Travaillons tant qu'il nous plaira à nous connoître, il échapera toûjours quelque choſe aux recherches les plus exactes; on ne ſçauroit tellement creuſer ſon cœur qu'il n'y ait un certain reſte qui nous demeure inconnu; que ſera-ce, ſi nous en negligeons le ſoin?

Comment voudrions-nous connoître les autres, nous ne nous connoiſſons point nous-mêmes. Si nous entreprenons de nous deguiſer, il eſt ſans doute qu'ils ſe deguiſent encore davantage.

¶ Dans quelque ſituation qu'on mette l'homme, je defie qu'on trouve le ſecret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites paſſer à un état élevé, il regrettera la perte de ſa liberté: ſi de cet état heureux en apparence vous le rappellez à ſon premier genre de vie, il ſe plaindra de

vôtre injuſtice. Glorieuſe & fatale condition tout enſemble ! Glorieuſe en ce que la grandeur de l'homme eſt telle, que ſuperieur à toutes choſes, la poſſeſſion d'un être ſuprême, peut ſeule remplir les vaſtes deſirs de ſon cœur ; fatale en ce que le feu de ſa cupidité ne s'éteint jamais. Il ſoûpire aprés ce qu'il ne poſſede pas, regarde avec envie la felicité d'autruy, eſt inquiet de la ſienne propre, s'applique à en acquerir une plus parfaite ; mais chercher de veritables bonheurs parmi les créatures, c'eſt demander des fruits de benediction à une terre maudite, c'eſt vouloir trouver Dieu dans le ſein de la corruption.

Si l'homme pouvoit être heureux dans ce monde, en vain en attendroit-il un autre. Comme les bonheurs de l'autre vie ſont les ſeuls accomplis, il n'eſt pas juſte de nous plaindre qu'en celle-cy, il n'y en ait point de cette nature.

Parmi les hommes il ne s'en trouve point d'heureux: ſçait-on pourquoy ? Nous eſtimons trop les choſes dont nôtre ambition ſe voit à regret fruſ-

tiée; nous n'eſtimerons pas aſſez celles dont la joüiſſance nous eſt accordée.

Le deſir groſſit dans nôtre eſprit les objets; la valeur en diſparoît à nos yeux, ſi-tot que la poſſeſſion nous permet de les regarder de prés.

On fait dependre ſon bonheur de tant de choſes, qu'on ſe ferme l'entrée du repos. Qui eſt-ce qui ſe contente d'une reputation mediocre, d'une fortune mediocre? Il n'y a pourtant que cette voye qui conduiſe à la felicité.

Nous nous tromponsde croire dans nos malheurs, qu'un peu plus de ſanté, un peu plus de bien, un peu plus de nom nous rendroit heureux. A qui eſt-ce que la joüiſſance d'une fortune commode, la poſſeſſion d'un grand nom, l'exemption de toutes ſortes de maladies tiennent lieu de bonheur? Ah que l'homme ne ſe contente pas ainſi!

¶ L'Homme eſt à plaindre de tant ſouhaiter de repos, de ne travailler que pour le repos, & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrette l'embarras où plongent les affaires, on aſpire à une vie tranquille; a-t'on la liberté d'en goûter les douceurs, elles

aroiſſent inſipides; on ſe trouve mal-
eureux d'être ſans occupation, inca-
able qu'on eſt de ſe ſuporter alors, on
e replonge dans le trouble, quelle
izarrerie, quelle inegalité!

Nous prenons le chemin des tra-
aux, de l'embarras, de l'agitation
our arriver au repos; toute la vie ſe
emiie, on ſe travaille, qu'enviſage-
'on? Le repos. Pourquoy difere-
'on à ſe le procurer?

¶ Combien avons-nous de tems à
tre ſur la terre? mille années de vie
ous ſont-elles promiſes? Un Ange
xprés venu du Ciel nous a-t'il raſſu-
és contre les craintes d'une mort
rochaine? Quand nous ſerions im-
ortels, nous ne nous y prendrions
as autrement pour remplir les be-
oins de pluſieurs ſiecles.

D'une maniere ou d'une autre nous
ous abuſons; car ou nous croyons
ue ce monde ne finira jamais pour
ous, ou nous renonçons à l'attente
'une autre vie. Ces peines que nous
ous donnons, n'expriment-elles pas
attache que nous avons aux choſes
reſentes, & l'indifference dans la-

quelle nous sommes à l'égard des futures.

Si la foi ne me l'enseignoit, je ne croirois pas que tous les hommes fussent destinez à l'immortalité ; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en esperoient point.

¶ Il n'y a point de momens que l'Homme n'ait sujet de regretter. Il doit craindre l'avenir, deplorer le passé, se defier du present. L'avenir qui n'est pas dans son pouvoir, lui prepare peut-être de grands malheurs. S'il considere le passé, quel trouble dans son esprit ! Les crimes dont sa jeunesse a été remplie, doivent lui arracher des repentirs violens ; sa négligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel sujet de confusion. Sans cesse exposé à ceder aux attaques de ses passions, le present est pour luy un tems des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuse vîtesse, l'ont peut-être vû tomber sans esperance de le relever pendant le cours de ceux qui les vont suivre.

Nous n'avons que le present en

ôtre diſpoſition,& c'eſt ce tems que ous nous laiſſons ravir. Nous antici- ons l'avenir, quelque certains que ous ſoyons de ſon incertitude,les ſie- les futurs ſont les objets de nos de- rs, nous approchons dans nôtre idée :s années encore ſi éloignées;arrivét- lles enfin, nous prevenons les ſuivan- :s par nôtre impatience;de ſorte que homme ne s'eſtime jamais heureux, fait ſeulement ſes efforts pour l'être; : ſe borne à eſperer de le devenir.

De cet avenir qu'on enviſage de oin, on ſe contente de prendre quel- ues annnées,ſans penſer à ces années ternelles qui rendent l'avenir redou- ible. Dans dix ans ma fortune ſera iite, dit le mondain intereſſé. Que 'ay je vingt années de plus, s'écrie le çavant, je ſerois le premier de mon rt!Chacun tient ce langage, & per- onne ne dit,Peut-être qu'avant peu il :ra decidé de mon éternité; la mort ui me ravira promptement ce que je oſſede, me fera cõnoître que je cõtois ır des jours qui n'étoient pas à moy.

¶ Si l'Homme faiſoit un bon uſage e la vie, je lui pardonnerois de ſe

plaindre de la nature qui a rigoureuſement borné ſes jours pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie tres-longue. Si elle nous l'avoit donnée, en ſerions-nous plus ſages, & plûtôt detrompez du monde? N'aurions-nous pas toûjours les mêmes eſperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus ſpatieuſes. Le libertin y aiant marché longtems reconnoîtroit ſes égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir ſage.

Au lieu de prendre la nature à partie, qu'on ſe blâme ſoi-même de ce que la vie étant ſi courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.

Se plaindre que la vie dure peu c'eſt ne pas parler le langage de ſon cœur. Il n'en eſt point qui ne la trouve trop longue, puiſqu'on tâche de remplir par le plaiſir une infinité de momens qui y cauſent de l'ennui.

Qui croira-t'on, ou de ceux qui diſent qu'elle dure trop, ou de ceux qui ſe plaignent qu'elle ne dure pas

ſſez. Les premiers enviſagent l'avenir qui s'approche avec lenteur, les derniers conſiderent le paſſé qui a fui avec rapidité, tous ſe laiſſent échaper le preſent.

¶ Certainement la vie eſt courte, ſi l'on examine combien il faudroit de tems pour ſe rendre parfait aux yeux de celui qui nous en demandera compte; mais elle eſt aſſez longue, ſi l'on en menage chrétiennement toutes les années.

La vie eſt courte pour ceux qui ſont dans les joyes du monde; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languiſſent dans l'affliction. Job ſe plaint de vivre long-tems, & Salomon croit peut-être mourir trop jeune.

L'homme par des vœux reïterez conjure le Ciel de prolonger ſes jours; ſi ſa condition devenoit telle qu'il fût condamné à vivre pluſieurs ſiecles, il en feroit de plus ardens pour être exempt des incommoditez d'une vieilleſſe infirme.

¶ La vie eſt trop courte, s'écrioit un grand Roi, en conſiderant les beautez de ſon Palais. Par cette feu-

On demandoit un jour à un Philoſophe ce que c'étoit que la vie, *Vous me voyez*, répondit-il, *vous ne me voyez plus.* Comparée à celle qui la doit ſuivre, il n'eſt que trop vrai qu'on ne fait que paroître & paſſer dans le monde. On nous y voit, on ne nous y voit plus. Nous n'y paroiſſons pas, nous y avons paru, car tout a fui, tout a paſſé, & le préſent ſe dérobe à nous.

¶ Dans la jeuneſſe on ſe promet de longues années de vie, dans l'âge avancé on s'en promet quelques-unes : je vivrai peut-être encore un an, dit ce languiſſant vieillard, & c'eſt toûjours la même eſperance. On trouve donc ſes jours finis, quand on eſt le plus occupé du ſoin de les prolonger.

¶ Juſqu'ici nous avons vêcu ou pour le Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtreſſe ou pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous ? Quand vivrons-nous pour Dieu ?

¶ En vain déclame-t-on contre la corruption des ſiecles ; tant

veillent à ce fatal inſtant, le cœur ſoûpire ardemment aprés ces objets qui vont lui être enlevez. Le vindicatif meurt ſans pardonner, le riche meurt ſans éclaircir ſes acquiſitions, l'hipocrite meurt dans ſon endurciſſement.

¶ Nous regardons la mort des autres comme un malheur qui leur eſt arrivé, au lieu que nous la devrions regarder comme un avertiſſement de celle qui nous menace. Les plus ſcelerats ne peuvent s'empêcher de s'écrier, Tout paſſe, tout va à ſa fin; ſongent-ils qu'eux-mêmes paſſeront, & que leur fin ne ſera pas moins precipitée?

Quel ſera alors le deſeſpoir de ceux dont les connoiſſances ſe ſont bornées à des penſées ſteriles de la mort? Ils verront l'inutilité de leur ſcience, la folie de leurs ſpeculations, & n'apprendront qu'à la mort comment ils devoient vivre, eux qui auroient dû apprendre toute leur vie comment il faloit mourir.

Tout perit pour un homme qui meurt, le monde finit à ſon égard.

¶ D'un moment dépend l'éternité, & ce moment eſt peut-être attaché à la reflexion que je vais faire.

*Il vient une nuit où perſonne ne peut travailler.* Les projets de converſion pour être formez trop tard, ne s'executent point : les gemiſſemens d'une ame fauſſement contrite ne ſont plus écoutez. On ne peut invoquer Dieu, ou on s'y adreſſe en vain ; on ne fait pas penitence, ou on ne la fait qu'à demi: on deſire la vertu ſans trop déteſter le mal, on s'éforce lentement de quitter le vice ſans pouvoir embraſſer éficacement la pieté ; on eſt enfin dans l'impuiſſance de travailler à ſon ſalut, ou dans la malheureuſe neceſſité de n'y travailler qu'imparfaitement.

## LA RELIGION.

IL y a deux ſortes de perſonnes qui penſent differemment de la Religion. Les uns s'en font une idée ſi naturelle, qu'ils imputent à ſuperſti-

tion

ı ce qui paſſe la portée de leurs
onnemens. Ces gens ſont propre-
nt ſans Religion, ils ne croyent
, ils ne veulent pas croire : reſo-
d'oppoſer une incredulité opiniâ-
à tout ce qu'on pourroit emplo-
pour les convaincre, ils ver-
ent des prodiges & des miracles
ils n'en ſeroient pas ébranlez.
Les autres entraînez par leur foi-
ſſe ne mépriſent les choſes ſaintes
à cauſe qu'ils les voyent mépriſées
ceux qu'on nomme eſprits forts.
libertin ſe croit bien appuyé,
ınd il peut s'autoriſer du mauvais
:mple ; il ſe permet le mal que
r ceux-là impunement.
ʃ Si l'homme pouvoit compren-
ce qu'il voit, je lui pardonnerois
douter de ce qu'il ne voit pas.
is la moindre choſe eſt un abîme
bſcurité, où ſa raiſon ſe perd.
us ſommes témoins d'une infinité
merveilles que nous ne pouvons
ıroſondir ; le ſoleil en nous prê-
t ſa lumiere, tempere l'ardeur de
rayons, la terre nous donne des
its en abondance, & pourvoit à

nos beſoins. La mer appaiſe ſes flots pour nous ouvrir un ſeur paſſage dans les païs étrangers; l'air excite ſes vents en nôtre faveur; le Ciel fait tomber ſes pluyes; qu'avons nous à répondre? aucun mortel a-t'il juſques ici compris la cauſe de cette reguliere ſucceſſion des jours & des nuits, l'origine du flux & reflux? Tout cela arrête le cours de nos reflexions.

Incapables de connoître ces choſes, nous voulons ſonder les jugemens de Dieu, nous lui demandons compte de ſa conduite, nous rendons ſa ſageſſe reſponſable de nos doutes.

¶ L'Homme a grand tort de croire impoſſible tout ce qui ne ſort pas de ſes impuiſſantes mains; ne lui ſuffit-il pas de ſçavoir que rien ne peut reſiſter à la voix de l'Eternel, & que celui dont les moindres ouvrages ſont des chefs-d'œuvres, a bien pû les produire ſans s'obliger de les faire connoître?

Dieu pour menager nôtre foibleſ-

ious a rendus incomprehenſibles
ous-mêmes, afin que nous ne fiſ-
is pas un ſujet de murmure de ne
oint comprendre. L'Homme in-
dule n'en juge pas de la ſorte. La
x des Propheſtes, l'aveugle doci-
des humbles, le langage élo-
nt des miracles ne le convain-
nt point.

Que faut-il davantage? Dieu deſ-
dra-t'il ſur la terre pour vaincre
re obſtination? En cela nos deſ-
is ſont prevenus, & nôtre foi n'en
pas plus grande. Un Dieu Hom-
, un Dieu crucifié, un Dieu mort;
là les myſteres de nôtre foi, & ſi
oſe dire, les objets de nôtre incre-
ité.

Le Philoſophe qui croit que la
on eſt la borne de toutes choſes,
ince à faire à Dieu un ſacrifice de
ienne. Il voudroit ou qu'il n'eût
nt fait tant de miracles, ou qu'en
operant il lui en eût dévelopé les
ſes ſecrettes: Il voudroit dans la
vidence un pouvoir plus reſſerré,
dans ſa raiſon une penetration
s étenduë.

Le Chrêtien plus ſoûmis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il ſçait que cette vie eſt le lieu des tenebres, que dans l'autre ſeulement les voiles ſeront briſez, les ombres diſſipées ; la verité plus éclatante.

¶ L'impie eſt un homme qui fait gloire de vivre ſans religion ; Parlez-lui de Dieu, il vous écoute froidement ; l'Egliſe eſt ſon rendez-vous ordinaire, il y cauſe, il y rit, il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans un aſſemblée où la licence ne ſeroit point défenduë. Auſſi peu touché de reſpect à la veuë de celui qu'on y adore, que s'il étoit honteux de s'humilier en ſa preſence ; il incline foiblement la tête, & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure, qu'il ne raille des choſes ſaintes, qu'il ne blaſphême ce qu'il ignore. Les jours de fête ſont ceux où il prend plaiſir de lier d'infâmes parties de débauche ; il rougiroit qu'on le viſt dans les Temples, glorieux de rechercher avec pluſieurs impies de ſon caractere, un lieu pro-

à débiter ſes inventions diaboli-
s.

L'eſprit fort eſt plus qu'impie ; il
point de religion: moins groſſier
: le libertin, on le ſouffre plus vo-
tiers, on l'écoute même attenti-
nent ; par ſes adroites, mais per-
ieuſes railleries il déchire ſans ſe
e tort. La pieté, les ceremonies,
reliques, les myſteres ſont pour lui
matieres de plaiſanterie: il attribuë
t au cours de la nature, & le cours
la nature qu'il devroit ce ſemble
ribuer à quelque être indépendant,
attribuë au hazard, au deſtin, à une
taine neceſſité dont il ne veut
nt admettre d'origine.

Celui-là paſſe dans ſon eſprit pour
ble qui croit l'ame immortelle,
que la foi nous aſſure il le revo-
e en doute, donne à la Religion
nom d'une ſageſſe politique ; ſi
us pretendez le confondre par
utorité des Saintes Ecritures, ſon
ncipe eſt de ne les point recon-
ître.

Ces Prophêtes dit-il, ces Apôtres
oient des gens comme nous ; doit-

on plus s'en raporter à eux, qu'à mille autres qui ont penſé differemment de la Religion ? Ici libertin, je vous arrête : Non, ils n'étoient pas des hommes comme nous. Ils avoient un cœur ſoûmis, un eſprit éclairé, une conſcience nette. Vous êtes dans les tenebres, vous jugez par prévention, vous aimez vôtre égarement, la difference eſt trés-grande.

Dans le langage de ces prétendus eſprits forts, qui ſont, à les bien définir, d'honnêtes Athées, y a-t'il de la bonne foi ? pour le dire au juſte, je voudrois être témoin de leurs ſentimens à l'heure de la mort. S'ils ne croyent pas une Religion, pourquoi ont-ils recours aux Sacremens : S'ils penſent que l'ame meurt avec le corps, pourquoi tremblent-ils, pourquoi invoquent ils un Dieu que jamais ils n'avoüerent ?

¶ Les plus embaraſſez quand il faut mourir, ſont ceux qui dans le tems d'une ſanté vigoureuſe ſe firent ainſi des motifs d'incrédulité. Vous n'en voyez point qui ne fremiſſent aux menaces de la mort. A tout hazard,

l'Athée dans ſon deſeſpoir, s'il
un Dieu je ſerai damné : s'il n'y
a point, il y aura bien des ſots:
is cet eſprit fort ne conſidére
qu'il ſera plus ſot que perſon-

Ecoutez, je vous prie, un autre
ſonnement de cet eſprit fort.
us homme vertueux, vous croyez
Dieu, parce que vous attendez
recompenſe de vos bonnes œu-
s, vôtre jugement eſt intéreſſé,
e recuſe. D'où vient, répondrai-
cet impie, me détermineroit-je
tôt en faveur du voſtre ? Vous
croyez pas un Dieu, parce que
us apprehendez le châtiment de
crimes, n'eſt-il pas plus juſte
je m'en raporte à cet homme de
n ?
i l'Athée & tous ceux qui com-
ent la Religion, vivoient mora-
nent bien, & qu'ils ne tombaſſent
dans les dereglemens dont la feu-
bienſeance nous éloigne, peut-
e les excuſerois-je, quoi qu'au
nd toûjours inexcuſables ; en
it-on qui n'ayent renoncé à

ıs d'une impieté aſſez determinée
ır faire parade de leur irreligion
moment de la mort. Seroit-il poſ-
le qu'ils ne fuſſent point éfraiez
tout ce qu'a d'affreux & de ter-
le cette derniere heure. Je ne puis
ire malgré la feinte aſſurance qu'-
dehors ils eſſaient de montrer, que
ır ame ſoit dans une vraye tran-
illité ; ce calme exterieur eſt faux,
te intrepidité trompeuſe. Quand
ſprit n'auroit à ſoûtenir que les
ıles frayeurs de la mort, je ne par-
pas des triſtes reflexions ſur le
ſſé, des ſuites encore plus horri-
es de l'avenir, il me ſemble que ce
ectacle doit déconcerter la plus
ébranlable fermeté.

J'ai lû dans le Socrate Chreſtien
Mr. de Balzac une Hiſtoire qui
e déconcerte moi-même. Il dit qu'-
ı Prince étranger étant à l'article
la mort, le Theologien Proteſ-
nt qui avoit coûtume de prêcher
evant lui, vint le viſiter accompa-
né de deux ou trois autres de la
ême communion, & le conjura de
ire une eſpece de confeſſion de foi,

Le Prince lui répondit en ſoûriant, *Monſieur mon ami, j'ai bien du déplaiſir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous deſirez de moi, vous voiez que je ne ſuis pas en état de faire de longs diſcours : je vous dirai ſeulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monſieur tel* (montrant un Mathematicien qui étoit là preſent) *vous pourra éclaircir des autres points de nôtre creance.*

N'y a-t'il pas dans ces paroles quelque choſe de monſtrueux ? Eſt-ce aveuglement, ou bravade d'eſprit fort ? Eſt-ce inſenſibilité ou oſtentation ? un homme mourir dans ces ſentimens, faire gloire en mourant de croire la verité des nombres, & de n'avoir que cette creance ! puis qu'il ſçait ſi parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit*, il aura tout le tems de calculer les années d'une éternité malheureuſe.

Eſt-il tems de goguenarder à l'heure de la mort ? La plaiſanterie peut-elle être plus hors de propos ? Avons-

s oublié que c'eſt là le moment
Dieu s'eſt reſervé lui-méme pour
ıiller des impies ?

Rien ne doit être plus ménagé
l'occaſion de parler des choſes
tes : il eſt honteux de n'avoir
ıt de Religion, il eſt ridicule d'en
: trophée. En ſoi-méme on a du
ors d'être impie, en public on en
t s'en faire honneur.

ilpon répondit fort ſagement à
tes, qui lui demandoit ſi les
ux prenoient plaiſir aux adora-
ıs des hommes; *Demandez moi ce-
uand nous ſerons ſeuls.* S'il avoit
es divinitez des ſentimens peu
ɔectueux, il ne croyoit pas qu'il
ût permis de les déclarer publi-
ment, ou bien par une délicateſ-
crupuleuſe il affectoit le ſecret,
ant pas neceſſaire que les igno-
s ayent part à des choſes fort au
us de leur intelligence.

ın ne doit pas dire ce que l'on
ſe ſur certains points de la Reli-
ı en préſence de gens ou que nos
ıvaiſes opinions peuvent corrom-
, ou que nos ſentimens rafinez

peuvent jetter, ſi non dans l'incredulité, du moins dans le doute. Qu'on prenne garde que je n'autoriſe pas la liberté de ſe faire des déciſions ; je ne veux que blâmer les ignorans qui parlent de nos miſteres ſans veneration, ou les ſçavans qui exercent à contre-tems leur ſubtilité.

Sur tout doit-on avoir cette reſerve avec les femmes, naturellement curieuſes ; elles veulent tout ſçavoir, ſe mêlent d'objecter, demandent des éclairciſſemens, refutent les principes, s'obſtinent à ne ſe point convaincre. Ainſi nouveau Theologien n'alés plus dans les ruëlles agiter galamment une queſtion dont vôtre ſalut & le mien dépendent : on vous prie de dire ce que vous penſez ſur la grace, taiſez-vous ou n'en parlez qu'en homme qui la poſſede.

Un Chrétien qui veut chicaner ſa Religion, me paroiſt plus coupable qu'un Homme Athée dans le cœur. Celui-ci ne croit point de Dieu; mais il ne le dit pas ; celui-là en croit un, mais il fait flotter les autres dans l'incertitude, & les conduit à l'hereſie.

Quoy de plus ordinaire que de maſ-
ier la morale, & de joüer la Re-
gion? Il ſe trouve dans l'Egliſe des
ovateurs, comme dans le monde,
s curieux qui veulent mettre leurs
ntimens à la mode, bien que les
emiers ils en connoiſſent la bizar-
rie.

Tant de divers jugemens ſur un
oint de Morale ne ſervent qu'à con-
mer celuy que la Religion approu-
. On ignoreroit ſouvent quel eſt le
on parti, s'il n'étoit combatu avec
piniâtreté, & qu'une lumiere ſe-
ette que le Ciel donne alors ne fiſt
ntrevoir le mauvais. Qu'on agiſſe
ec ſincerité, qu'on ne ſuive ni la pen-
qu'on a vers l'immortalité, quand
s veritez ſont au deſſus de l'enten-
ement humain, ny celle qu'on a vers
ne ignorance volontaire, lorſqu'elles
ombattent les paſſions, on trouvera
ns peine le dénoüement des contra-
etés qui ſembloient choquer la raiſó.
La diverſité des opinions qui de-
roit exciter le deſir de s'inſtruire, ne
it d'ordinaire qu'irriter de fauſſe
reventions; parce qu'on la regarde

pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de ſpectateurs qui ambitionnent de ſe rendre arbitres de leur ſort.

Nous nous revoltons contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que nôtre amour propre a intérêt de ne pas approuver.

¶ Ne ſe remuër ny à la perſuaſion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Egliſe, ni au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; Ciel! quelle immobilité, quel endurciſſement!

¶ Les ſçavans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus il veulent penetrer; plus ils decouvrent, plus ils doutent; aſſez temeraires pour ſonder les conſeils impenetrables de Dieu, ils ſe retranchent toûjours ſur les delicates repugnances de leur raiſon.

L'ignorance groſſiere, la ſcience trop ſubtile nuiſent en matiere de Religion. Si l'on ignore tout, on ne re-

ıte rien; delà la ſuperſtition. Si on
:ut tout approfondir, on croit difi-
lement; de là les doutes impies.

Tant raiſonner ſur la Religion, eſt
ıe dangereuſe opiniâtreté, le rai-
nnement n'opere jamais une foi
us docile, car la foi veritablement
e: bas toutes les reflexions, & croit
'englement.

¶ Quel charme empêche les hom-
:s de ſubir le joug de la Religion,
obéir à la verité? Ils ne demande-
ient pas mieux qu'on la leur de-
iſât, ils voudroient que perſonne ne
connût, afin que perſonne ne la
ır apprît; ils voudroient que les
aximes auſteres de la Morale de-
euraſſent éternellement indefinies,
it qu'ils ayent l'adreſſe de perſua-
r qu'en ne s'inſtruiſant point ils
roient excuſables, ſoit qu'ils crai-
ient qu'une inſtruction trop con-
inquante n'ébranle la réſolution
'ils ont priſe de ſe conduire au gré
: leurs paſſions. Davantage, ils ſou-
itteroient que l'autheur de la veri-
ne fût pas, que ce flambeau dont
; lueurs percent les nuages de leur

cupidité s'éteignît tout-à-fait, eſperant qu'alors leur ignorance auroit ſon excuſe ; leurs pechez l'impunité.

¶ Quelque ingenieux que nous ſoyons à favoriſer la cauſe du menſonge, quelque équitables que nous croïions nos jugemens, nous n'agiſſons pas de bonne foy. D'abord nous flottons entre le bien & le mal ; l'eſprit ſe travaille, on diroit que le cœur voudroit ſe mettre de la partie, car tous deux s'empreſſent en apparence à le diſcerner ; au fond il y a peu de ſerieux dans ces recherches étudiées ; Si elles étoient ſinceres, la prompte connoiſſance du mal nous feroit entrevoir ſans difficulté la circonference du bien.

C'eſt un effet de nôtre malignité, de tourner plûtôt vers le mal qu'on connoiſt certainement, que vers le bien qu'on develope plus qu'à demi. On eſt ſeur qu'il eſt trés-bien fait de s'abſtenir de certaines choſes, on doute s'il eſt defendu d'en embraſſer d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le ſont pas neanmoins ; n'eſt-ce pas déja ſe rendre coupable que de ſe déterminer en faveur d'une action qui nous

le rendra infailliblement ? Au reſte quelle certitude prétendons-nous avoir ? Voulons-nous qu'on nous diſe preciſement à quoy ſe borne la perfection du Chriſtianiſme ? à quoy il nous engage à la derniere rigueur ? Apprehendons nous de trop faire ? Ne demanderons-nous point encore ſi l'uſure, ſi la mediſance ne ſont que des fautes legeres, & ne ceſſerons-nous d'être uſuriers, d'être calomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité ?

¶ Il faut, diſent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aiſée qui ne trouve ny de la gêne ny du ſcrupule, une vertu d'honnête homme qui ſe borne entre l'excez du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injuſtices ſans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puiſſe ſimpatiſer avec la bienſéance, une vertu civile qui allie la conſcience avec l'intérêt, les uſages du monde avec les maximes du Chriſtianiſme, ce ſiſteme, n'eſt-il pas beau ?

## LE MONDE.

PLus on étudie le monde, plus on y decouvre de ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me disoit une personne qui le connoît assez. Qui prend le parti de n'y être pas dissimulé, y joüe un fort mauvais personnage. Trop d'ouverture y nuit, une sincerité qui n'est pas accompagnée de quelque déguisement n'y vaut rien ; cette maxime me surprit ; je la trouvay juste, quand je vis qu'il ne l'étendoit pas jusqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces sortes d'hipocrites. Chacun y connoît trop la necessité d'affecter ces dehors, pour y manquer : Tel machine la perte de son ennemi qui l'accable de caresses ; tel feint de vouloir nous servir, qui n'attend que le moment de nous perdre. On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris éfectif, on temoigne de la complaisance à un rival qu'on deteste en secret.

¶ Quand on considere qu'on a une fortune à menager, il n'est point de dissimulation dont on n'use. Il faut plaire à des gens au dessus de soy, se donnera-t'on au naturel en leur presence ? On s'y prend bien mieux. Le superbe s'abaisse, le vindicatif étouffe l'éclat de ses ressentimens, l'emporté se couvre du manteau de la douceur ; l'homme interessé fait l'apologie de la generosité, le traître celle de la fidelité, l'ingrat l'éloge de la reconnoissance.

Cette hipocrisie est devenuë une vertu à la mode, je l'approuve en quelque façon, quoique j'aimasse beaucoup mieux un homme dont la conduite fût sincerement reguliere.

Le monde s'accommode de ce genre d'hypocrites ; la politique les souffre, la Religion les deteste, le Christianisme les condamne.

¶ S'étudier à devenir ce que l'on ambitionne de paroistre, ne vouloir paroistre que ce que l'on est, en cela consiste la science du monde. *Ne fais point le Prince*, disoit Solon, *si tu n'as pas appris à l'être.* Toutes choses

ne ſiéent pas à toutes ſortes de perſonnes ; l'air de grandeur ne convient qu'a ceux qui y ſont élevez, à moins qu'on n'ait travaillé avec ſuccés à ſe l'approprier.

Ce que diſoit Solon au courtiſan, nous le pouvons addreſſer à tous les hommes en particulier : A l'un nous dirons qu'il ne faſſe point l'honnête homme, ſi auparavant il n'a appris à le devenir : A l'autre nous dirons qu'il ne faſſe point le bel eſprit, s'il n'a étudié les regles de le paroître à juſte titre, parce qu'enfin dés qu'on ne peut ſoûtenir les apparences d'un faux merite, d'un caractere emprunté, autant qu'on étoit réjoüi d'avoir ſurpris l'approbation generale, autant eſt-on deſeſperé de la voir ſuivie d'un mepris univerſel.

¶ Il n'eſt dans le monde que le ſçavoir faire : ce ſçavoir faire eſt un grand talent & ſouvent celuy de gens qui n'en ont point d'autre.

Du ſçavoir faire au merite, il y a autant de diſtance, que de l'eſprit à la droiture de cœur.

¶ Un moment donne les plus belles eſperances, un autre les détruit ; tel

qui ſemble les détruire les fera bientôt renaiſtre ; voilà le train des choſes du monde.

Je ne me ſoucierai pas d'avoir fait trente demarches inutiles, ſi la trente-uniéme me réüſſit ; ne ſçais-je pas que l'ordre des choſes du monde eſt d'aller lentement.

¶ Qu'il eſt peu de joyes parfaites en ce monde! Mais auſſi qu'il y eſt peu de chagrins ſans reſource ! Dans les plus grands plaiſirs on éprouve je ne ſçay quelles petites traverſes qui en diminuent ſe ſouverain agrément; dans les plus ameres diſgraces, il entre un mélange de douceur qui corrige l'excés du mal.

¶ Si le reſpect humain empêche l'éclat de bien des deſordres, il n'empêche pas moins la profeſſion de bien des vertus. La bien-ſéance veut qu'on ſe retire des grands vices, elle defend qu'on embraſſe les grandes vertus : N'avoir point de Religion donne un mauvais nom, pratiquer une pieté auſtere n'eſt pas du goût du monde.

¶ Il ne manque à certains eſprits, qu'un peu de commerce avec le mon-

de ; s'ils le pratiquoient, on remarqueroit autant de delicateſſe dans leurs ouvrages que de ſolidité.

L'eſprit le plus élevé qui n'a pas ce commerce avec le monde, ne vaut pas un eſprit mediocre qui le frequente. Celui-cy donne du merite à un ouvrage par ſes beaux tours, ſes expreſſions fines, l'autre enſevelit l'éclat de ſes penſées dans des termes hors d'œuvre ; ſon ſtile n'eſt point celuy du monde poli.

¶ L'experience du monde eſt neceſſaire. On s'y inſtruit de mille choſes, que les Livres ne peuvent montrer. On y apprend les belles maximes ; on y apprend à vivre, on y apprend à parler ; on y apprend à ſe taire. Demandons-nous compte du fruit que nous en avons tiré.

¶ En tout, il n'y a que la maniere, diſent les gens de bon goût. Il y a des perſonnes qui dans ce qu'ils font de plus genereux ne plaiſent pas, il en eſt d'autres qui par les moindres actions ſe rendent infiniment agreables. Un homme ſe fait fête de traiter ſes amis ; l'appareil du repas eſt ſomp-

tueux, les viandes delicates, les ſervices redoublez, les vins exquis, la propreté charmante : Qu'y manque-t'il ? une certaine bonne grace dans la maniere de celuy qui invite.

Dans cet ambigu que donne *Cleante*, on ne voit rien d'extraordinaire ; chacun ſort de chez luy trés-ſatisfait ; d'où naiſt cette difference ? De la maniere.

*Aminte* vous fait offre de dix piſtoles, *Dorilas* vous en envoye trente ; l'offre du premier vous charme, la generoſité éfective de celuy-cy vous contente à peine : D'où part cette delicateſſe ? de la maniere.

La raillerie *d'Alcidor* vive & mordante ne me bleſſe point ; celle de *Geronte* toute innocente, toute naïve qu'elle eſt m'irrite ; il n'y a, vous repondray-je, que le ton & la maniere.

*Lucinde* dans ſon negligé captive tous les cœurs, *Angelique* avec ſes parures ſe promene aux Thuilleries ſans être regardée ; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroiſt en compag-

nie, les Dames ne ſe laſſent point de l'admirer. Son diſcours eſt pourtant ſimple il parle naturellement, ſon frere n'a que de beaux mots, des penſées choiſies, & n'eſt pas goûté, A quoy attribüerons-nous cela? à la ſeule maniere.

En quoy conſiſte cette maniere, demande celuy qui veut corriger la ſienne? Il eſt trés-difficile de le dire. Je vois ce qui plaiſt dans un homme, j'y remarque d'une premiere veüe ce qui choque, mais je ne ſçaurois vous donner cet agrément ſi neceſſaire; la nature a dû vous le procurer, ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout deplaiſt, juſqu'au rire & juſqu'au ton de la voix. Ridicules en tout; les mêmes choſes qu'on admiroit dans autruy, on les cenſure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme; on éleve toutes leurs paroles, on trouve de l'eſprit dans le moindre de leurs geſtes, de la grace dans ce qui leur échape au hazard, & s'il faloit

loit rendre compte du motif des loüanges qu'on leur donne, tout ce qu'on auroit à dire, c'eſt qu'il paroît dans leurs manieres, un je ne ſçai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

¶ Me montrera-t'on une plus belle ſcience que la ſcience de ſe taire à propos?

*Ou taiſez vous, ou dites quelque choſe qui ſoit meilleur que le ſilence*, diſoit Pitagore à ſes Diſciples. Cette maxime nous impoſe une grande reſerve dans nos paroles. Peu parler eſt bon, ſe taire vaut encore mieux. Dans mille occaſions on éprouve la verité de ce que je dis.

Le ſilence n'eſt pas toûjours un effet de conduite : L'ignorance le rend neceſſaire à bien des gens.

Si l'on traite de ſtupide celuy qui ſe tait, qu'il garde alors plus ſerement le ſilence, il ne ſera point expoſé à faire une mauvaiſe réponſe, ou même ſon ſilence commencera à paſſer pour un trait d'eſprit.

Un grand parleur fût-il le plus éclairé du monde, perd ſon credit, &

il n'eſt en admiration que chez les ſots.

Un eſprit mediocre ſans ſcience, ſans lumieres peut reparer par le ſilence le tort de ſon incapacité.

Les gens qui ont la reputation de ſçavoir, au lieu de chercher à ſe faire eſtimer par de longs diſcours, ſe tairont plûtôt. Au moins leur diſcretion ne ſera point interpretée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour apprendre à parler; mais il ne faut point hazarder cette demarche, qu'auparavant on n'ait appris à ſe taire : car on y achete trop cher l'experience d'une indiſcretion dangereuſe.

Nous voyons que les Courtiſans entendus ſont plus auſteres à garder le ſilence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choſes indifferentes; ceux qui ſçavent le monde n'en uſent pas autrement.

¶ Beau ſecret, que celuy de renfermer de grands ſens en peu de paroles! Faute nullement excuſable, que celle des gens qui par de fati-

guans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne ſerois-je pas moy-même tombé dans ce defaut, & ne pourvois-je pas en termes plus concis propoſer la loy de Pythagore ?

¶ Je n'eſtime pas un homme qui parle bien, dés qu'il parle trop ; je veux qu'en diſant de belles choſes, il laiſſe aux autres la liberté d'en dire de jolies : Qui ne le ſçait pas, manque aux regles du ſçavoir-vivre.

¶ On parle beaucoup dans le monde du ſçavoir-vivre ; les ſoins de l'éducation aboutiſſent à ce point principal ; on ne donne aux jeunes gens des Maîtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politeſſe. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toûjours dans la maniere de certains eſprits quelque choſe de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il ſe voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont beſoin pour être parfaitement inſtruits des regles du ſçavoir-vivre que de quelque teintures

du monde. Nous ſommes mêmes ſurpris de ce qu'en peu de tems ils acquierent cette charmante politeſſe. Ils ont un parler honnête, des manieres diſtinguées, un air riant, une humeur égale, ſans fierté, ſans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande moderation, le plus brutal ne réüſſiroit pas à les aigrir; par leurs complaiſances ils reviennent aux plus bizarres; il cherchent à ſe perfectionner avec l'honnête homme, étudient ſa conduite & l'imitent, ſon langage & le parlent, ſes ſentimens & y conforment les leurs.

Le ſçavoir-vivre eſt l'étude de toute la vie d'un honnête homme, étude, perſonne n'en doute, de la derniere importance à ceux qui frequentent le monde. Vous y rencontrez des fâcheux que tout chagrine, des critiques qui cenſurent au delà des défauts, & qui en veulent trouver dans les vertus les plus épurées, des envieux que le merite d'autruy bleſſe, des farouches & des brutaux, que les plus engageantes demarches

ne touchent point, l'homme bien né ne ſe fait pas une affaire de vivre avec des perſonnes d'un caractere ſi étrange.

Dans les moindres choſes on reconnoît celui qui ſçait vivre : Exact à les accompagner de cette bonne grace tant recommandée, l'action la plus differente le fait remarquer. Une parole ne ſort point de ſa bouche, un geſte, ny regard ne luy échapent jamais, qu'il n'y joigne cet agrément. Tout ſent en lui l'honnête homme.

Si les hommes étoient deſtinez à vivre ſeuls, peut-être leur pardonnerois-je cette indifference ſur le ſoin de ſe former une belle éducation. Ayant à vivre avec des hommes comme eux, quel ſera le lien de leur ſocieté, la durée de leur union, le plaiſir de leur commerce, s'ils ne ſont officieux, doux, complaiſans ?

¶ Lorſqu'on me dit d'un homme qu'il ne ſçait pas vivre, il n'eſt gueres de defauts dont je le croye coupable. Que je le nomme colere, ſatyrique, mediſant, ingrat, parjure,

je ſuis ſeur que toutes ces mauvaiſes qualitez ſe trouvent en luy.

Il n'eſt point auſſi de bien que je ne diſe de celuy qu'on m'aſſure poſſeder l'art du ſçavoir-vivre. C'eſt un homme dont je cautionnerai le deſintereſſement, la fidelité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus ſoient en lui des vertus ſuppoſées; il oblige ſon ami par une veritable inclination de le ſervir, l'excite continuellement à de nouveaux égards, luy donne de ſages conſeils, luy parle ſans flatterie.

¶ Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-cy que je demande, j'eſtime peu les autres.

Sans le ſçavoir-vivre, le courage eſt une brutalité; car le pretendu brave inſulte tout le monde: la generoſité eſt une generoſité blâmable, puiſque le malhonnête homme n'en fait point les actions avec grace: l'empreſſement qu'il a de nous obliger eſt ſans verité; parce qu'il eſt une ſecrette recherche de ſes interêts.

¶ Qu'il eſt beau de voir des gens

qui ſçavent vivre, & qu'on eſt heureux de vivre avec eux ! Quoy de plus agreable que ce commerce de bons offices, ces complaiſances reciproques, ces manieres de ſe prévenir ? Là on propoſe ſes ſentimens ſans crainte d'être contredit ; l'envie ne ſe gliſſe point dans ces ſocietez d'élite ; on y pratique les loix de la bienſéance ; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes ; la paix s'y établit, la diſcorde en eſt bannie.

Un homme qui ſçait vivre le montre par tout ; celuy qui n'eſt pas ſi auſtere ſe croit permis d'agir à ſa fantaiſie devant ſes inferieurs.

Si vous voulez qu'on loüe en vous le ſçavoir-vivre, n'en demeurez pas au ſimple devoir, ou faites-vous un devoir de tout. Croyez que l'honnêteté vous engage autant avec un inégal & un inferieur, qu'avec les perſonnes du premier rang. Aux uns vous devez le reſpect, aux autres la douceur.

Je ne vous croiray civil, qu'autant que vous mettrez au nombre de vos devoirs une douce & obligeante

maniere de parler même à un valet.

¶ La bienſéance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens on parle de ce que l'on ſçait; il y faut parler de ce que ſçavent les autres. Un homme qui a couru la mer s'entretiendra-t'il d'autres choſes que de naufrages? un vent qui ſouffle à ſes oreilles luy en fournira le ſujet, une ondée d'un moment l'anime au recit ennuyeux des tempêtes, ſans conſiderer que ces longues deſcriptions fatiguent.

La plûpart ont ce genie, & tour à tour on ſe devient à charge. Le guerrier amene la converſation ſur les ſiéges, les campemens, les attaques. L'amant vante le bonheur de ſes avantures, le merite de ſa belle, le Partiſſant ne ceſſe point de mettre en jour l'utilité des impôts, le bel ordre des finances.

J'aime mieux un homme qui avant que de venir en compagnie laiſſe ſon eſprit dans ſon cabinet, qu'un babillard inſigne qui porte ſa ſcience par tout où il va. Le premier ſe donne le tems d'écouter, & on l'eſtime,

l'autre veut ſe rendre maître d'une converſation, & ambitionne de paroître ſeul bel eſprit, on ne goûte point cette vanité d'un faux ſçavant, qui ignore ce que lui preſcrit l'honnêteté.

¶ Les gens qui ſçavent vivre s'accommodent à toutes ſortes d'humeurs, la leur ſe plie & ſe replie au gré de celles qu'ils rencontrent.

Le talent le plus neceſſaire dans la frequentation du monde, eſt celuy qu'avoit Alchibiade. Etant à Sparte, il n'y avoit pas de Lacedemonien qui fût ou d'une auſterité plus grande, ou plus amateur du travail. Etoit-il en Jonie, il pouſſoit la moleſſe au delà de ce que les plus voluptueux Joniens l'avoient portée. Paſſa-t'il en Perſe, les plus magnifiques Perſans ne l'emportoient pas ſur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade de l'excés, j'y louë d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du païs, & qui eſt aſſez maître de ſoy, pour paſſer quand il faut d'une extremité à l'autre. Vivre en France à la mode

des Parisiens, à Londre à la maniere des Anglois, à Amsterdam comme les Holandois, à Madrid comme les Espagnols, n'est pas assurement une chose fort aisée, quoique fort necessaire.

¶ Voilà quelques-unes des maximes du monde, personne ne les ignore : peu les pratiquent, de là viennent les desordres qui troublent la societé.

¶ Toutes les maximes du monde ne sont pas bonnes à suivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'y donner de l'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

¶ L'ambition des gens du monde n'est pas de devenir de parfaits Chrétiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour se façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquerir la veritable sagesse. Quelles peines, quelle vigilance, quelle contrainte, dés qu'on s'obstine à retrancher certains

défauts, qui ne ſont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manieres, qui devant Dieu ne ſont d'aucun mérite, à ſe former une humeur enjoüée, un génie heureux, qualitez dont il ne nous recompenſera pas ; ſoins au contraire ſur leſquels il nous jugera. L'on ſe damne par conſequent avec travail, au lieu qu'avec un peu de gêne, on ſe ſauveroit, pour ainſi dire, gratuitement.

Soyez ambitieux, dit le monde à ſes ſectateurs, uſez de fineſſe envers vos égaux, de diſſimulation envers les grands, de rigueur envers vos inferieurs, apprenez à ſatisfaire vos paſſions d'une maniere delicate, inſtruiſez-vous de la morale politique, ſuivez ces guides qui vous conduiront au ſuccés de vos galanteries, qui vous ouvrent les chemins de la faveur. Sacrifiez tout à vôtre agrandiſſement, point d'affectation dans vôtre probité ; ſi elle eſt contraire à vôtre reputation ; point de probité réelle, ſi elle eſt nuiſible aux deſſeins de vôtre fortune ; ſupplantez cet ennemi, détruiſez ce ri-

val, ne ſongez qu'à vous élever. Telles ſont les maximes de monde.

Soyez ſimples dans vôtre conduite, dit la Religion, humbles dans vos élevations, modeſtes dans vos bons ſuccez; obligez vos amis, ayez de l'indulgence pour les malheureux, ſervez les grands ſans flatterie; ſacrifiez vôtre fortune à la vertu; point d'hypocriſie dans vos actions, fût-elle neceſſaire à vôtre agrandiſſement; toûjours une profeſſion ſincere de droiture & d'équité, fût-elle contraire à vos projets: Tels ſont les principes du Chriſtianiſme. Quelle oppoſition entre Dieu & le monde! Quelle difference entre les regles de la belle morale, & les loix d'une politique humaine!

¶ En tout ce qui n'eſt point la ſcience du monde, on aime ſon ignorance. Qu'importe à un homme de plaiſir, à un eſclave de la fortune, de ne connoître ni ſon Dieu ni ſa Religion, pourvû qu'il ſçache les myſtetes de l'intrigue, les ruſes de la politique, les déteſtables coûtumes du ſiecle,

¶ Nous devrions dire de toutes les choſes du monde, ce que diſoit Monſieur de Caſtelnau, à qui on donna le bâton de Maréchal de France ſix heures avant que de mourir : *Cela eſt beau en ce monde, mais je vais dans un pais où cela ne me ſervira guéres.* Une belle reputation, une grande fortune, une naiſſance illuſtre, en ce monde rien n'eſt plus beau ; en l'autre, où l'orgüeil eſt puni, où les riches paſſent pour les contradicteurs de la Croix de Jeſus-Chriſt, où on ne diſtingue ni le Prince ni le Gentilhomme, tout cela ne ſert qu'à rendre plus criminel.

¶ Les plus attachez au monde ne ſont pas les derniers à en connoître la vanité. Eloquens à faire une triſte image des peines qu'il y a à ſouffrir avec un maître ſi ingrat, mille fois ils le déteſtent, & prennent enfin la reſolution de l'abandonner.

Ces reflexions me conduiroient trop loin, & on ne les liroit pas, il vaut autant les finir.

## LA SOLITUDE.

IL faut avoir un grand fond d'esprit, ou en être tout à fait privé, pour soûtenir long tems la vie solitaire. Elle a des douceurs pour qui sçait s'y occuper, elle est afreuse à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la meditation des belles choses. Un homme sans genie, incapable de reflexion, vivroit hors du monde exempt de chagrin, car il ne s'en feroit pas une idée delicieuse. Un esprit mediocre, qui contempleroit à travers les bornes de la solitude les joyes du grand monde, se verroit avec regret au milieu des déserts : mais un homme d'un esprit élevé, qui ne donne aux choses humaines que l'étenduë qu'elles ont en effet, accoûtumé à mépriser leur vanité, se plairoit dans ce séjour, où il ne seroit pas témoin du ridicule des autres hommes.

¶ Si l'on pouvoit vivre seul, on n'en seroit que plus heureux. La

tranquilité du cœur n'eſt troublée que par la force des paſſions, & nos paſſions ne ſe fortifient que par un trop frequent commerce avec le monde.

Nous nous gâtons les uns les autres. Nous nous communiquons reciproquement nos inclinations mauvaiſes. L'ambitieux publie qu'il faut travailler pour la gloire ; l'avare en faiſant perdre le déſir d'une belle réputation, inſinuë celui d'amaſſer du bien ; le vindicatif inſpire de la délicateſſe ſur le point d'honneur; le ſçavant conſeille la curioſité ; le Capitaine n'approuve que la profeſſion des armes; chacun veut trouver dans les autres d'autres lui-même, en leur inſinuant ſes paſſions. Qui pourroit vivre dans la ſolitude n'auroit rien à craindre de ce côté-là.

¶ Perſonne dans le monde n'eſt content de ſon état. On voit que les hommes y prennent tant des routes pour ſe rendre heureux, qu'on doute ſi celle qu'on ſuit eſt la veritable. Aprés avoir long-tems vécu dans cette incertitude, on ſe perſuade que

le choix d'autrui eſt meilleur. Le Marchand trouve le Soldat heureux, qui n'a point à apprehender les pertes, les naufrages. Le Soldat eſtime la condition du Marchand, dont la vie n'eſt point expoſée à mille hazards, qu'il eſt obligé de courir. Le grand Seigneur ſe plaint des aſſujettiſſemens de ſont état, & porte envie à celui de ſes inferieurs : ceux-ci enchantez des dehors de ce genre de vie, ne croyent rien de plus agreable que la Cour. Par de ſi bizarres ſouhaits le ſolitaire ne ſeroit point inquieté, ſa condition lui paroîtroit heureuſe, parce qu'il ne verroit perſonne plus fortuné que lui, à moins que ce ne fût quelque autre ſolitaire à qui un entier détachement du monde auroit donné une felicité ſouveraine.

Nous ſommes ennemis de la vie retirée ; il nous faut de tumultuaires occupations, qui nous jettent hors de nous. Peu ſe plaiſent dans la ſolitude; en voici la raiſon, preſque perſonne n'eſt capable de ſoûtenir la vuë de ſoi-même.

N'entendre que des oiſeaux chanter, que les vents doucement murmurer ; ne voir que des arbres étendre avec lenteur leurs feüillages, que des fleurs naiſtre & mourir auſſi-tôt ; cela ne peut ſervir d'occupation à un homme qui aime les exercices faſtueux. Ie l'approuve de faire ſon ſejour à Paris : ſi dans la belle ſaiſon la ſolitude lui a cauſe de l'ennui, l'hiver elle le dégoûteroit mortellement.

Dans quelques années, dit chacun, je me retirerai à ma maiſon de campagne ; là je coulerai le reſte de mes jours tranquile, exempt d'ambition, ſoûtenu par le commerce de deux bons amis. On n'y a pas été trois mois, qu'on ſe laiſſe abatre par l'ennui, & qu'on préfere au calme de la retraite le bruit de la ville.

¶ La retraite eſt la derniere reſſource d'un Courtiſan.

Nous ſommes ſurpris de la promte reſolution d'*Alcipe*, qui ſur le point d'occuper une des premieres places à la Cour, va finir ſes jours dans un lieu ſolitaire ; étonnons-nous plûtôt

de ce qu'il a demeuré si long-tems dans le monde.

¶ Personne ne quitte la Cour sans regret. Encore tout charmé des plaisirs & des peines qu'on a ressenties, l'esprit rempli de ce qu'on étoit, de ce qu'on pouvoit devenir, le cœur attaché à de tendres engagemens, on a besoin de tout soi-même pour se resoudre à la quitter. Ce dessein executé, on se veut mal des ses premiers retardemens.

¶ Changement heureux d'un homme qui quitte le monde ! Il lui falloit des valets de chambre pour lui aider à s'habiller ; il vouloit qu'on appellât le sommeil au bruit des instrumens ; on ne pouvoit servir sur sa table des viandes assez délicates ; ses maisons ne pouvoient être trop richement meublées, ni ses jardins trop proprement entretenus ; il ne faisoit usage de ses pieds que pour descendre de sa chambre, ou monter en carrosse ; une lecture d'un moment l'incommodoit ; personne à son jugement n'étoit ni bien fait, ni entendu. La retraite lui fait faire des

reflexions, qui condamnent cette conduite molle & imperieuſe : Lui-même cultive ſon parterre, une fleur qui y naiſt par ſes ſoins lui ſemble plus precieuſe que les plus belles plantes des jardins de la Theſſalie; il s'endort au doux bruit des ruiſſeaux, & s'éveille au chant du coq. Simplement vêtu, il ſe contente d'une nourriture mediocre; une honnête ſimplicité regne dans ſa maiſon; il ſe fait une occupation agreable de lire les Livres nouveaux.

Le Solitaire travaille tous les jours de ſes mains; il eſt architecte, ſon peintre, ſon jardinier; en un mot il ſe ſuffit.

¶ La ſolitude n'auroit plus dequoi plaire, ſi elle privoit entierement des commerces de l'amitié, on peut renoncer au monde, & tenir à ſes amis, on quitte le monde, parce qu'il eſt dangereux, on cultive l'amitié, parce qu'elle eſt une vertu.

La ſolitude qui nous rend inſenſibles à tout, tout laiſſe une ſenſibilité toûjours égale pour nos amis.

¶ L'amour du repos n'eſt pas un

¶ L'amour du repos n'eſt pas un aſſez puiſſant motif de nous retenir dans la ſolitude ; il faut y être conduit par le deſir de s'attacher uniquement à la meditation des choſes du Ciel.

Doux agrément de la ſolitude, vous faites perdre aux Sçavans le deſſein d'être des ouvriers du Demon, en les appliquant à un travail plus chrétien & en leur faiſant trouver des délices ſans nombre, des douceurs ſans reproches, dans la lecture des Livres ſaints. Que leur auroit ſervi le ſuccés dans des arts que la Religion abhorre, ſinon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquiſe? Trop foibles pour reſiſter aux charmes d'une reputation ébloüiſſante, ils auroient continué de ſacrifier les interêts de leur conſcience à la reüſſite d'une vaine curioſité. Ainſi ce ſeroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obſcurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour meriter une plus ſolide approbation.

¶ La ſolitude a de grands charmes.

Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y faſſent renaiſtre le vertueux Solitaire à de nouveaux plaiſirs ; tantôt il s'occupe des choſes du Ciel, pour s'animer à en meriter la poſſeſſion, tantôt il regarde les choſes de la terre, pour s'exciter à les mépriſer, occupé ſans interruption de l'amour de la verité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penſer à ſoi, les diſſipations du monde nous l'ôtent. Les penſées de l'avenir ocupent un Solitaire d'une maniere bien differente qu'autrefois elles ne firent. Il enviſageoit alors de grands établiſſemens, ſon ambition ſe nourriſſoit de l'avenir, aujourd'hui c'eſt la verité qui l'y fait penetrer.

¶ Celui-là eſt parfaitement heureux, qui peut vivre ſans le ſecours d'autrui. Dans la ſolitude on a ce parfait bonheur ; là on ſe paſſe des Grands, on mépriſe leurs honneurs, on n'eſt point obligé de faire regulierement ſa cour, il ne faut pas attendre des années entieres pour voir

l'accompliſſement de ſes deſirs : on n'y forme que des vœux innocens, qui ne troublent point la felicité preſente.

Voit-on dans la ſolitude des trahiſons & des lâchetez, des baſſeſſes & des perfides? On n'y eſt point embaraſſé du ſoin de ſe faire des amis, ni traverſé par la crainte de les perdre ; on brave la fortune, on ſe rit de ſon pouvoir : Où trouvera-t'on un état plus heureux ?

Quelles conſolations ne fournit pas la ſolitude aux malheureux ? l'amant y trouve un aſyle contre les dangers de l'amour ; l'ambitieux humilié s'y va conſoler de ſa mauvaiſe fortune : ce qui ſeroit impoſſible au zele éloquent des meilleurs amis, devient poſſible au ſilence de la retraite.

¶ Un Solitaire vraiement détaché du monde me fit dans une lettre l'éloge de ſon bonheur, en ces termes: Pardonnez-moi, Monſieur, la digreſſion que je ſuis tenté de faire; charmé des douceurs de ma retraite, agréez que je vous en entretienne

un moment. Toute la face de la terre, theatre magnifique des grandeurs du Tout-puissant, m'offre ici chaque jour un spectacle qui n'est point de la nature des vôtres, & que je puis contempler avec une joie legitime. Je vois les ouvrages de la nature, les chefs-d'œuvres de la Providence. Les lis croissent ici à vûe d'œil, nos campagnes sont richement tapissées ; Salomon sur son trône n'est pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels sont les objets qui raviſſent mes yeux : en regardant de pareilles choſes, loin d'être obligé de leur commander de se fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puiſſance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent auſſi innocemment se satisfaire : les concerts du roſſignol, les chants de la foverte, les ramages de mille oiſeaux m'animent à loüer le Createur; au lieu que les mondains, qui prêtent l'attention à des airs prophanes, entrent dans de blâmables raviſſemens.

¶ La ſolitude eſt plus neceſſaire à ceux que le monde peut corrompre,

qu'aux ſages, qui ont dequoi ſe deffendre de la corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuyent la ſolitude, elle n'eſt agreable qu'à ceux à qui elle eſt moins neceſſaire.

Pour qui ſont faits les deſerts? Pour qui ſont établies les retraites? Eſt-ce pour les perſonnes en qui la chair eſt morte, en qui les paſſions ſont éteintes, qui n'ont point de vices dominans? Ces demeures ſeparées de la dangereuſe ſocieté des hommes conviennent mieux à ceux que les appas du monde trompent aiſement. Fuyons dans les ſolitudes : ſi les villes ſont pour nous des lieux de tentations ; cherchons dans les montagnes, s'il ſe peut, un aſyle impenetrable aux efforts de la corruption humaine, puiſque nous avons une ame à l'excés ſuſceptible des deſordres qui inondent le grand monde, *Tout eſt vanité, tout eſt vanité*, repete le Sage, dans les plus afreux reduits, comme dans les plus nombreuſes Cours, elle établit ſon regne ; la ſeule difference eſt qu'on n'a pas la force

ce de resister à ses enchantemens au milieu des dangers qui la suivent dans la foule.

¶ Les hommes considerez comme hommes sont par tout égaux. Cette égalité est confondüe dans les grandes villes, à cause de la magnificence des uns & de la simplicité des autres ; on l'avoüe seulement & on la reconnoît dans les endroits retirez du monde.

Ie rencontre à Paris un homme de distinction, je le salüe, à peine me regarde-t'il. Que tous deux nous nous rencontrions en pleine campagne, il m'ôtera le premier son chapeau. D'où vient cette civilité bizarre ? Suis-je plus homme à la campagne qu'à la ville ? Ce n'est point cela, c'est plûtôt que lui-même denué à la campagne du faste qui selon lui le rendoit superieur aux autres, devient plus homme qu'il n'étoit ; se mesurant alors à moi, il me traite comme son égal.

¶ J'envie le bonheur d'un solitaire, qui n'a plus de commerce avec le

monde, & qui eſt plus ſeul dans la ſolitude, que la ſolitude même n'eſt ſeule dans ces campagnes inhabitées.

¶ Les montagnes, les rochers, les bois forment le lieu ſolitaire, mais ils ne font pas la ſolitude. J'appelle être dans la ſolitude, quand on peut vivre ſeul avec ſoi-même; cette ſolitude peut auſſi bien ſe trouver au milieu du tumulte des villes frequentées, que dans les lieux les plus déſerts.

Avoir pour demeure une ſombre caverne, pour compagnie les bêtes ſauvages, pour ſpectacle des pierres & des torrens, pour nourriture des racines ſans aprêt, pour occupation des fatigues ſans relâche; être enfin dans l'horreur d'un triſte ſilence, qui ne ſoit interrompu que par le hurlement des loups, & le rugiſſement des lions; ce n'eſt là qu'une partie de la ſolitude, il faut ſçavoir vivre avec ſoi-même comme s'il n'y avoit plus d'hommes dans le monde, comme ſi on y avoit toûjours été ſeul, & voilà la vraye ſolitude.

¶ Tous les hommes iront-ils ſe confiner dans un éxil qui ne finira

qu'avec leur vie ? Ils ont leurs engagemens dans les villes ; trop de raisons les empêchent de se retirer, je le sçai, c'est ce qui fait le malheur de plusieurs, qui se gârent dans le commerce du monde.

Si j'entreprenois de dépeupler les villes il n'y auroit plus de solitudes; les déserts seroient plus fréquentez que les Provinces, les Provinces seroient desormais de veritables déserts. Demeurons dans le monde à la bonne heure, mais établissons au dedans de nous cette retraite si necessaire.

## LA COUR ET LES GRANDS.

UNe statüe exposée dans une place publique arrête les yeux des passans, on en admire le dehors ; qui en considereroit le dedans, y reconnoistroit un vuide affreux. Telle est la Cour.

Je me suis toûjours dit, qu'auprés des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai je été plus dégoû-

té de la Cour ? Les bons services y ſont ſuſpects, les aſſiduitez peu reconnües ; on ſe laſſe de vous vouloir du bien, on vous protege froidement l'envie ſe déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut eſſuyer le cruel mépris, être diſpoſé à flatter, careſſer juſqu'à un valet, lui faire des ſoûmiſſions, le remercier de ſes refus. I'en conviens, mais je me trahirois, ſi je me diſois gueri de la paſſion que j'ai euë de vivre à la Cour. Ie ſuis du nombre de ceux qui ſe flattent que leur moderation les deffendroit contre les attaques de la fortune ; juſqu'à ce que je l'aye experimenté, je croirai que je ne puis me tromper.

¶ La Cour eſt un monde particulier, où l'on ne ſe gouverne pas comme ailleurs. Les Courtiſans nous ſont auſſi oppoſez que les antipodes.

Qui croiroit qu'à quatre petites lieuës de Paris ; on eût des mœurs, des façons de faire, des ſentimens tout differens qu'à la ville ?

*Verſailles* & *Paris* ne ſont aſſurément pas dans un même climat;

les genies y ſont trop contraires. L'air de l'un eſt contagieux, l'air de l'autre n'eſt pas tout-à-fait ſi empeſté. Là on flate, on diſſimule, on ſe ſert d'artifices ; ici on eſt plus ouvert, plus naturel, plus ſincere.

¶ Le goût de la Cour n'eſt pas le même que celui de la ville ; je ne ſçai lequel eſt le meilleur. A la Cour on juge finement, à la ville on prononce ſolidement ; ce que je ſçai, c'eſt qu'il y a plaiſir d'avoir l'approbation de l'un & de l'autre.

Deux Orateurs ſont nommez pour parler, l'un devant le Roi de France, l'autre devant le Roi d'Angleterre. Le premier s'attend à un Evêché ; le ſecond, ſelon ſa regle, peut ſeulement pretendre au Cardinalat : celui-là goûté à Paris ne l'eſt point à la Chapelle, quelle mortification ! celui-ci applaudi par les grands Seigneurs, à cauſe qu'il l'a été par leur Souverain, ne voit dans une Paroiſſe de Paris, qu'un auditoire peu rempli, & beaucoup murmurant : Qui des deux ſe conſolera le plûtôt ? Je

ne doute point que ce ne ſoit le Religieux. L'approbation des gens de Cour flate davantage que celle du Peuple, qui n'a aucun ſuffrage dans le choix des Prélats.

§ L'homme de Cour étant à la ville, approuve ce qui eſt admiré de la ville : revenu à la Cour, il ſuit l'opinion des autres Courtiſans. Chaque lieu comme chaque ſiecle à ſon goût particulier ; il faut le ſuivre bon ou mauvais : quel riſque court-on ? on eſt bien reçû d'être de l'avis commun.

On annonce une piéce nouvelle, le titre en eſt trouvé heureux ; on court en foule à la premiere repreſentation, pluſieurs Princes l'honorent de leur preſence, la piece eſt jugée exquiſe : Flaté d'avoir l'eſtime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des repreſentations plus exactes ; la piece n'y eſt point admirée, elle échoüe. Ces Courtiſans critiques ſont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuera-t'on cette varieté de jugemens ? Je ne ſuis pas aſſez penetrant pour en don-

ner une bonne raiſon, à moins qu'on ne veüille ſe contenter de ma premiere; chaque ſiecle a ſon goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville ayent applaudi. Ce qu'ici on eſtime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en eſt un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres pieces qui enchantent les Courtiſans, & qui ne plaiſent pas à Paris. Les goûts ſont étrangement diverſifiez.

¶ Il y a peu d'honnêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point ſur cela à partie, ſi tout le monde y vivoit chrêtiennement, il ne faudroit pas choiſir d'autre état.

¶ Les chemins de la Cour ſont rapides, on y monte avec peine, ils ſont gliſſans, on y tombe aiſément.

¶ A la Cour il faut une ſorte de perſeverance. Les bonnes graces des Princes ne s'arrachent qu'avec violence; leur cœur eſt pour ceux qui s'obſtinent à l'avoir.

¶ La faveur épargne à un Cour-

tiſan bien du chemin, elle prévient en lui le merite des aſſiduitez.

¶ Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de ſe faire connoiſtre à Alexandre. N'ayant pû ſeulement s'en approcher, il imagina un deſſein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier, le corps oint d'huile, l'épaule gauche couverte d'une peau de lion, une maſſuë à la main droite, il ſe preſenta en cet état devant le Prince. La nouveauté de ce ſpectacle excitant la curioſité des Courtiſans, Alexandre commanda qu'on le fiſt approcher; il l'écouta, ſe mit à rire, & le retint à ſa ſuite. Je n'oſerois trop dire ce qui me vient en penſée; chacun veut être connu des Princes; ceux qui ſe jettent à la Cour ont les mêmes vûës; le nombre en eſt ſi grand, qu'il en reſte toûjours quelques-uns derriere, ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce ſoit; que font-ils? Ils imitent Dinocrates, tous ſe traveſtiſſent à

ſon exemple, & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection, qu'en braves athletes ils défendront ſes interêts, & qu'à quelque épreuve qu'on les puiſſe mettre, ils auront le courage des lions, la force des Hercules. Si cette application ne plaiſt pas, je conſens qu'on n'admire que l'hiſtoire.

L'avarice des particuliers aſſiege le Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le tems d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent, tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il ne couſte gueres à la Cour d'être genereux; on y revêt les uns de la dépouille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tout accorder, loin de ſignaler leur bonté, ne fait que la decrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

¶ On nous ſurprend de nous dire

qu'il y a des païs, où la nuit on fait ce qu'ici nous faiſons le jour. Sommes-nous ſurpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, dîner quand ils ſoupent, joüer enfin toutes les nuits, & les metamorphoſer en autant de jours ?

Il ſemble que les jours ne ſoient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaiſirs qui ſe goûtent à la lueur des flambeaux. Une femme de qualité ſe leve à midi, à peine eſt-elle habillé à cinq heures ; la Comedie, le bal, le jeu ſe ſuccedent ; ou ſe couche à quatre heures du matin. N'eſt-ce pas renverſer l'ordre du monde, que de chercher le repos lorſque les autres ſont dans l'occupation ? Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

¶ La grandeur eſt recherchée de tout le monde, quoique par des vûës differentes. Les uns la recherchent par rapport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes ſortes de commoditez : D'autres la recher-

chent par rapport à l'autorité : ce ſont des gens qui ſe plaiſent dans la foule des Courtiſans, qui ambitionnent de ſe faire valoir : ils veulent qu'on coure à eux, qu'on les croye dépoſitaires des graces de la fortune, & qu'on les ſollicite de les diſtribuer.

Les Grands veulent qu'on leur faſſe la cour aſſiduëment, parce qu'eux-mêmes ſont fort aſſidus à faire la leur ; vous attendez d'eux ce qu'ils attendent du Roy, n'eſt-il pas juſte que vous l'acchetiez au même prix ?

¶ Tout homme qui entre à la Cour doit ſe dépoüiller de ſa volonté, plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéïſſance. C'eſt un lieu ou on ſe gouverne au gré d'autrui, & où il n'eſt pas permis de ſuivre ſes propres fantaiſies. On y dîne à l'heure qu'on y voudroit ſouper, on y ſoupe quand il eſt tems de dormir ; il faut ſe lever de bonne heure, ſe coucher bien tard, & toûjours contre ſon inclination. Ce fut de tout tems la maniere de la Cour. L'état d'un ſimple particulier eſt in-

comparablement plus doux ; il eſt ſon Maître & ſon Roy, perſonne ne le contredit ; il n'attend point, on l'attend ; il dit ſon goût, on le ſuit, il mange à ſon appetit, il a la liberté de tout.

¶ Servitude étrange que celle des Princes ! nous les voyons les maîtres du monde, & nous les croyons libres ; mais n'eſt-ce rien que l'empire qu'exerce ſur eux une infinité de paſſions violentes ? Ils commandent aux Peuples avec autorité, ils obéïſſent à leur orgüeil avec plus de ſoûmiſſion. Ce ſont des *Marius* qui conduiſent des armées, & ce ſont en même tems des *Marius* qui ſe laiſſent conduire par l'ambition.

¶ Dés que nous ſommes attachez à la perſonne des Grands, nous ne nous appartenons plus, c'en eſt fait. Nous aurions envie de rire, ce Grand ne rit pas, il y auroit du crime à le faire. Nous avons un chagrin mortel, ce Grand n'en a point ; la bienſéance demande que nous nous repandions en éclats de joye ; quelle plus cruelle ſervitude ?

Je déplore la condition de ceux que l'interêt, la politique, la flatterie engagent à des divertiſſemens exterieurs, tandis qu'une ſecrette affliction les conſume. Ce Comedien vient de perdre une femme qu'il aimoit, il faut qu'il quitte ſes habits de deüil, & qu'aux yeux du public, il affecte une joye qu'il ne ſçauroit avoir; n'eſt-ce pas un nouveau ſujet de triſteſſe? Ce Courtiſan a eu du deſſous dans une affaire dont dependoit le ſort de ſa famille, malgré ſa douleur il eſt contraint de prendre un viſage gai. Voilà ce qu'on appelle des gens doublement malheureux.

¶ A la Cour on a beſoin de tout le monde, plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier, que de la faveur de ſon Maître. Chacun cherche à ſe faire connoître des Domeſtiques de Sejan; ils partageoient avec luy les hommages des flateurs.

Juſqu'aux moindres perſonnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroît ſans pouvoir, qui en a plus ſur

Vous hommes élevez, qui êtes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la même Loy qui nous ordonne de vous reſpecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puiſſamment que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmez de ſon accüeil, nous voudrions avoir un tréſor de gloire à luy offrir, pour le dedommager de celle dont il ſe dépoüille ſi volontiers en nôtre faveur.

¶ La familiarité avec les Grands eſt tôt ou tard dangereuſe; on doit rechercher leurs bonnes graces d'une maniere reſpectueuſe, point autrement.

Trop voir un Grand Seigneur, nôtre preſence le fatigue, nos aſſiduitez l'importunent: le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Eſt bien heureux qui s'en peut paſſer.

¶ Ce n'eſt pas le ſuccés de quelque important deſſein qui donne aux Princes le plus de joye: la malice d'un ſinge, ou la brutalité d'un fol les divertira davantage; un mot

d'esprit, une fine raillerie ne les penetre pas si fortement. Est-ce qu'ils ne sçavent pas goûter les belles choses? Ce n'est pas toûjours cela; élevez dans les grands plaisirs, ils y deviennent insensibles, & sont obligez d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui reveillent leur humeur. Cette raison me semble la veritable.

¶ Les gens de la Cour ne sçavent pas faire usage d'eux-mêmes. Leurs pieds, leurs mains ne sont que des parties de bienséance, & non des membres necessaires, ce n'est que pour la bonne grace qu'ils les ont.

¶ Par tout la verité est mal reçûë, à la Cour elle est en horreur.

L'art de flatter les puissans est si commun, qu'il n'est ignoré ni des petits, ni des moins instruits.

Les Grands Seigneurs ont beau malfaire, ils ne manquent pas d'avoir à leur devotion des Poëtes & des Orateurs qui les flatent à propos, & qui leur font un merite de tout.

On a tant flaté les Grands, que la flaterie doit être à bout, & le flateur

ſe confeſſer vaincu. Je ne doute point que l'art de loüer ne fût épuiſé dés le tems des premiers Rois ; ſi ce n'eſt que l'interêt, qui ne s'épuiſe jamais, ne luy donnât de nouvelles reſſources en faveur de leurs ſucceſſeurs.

¶ Il n'y a qu'une choſe qui me feroit deſirer l'état de Grand, c'eſt la facilité qu'on y a de ſe mettre en réputation. Beaucoup de ſcience, beaucoup de ſageſſe, beaucoup de vrai merite ſont preſque ſans gloire dans une condition privée.

Un ſot de qualité a bien de l'avantage. S'il ne parle point, on vante ſa politique ; s'il parle, on éxagere ſon eſprit.

¶ Evitons de faire montre de nos talens en preſence de nôtre Maître. C'eſt alors qu'il faut ſuivre le conſeil du Sage : *Ne vous appuyez point trop ſur vôtre prudence.*

*Mon fils, fais-toy petit*, diſoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtiſans que cette leçon.

¶ La ſtabilité n'eſt pas le propre de l'humeur des Princes ; leur vo-

lonté eſt dans une revolution continuelle.

¶ Peu de choſes épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres ſignes, leur conſcience chargée de crimes les rend attentifs aux plus communs évenemens. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroiſſe en feu, qu'un tonnerre long-tems retenu fonde ſur le toit de leurs Palais, y briſe & y renverſe ce qui ſert d'inſtrument à leur vanité. Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à derober ſa lumiere pour un moment; Archelaus tremblant à la vûë de cette éclipſe, que les moins hardis regarderont ſans étonnement, fera fermer les portes de ſon Palais, couper les cheveux de ſon fils, & ira chercher ſa ſeureté dans les lieux ſoûterrains, comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choſes ſans éfroi, il les attend avec une intrépidité merveilleuſe, le mauvais Prince s'embaraſſe dans des conjectures funeſtes. L'apparition d'une comére, un changement de couleur

dans la Lune, la découverte d'un nouvel aſtre, le bruit du tonnerre ſeront pour lui des préſages de malheur ; tourmenté par le cruel ſouvenir de ſes deſordres, il craint à toute heure d'être reduit en cendre par la foudre.

¶ Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur Oraiſon funebre ; il ne ſera plus tems.

¶ Nous conſeillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur eſt avantageux. Je ſçai que la politique a ſes bornes ; on craint de ſe mettre mal dans leur eſprit ; je ne blâme pas cette precaution : mais pourquoi voulons-nous plûtôt nous aſſervir aux loix d'une baſſe flaterie, que de les ſoûmettre adroitement aux regles d'une vertu neceſſaire ?

Un Prince vicieux appelle rarement dans ſon Conſeil des perſonnes de probité ; il apprehende d'en être contredit ; ou s'il les y admet, c'eſt pour ſe juſtifier aux yeux des peuples de la temerité de ſes entrepriſes.

Les Rois que la ſeule politique

gouverne, ne demandent pas tant conſeil pour faire choix des meſures qu'ils ont à prendre, que pour ſonder les intentions de leurs miniſtres.

¶ Xerxes projettoit de ſoûmettre la Grece à ſon obéiſſance; les flatteurs toûjours éloquens, ne perdirent point cette occaſion de l'aſſurer de la proſperité de ſes armes. Demaratus plus ſincere, l'avertit que ſes grandes forces lui nuïroient. Comme le conſeil des flatteurs prévaut à celui des ſages, Xerxes negligea le dernier; voyant enfin le mauvais ſuccés de cette guerre, il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands ſont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir ſi peu pour la verité! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conſeils ſont foiblement écoutez, & jamais ſuivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de ſageſſe qu'eux: Il leur faut de eſprits complaiſans qui approuvent leur ambition. Juſqu'à ce qu'ils voyent la deroute de leurs ſuperbes deſſeins

cauſée par leur imprudence, ils rejetteront les avis d'un bon Miniſtre; ſans cette experience qui les fait repentir d'avoir ſuivi leurs propres lumieres, ils n'avoüeroient pas encore qu'ils ſe ſont trompez.

¶ La perte d'un ſage conſeiller fait mieux ſentir le beſoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aiſément s'en paſſer; ne l'a-t-on plus, on reconnoît combien il étoit neceſſaire. Auguſte deſeſperé de voir ſa fille dans des debauches indignes d'une femme de ſon rang, ne put diſſimuler ſa douleur. Perſonne ne s'oppoſant à ce honteux éclat, il publia les deſordres de Julia, ſans conſiderer qu'il ſe deshonnoroit lui-même: auſſi ne fut-il pas long-tems à voir ſa faute: *Ce malheur*, dit-il, *ne me ſeroit pas arrivé, ſi Mécenas ou Aggripa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguſte une ſeconde maxime. Les Peres bien loin de punir les vices de leur enfans, doivent en derober la connoiſſance. Je ne leur donne qu'un moment pour ſe repentir d'avoir exageré les mé-

contentemens qu'ils en ont reçus ; sitôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentimens aux depens de leur propre honneur. Les desordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la negligence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation ? Faisons en sorte qu'ils s'assoupissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute une Ville n'en soit bien-tôt imbüe. Que gagne un pere de décrier ses enfans, disont plûtôt quel tort ne se fait-il point ? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rappelle leur vie passée, on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections ; je laisse à penser s'il n'a pas tout le tems de se repentir de son indiscretion.

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus, afin de donner à ceux qui les servent, une

forte émulation. La politique le veut; il ſeroit dangereux de témoigner à un ſujet le beſoin que l'on a de ſa perſonne, pourroit il n'en pas abuſer? Incertain de quel œil on regarde ſes ſervices, il fait de nouveaux efforts pour les rendre agréables. Une ſeconde raiſon conſeille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des courtiſans que l'approbationdu merite de quelques-uns. Un Roi fait ſagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque choſe que diſe un Roi, nous trouvons dans ſes reponſes, une force qui nous ſurprend d'abord. Cet air de Majeſté avec leque il parle, ce peu de paroles même qu'il dit, en impoſent beaucoup.

Il y a une éloquence ſeule affectée à la grandeur qui s'étend juſqu'aux actions, & juſqu'au ſilence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que les diſcours ordinaires. Tout parle chez eux, un ton de voix, un ſigne, un geſte; on y trouve de nobles ſentimens qu'il eſt facile d'interpreter. Il n'appartient pas à l'art de donner les regles de perſuader ainſi, on

les tient de la nature qui communique ce ſemble aux paroles d'un Roi, autant de poids & d'autorité, que la fortune en a donné à ſa perſonne,

L'hiſtoire conſerve préciſément toutes les Sentences des Empereurs; elle ſe charge d'annoncer à la poſterité, leurs paroles comme leurs actions. Nous rapportons auſſi volontiers ce qu'ont dit les Ceſars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms auguſtes reviennent inceſſamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs qui ont quelque choſe d'héroïque qui ſeul peut s'emparer de l'eſprit des Heros.

¶ Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage mediocre eſt en lieu taxé de lâcheté, une generoſité ordinaire ne lui meritera point la gloire de cœur bienfaiſant.

Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reſte des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-cy, peut à peine commencer la leur. Des qualité bornées

diſtin

distinguent un homme du commun, un Prince ne sera point grand, qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un sujet certains défauts parce qu'il n'est que sujet : dans un Roi on n'excuse rien parce qu'il est Roi ; une vertu mediocre est en lui une espece de crime.

Que les hautes dignitez demandent de menagement ! Les actions y doivent être irreprochables, & les paroles des sentences. Un mot qui tient un peu de la passion ne sort pas sans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles ; une action irreguliere est monstrueuse aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands sont legerement touchez de ces instructions ; la plûpart s'imaginent que la licence, l'imperfection, sont des prerogatives de la naissance ; être sage, être parfait, au vulgaire on en laisse le soin.

¶ Quoy qu'on ne soit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui est dit pour les Grands que les Grands mêmes à qui ces choses sont addressées. L'ambition trouve

place dans le tombeau des disgraces comme sur le Trône d'Alexandre ; ensorte que les instructions qui semblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

## REFLEXIONS
### *sur quelques endroits choisis de Tacite.*

LA vieillesse ne rend pas toûjours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mésure que la force de leur corps diminuë. Galba en adoptant Pison, crut avoir fait un choix judicieux. *Quand on sçaura*, lui dit-il, *que je t'ai adopté, je cesserai de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un regne ; faites s'il se peut qu'on croie que vous ne voulez rien changer. Le nouveaux gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaint : je ne sçache pas de

meilleur ſecret pour gagner leur affection.

On apprehendoit que l'Empire ne vînt à Tibere, une des principales raiſons étoit, *qu'il avoit été nourri dés ſon enfance dans la maiſon dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans ſa jeuneſſe.* Une molle éducation entretient la volupté, on a peine à perdre l'habitude du plaiſir, nullement accoûtumé aux exercices labourieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on s'attache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empreſſe de rendre aux Princes, ils en deviennent fiers, orgüilleux, mépriſans. Heureux ceux qui apprennent à ſe défendre contre la molleſſe, par un genre de vie auſtere, contre la fierté, par des manieres affables! Ils feront ſouhaiter la durée de leur regne.

Tacite remarque que *la premiere action du nouveaux regne fut le meurtre d'Agrippa.* Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibere?

jeſté leur ſert de bouclier, la reſolution la plus intrepide eſt alors ébranlée, le coupable ſe trouve ſaiſi d'effroi, un moment aprés il eſt au deſeſpoir d'avoir conſommé le crime, parce qu'il en connoît l'énormité dans ſon entier.

*Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé.* Choſe horrible, il n'eſt rien qu'on faſſe pour plaire à un Prince ! On s'honore d'avoir part à ſa confidence, on brigue la gloire d'être le Miniſtre choſi de ſes crüautez. Ce Centurion vient au plûtôt annoncer le meurtre qu'il a fait, comme ſi c'étoit une victoire inſigne qu'il eût remportée, & qui lui dût meriter la faveur de ſon Roi ; mais ſi le crime plaiſt, le coupable devient odieux. Tibere, dont il s'étoit promis une grande recompenſe, répondit auſſi-tôt, *qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ſes faits au Senat.*

Deux choſes à remarquer. La premiere, qu'un Roi eſt dans la neceſſité, ſur tout au commencement,

de se justifier aux yeux de ses peuples. Sa puissance absoluë ne l'exempte point de cette necessité, elle est du devoir, elle est de la politique, sinon on se fait haïr. La seconde, qu'il est dangereux d'obéïr trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colere; le repentir succedant à une noire action, ils rejettent le crime sur le ministre de leur vengeance, & punissent ceux qui les ont enchaisnés par d'aussi indignes complaisances.

¶ *Tibere affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le ministere des Consuls.* Il est dangereux à un Roi, de faire paroistre qu'il veut lui seul gouverner sans écouter les avis de personne. Les évenemens fâcheux lui sont attribuez, les bonheurs sont interpretez à la fortune, on se previent contre lui, on ne le croit capable que de vexations.

¶ *Tibere étudioit le visage & les paroles* des Grands qui l'approchoient. Ce n'est pas une mauvaise qualité dans un Prince de consulter la phisionomie de ceux qui l'abordent : ceci doit

être aux Courtisans un avertissement de tellement composer leur visage & leurs paroles, qu'il n'y ait sur l'un aucune alteration ; ni dans les autres aucun detour, pas même d'inutilité.

¶ Lorque César fut tué, on disoit que *c'étoit un Tiran*. Il faloit bien donner quelque couleur au crime de son assassin. Arrive-t'il quelque chose de sinistre à un homme élevé en dignité, chacun par envie se hâte de dire qu'il meritoit ce malheur ; comment sans cela pourroit-on excuser ceux qui ont trempé dans le dessein de sa disgrace ?

Ce qu'on disoit de César aprés sa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit : Les flateurs sont mieux appris ; tant que nous les pouvons favoriser, ils nous trouvent mille vertus, point de défauts ; sommes-nous morts, ils ne reconnoissent plus ces belles qualitez tant de fois admirées, ils s'attachent à mettre nos vices dans un grand jour.

Il n'y a que ceux qui suivent les Grands qui apprennent leur veritable caractere. Les Grands ne sçavent pas

eux-mêmes. Ceſar ne ſe croioit pas Tiran, on nous dit qu'il l'étoit, auſſi dira-t'on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux ; qu'ils n'étoient que des hommes trés-imparfaits.

La deſtinée de Ceſar doit faire trembler ceux qui ſont à la tête des Gouvernemens.

¶ Que l'eſprit des peuples eſt inegal, qu'il y a peu de conſtance dans leurs jugemens ! A peine Auguſte a-t'il les yeux fermez, qu'on veut foüiller dans le motif de ſes actions, les uns l'accuſent, peu le juſtifient, preſque tous le blâment, & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

¶ Diſſimulation adroite de Tibere, rafinement de vanité bien extraordinaire ! Il fait l'éloge d'Auguſte en termes magnifiques, la reconnoiſſance l'y engageoit, ſon propre interêt l'y portoit, il ſçavoit qu'un Prince qui commence à regner, doit dire du bien de ſon Predeceſſeur, ſur tout quand il a été aimé du peuple, au fond Tibere avoit de la repugnance

à le faire, mais que ne peut la politique ? Il previent enſuite le peuple, *ſur le peu de force qu'il ſe connoît pour ſoûtenir un grand Empire*; autre ruſe de ſa diſſimulation ? Car perſonne ne ſe croit incapable d'exercer les miniſteres publics, ſi on avoüe qu'ils ſont penibles, c'eſt pour s'honorer de la vigilence, du travail, de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile, il en faut convenir : *Sous le regne d'Auguſte il avoit eu beaucoup de part aux affaires.* Cette experience forme extraordinairement; le talent de gouverner eſt une choſe qui s'acquiert, & qui ne peut s'aquerir que par de longues études, que par un prompt exercice.

¶ Jamais ne faites connoiſtre au Prince que vous entrevoyez ſes intentions. Tacite dit que *les Senateurs craignoient tous également de deviner la penſée de Tibere.* Ils comprenoient ſans doute que ſa modeſtie étoit feinte, que plus il témoignoit vouloir refuſer l'adminiſtration du Gouvernement, plus il avoit d'impatience de ſe voir maiſtre : Cependant ils

feignoient à leur tour de ne pas croire que cela cela fût vray. Avec un homme diſſimulé comme Tibere, il faloit des gens auſſi diſſimulez que ces Senateurs.

¶ Ignore-t'on combien il eſt dangereux de choquer les Princes ? On a beau leur marquer des ſoûmiſſions, des repentirs, s'ils ont reſolu de ſe vanger, rien ne leur en fera perdre le deſſein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Aſinius Gallus ; en vain chercha-t'il à l'adoucir par ſes loüanges, un Empereur irrité n'eſt plus un homme capable de retour.

¶ Un homme de tête qui parle avec force, ramene les eſprits les plus emportez. Bléſus ne dit que trois mots à des Legions mutinées, le déſordre fut auſſi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes : *Trempez plûtôt vos mains dans mon ſang, il y aura moins de crime à tüer un General qu'à vous revolter contre vôtre Prince ; ou je vous retiendrai dans l'obéiſſance, ſi vous me laiſſez la vie, ou je hâterai vôtre repentir ſi vous me l'ôtez.* Le

ſang froid auroit été inutile dans une pareille occaſion, il faloit un diſcours preſſant, vif, coupé, genereux. Si Bléſus avoit marqué de la crainte, la revole auroit été opiniâtre, il s'exprima en homme qui ſe poſſedoit, en homme que la vûë du peril n'étonnoit point, en homme qui agiſſoit par un pur zéle de ſervir ſon Prince ; voilà ce qui doit paroiſtre à des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le devoir.

¶ Il eſt neceſſaire qu'un Prince ſoit éloquent : mais ſon éloquence ne doit pas reſſembler à celle des Orateurs : ſon viſage doit parler plus que tout le reſte, on doit lire dans ſes yeux ce qu'il ſent, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il veut faire entendre. *Druſus n'avoit pas de talent pour haranguer, il ne laiſſa pas pourtant dans l'aſſemblée qu'il convoqua, de parler avec un certain air de grandeur qu'inſpire la haute naiſſance ; dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

¶ Vous apaiſerez moins facilement un homme qui de luy-même s'irrite contre vous, qu'un autre que vous

aurez irrité. Dans le premier c'eſt la precaution qui agit, il tâche de faire voir qu'il a raiſon de ſe venger; dans le ſecond c'eſt une haine involontaire qu'il eſt aiſé de détruire. Tibere haïſſoit injuſtement Germanicus, lui pardonna-t'il? Auguſte étoit juſtement indigné contre Cinna, lui refuſa-t'il ſa grace?

¶ On apporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée ſur les Alemans par Germanicus? *L'Empereur eut de la joye d'apprendre que la ſedition fût étouffée, mais il étoit fâché que Germanicus en eût la gloire, & qu'il eût gagné l'affection des ſoldats par ſes largeſſes.* Jamais les Rois n'aiment les rivaux; jaloux de leur gloire ils haïſſent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur: les loüanges qu'on donne à un ſujet le mortifient autant que ſi on les mépriſoit ouvertement. Qu'il eſt difficile à un General de ſe faire aimer de ſes ſoldats, ſans devenir ſuſpect à ſon Maiſtre, qu'il eſt même difficile de ſervir ſon Prince avec ſuccés & de paſſer dans ſon eſprit pour entie-

rement dévoüé à ſes intérêts.

*Auguſte avoit eu beaucoup d'attache aux ſpectacles par complaiſance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus.* Remarquons d'abord la complaiſance qu'a Auguſte pour Mecenas ; un Prince ne ſera pas toûjours agir l'autorité, il s'ouvrira, il ſe repandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne lui ſeront pas moins cheres qu'aux ſimples particuliers. Nous ſommes engagez à avoir de grandes complaiſances pour nos amis, il menagera les ſiennes d'une maniere à les rendre plus precieuſes, au reſte il n'en ſera point ſuperbement avare.

Que dirons-nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon ? Les plus grands Hommes ont ainſi des attaches qu'on ne ſçauroit excuſer ni trop condamner. Dans la neceſſité où nous met la nature de donner à nôtre cœur dequoi s'occuper, elle permet qu'il ſe lie à des bagatelles : ne vaut-il pas mieux que ces ſortes d'objets prennent le devant de nôtre affection, que non pas qu'elle ſoit occupée aux depens de nôtre gloire ?

*Outre qu'il n'étoit pas ennemi de ce tems*, continuë Tacite en parlant d'Auguſte, *il croioit qu'il étoit d'un bon Prince de ſe mêler dans les plaiſirs du peuple.* Rien n'eſt ſi vray ; les Peuples ſont charmez de voir les Princes dans leurs plaiſirs ; ils en tirent de favorables conjectures ; les nomment affables & populaires. Quelle joye ne reſſentons-nous point d'apprendre que Monſeigneur vient à l'Opera ou à la Comedie ? Le plaiſir du ſpectacle eſt le moindre qu'alors on goûte ; on eſt bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au deſſous de lui ces divertiſſemens preparez pour tout le monde.

¶ Belle, heureuſe, & charmante conduite que celle de Germanicus ! Je n'ajoûteray rien à ce qu'en dit l'hiſtorien, ſon éloge renferme toutes ſortes d'inſtructions. *Il alloit viſiter les bleſſez, ſe faiſoit montrer leurs plaies, leur donnoit à chacun les loüanges que meritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneurs, & les autres d'interêt; enfin ſoit par la douceur de ſes paroles, ou par le ſoin qu'il prenoit d'eux,*

*il ſe les rendoit tous entierement devoüés & prêts à le ſuivre dans les dangers.* Y a t'il beaucoup d'Officiers de Guerre qui ſe reconnoiſſent dans ce portrait ?

¶ On eut de la peine à pardonner à celui *qui fut accuſé d'avoir traité ignominieuſement le corps de Varus.* Les reſtes des Grands Hommes nous doivent être precieux, tout ce qui a contribué à leur donner du luſtre nous doit être cher. C'eſt par la force de leurs bras qu'ils sõt devenus Heros, c'eſt aux lumieres de leur eſprit, aux genereux ſentimens de leur cœur, qu'ils ſont redevables de leur gloire. Cet eſprit penetrant, ce cœur heroïque étoient enfermés dans leur corps ; reſpectons-le comme on feroit les ruïnes d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obſeques des Rois puiſſans ; on doit trop aux efforts de leur genie, aux ſuccez de leur prudence, pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop prompte mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

¶ Tibere repetoit souvent qu'*il n'y avoit rien de stable dans la vie, & que plus il étoit élevé, plus il devoit craindre de tomber.* Avoir ces sentimens, & se gouverner d'une façon toute opposée, c'est une chose si ordinaire qu'il n'est plus permis d'en être surpris.

¶ *Auguste fut le premier qui rompit les libelles dans la loy de Leze-Majesté, irrité de l'imprudence d'un Cassius Severus qui avoit diffamé par ses écrits des hommes & des femmes illustres.* C'est aimer bien tendrement ses sujets que de regarder leur honneur comme le sien propre. Dans un Etat bien reglé on ne doit point souffrir ces esprits critiques qui se font un plaisir delicat de dechirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont reçû de mauvais services. Graces à la vigilance des Magistrats que leur dignité engage à être les protecteurs de la reputation des peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deshonorent les plus gens de bien; car on est plus rigoureux que jamais sur les permissions d'imprimer.

¶ *Le Senateur Pius Aurelius implora le ſecours du Senat pour être dedommagé de la perte de ſa maiſon ruinée par la ſtructure des chemins publics & des Aqueducs. Tibere qui ſe plaiſoit à exércer ſa liberalité dans les choſes qui lui faiſoient honneur, (vertu qu'il garda même long-tems aprés avoir perdu toutes les autres) fit reſtituer à Aurelius le prix de ſa maiſon.* La liberalité eſt une vertu ſi neceſſaire aux Princes, qu'on ne leur en croira aucune dés qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par rapport aux bienfaits qu'ils repandent, il eſt de leur interêt de conſerver cette inclination bienfaiſante, afin qu'on parle favorablement de leurs perſonnes.

L'action de Tibere m'ouvre le ſujet d'une autre reflexion. Il eſt de la derniere injuſtice à un Prince de ſacrifier les biens de ſes ſujets au plaiſir d'une faſtueuſe curioſité. ACHAB puni, JESABEL dévoré par les chiens pour avoir ravi l'heritage de NABOTH, ſont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occaſion.

*Tibere n'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes : jaloux de ſon autorité il craignoit les grands hommes, jaloux de ſa reputation & de l'honneur public, il ne vouloit point de ceux qui paſſoient pour méchans ou pour coupables.* Un homme qui a trop de merite, ou qui n'en a point du tout, n'eſt pas propre à la Cour. Excés de vertu, défaut de vertu, deux extremitez nuiſibles au Courtiſan.

Les Grands Hommes ont ſans doute quelque choſe d'extraordinaire, puiſqu'ils ſont formidables aux Tirans; le mauvais Prince les éloigne de ſoi autant qu'il lui eſt poſſible, deſeſperant d'accorder les deſſeins de ſa cruauté avec les conſeils des Sages. On a trés-grande raiſon de nommer Tibere le plus diſſimulé des hommes, il étoit au fond d'un naturel mechant, *& il ne vouloit point de ceux qui paſſoient pour tels.* C'eſt-à-dire qu'il projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus juſte, de plus odieux, parce qu'on ne lui auroit pas attribué.

Germanicus juga à propos de don-

ner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'eût auparavant connu dans quels ſentimens étoient pour lui ſes ſoldats, il reſolut de ſe déguiſer. *La nuit venuë*, dit le Traducteur de Tacite, *ſortant par la porte Augurale couvert d'une peau de bête ſauvage, ſuivi d'un ſeul homme, il enfile de petits chemins detournez & inconnu aux ſentinelles, les ruës du Camp, s'arrête à toutes les tentes, & joüit de ſa reputation, tandis que les uns parloient de ſa haute naiſſance & de ſa bonne mine, les autres de ſa patience infatigable, de ſa civilité, & de ſon égalité d'eſprit dans les affaires, dans les plaiſirs, & que tous avoüoient qu'il meritoit d'être ſervi avec affection dans un combat.* Grand ſujet de joye à un General d'Armée d'être ainſi témoin des beaux diſcours, qu'on tient de lui! Sçavoir qu'on eſt eſtimé des Soldats, aprendre d'eux-mêmes la ſincerité de leur affection, ſe ſentir le maître de leur courage, de leurs vies: que ne peut-on pas entreprendre avec d'auſſi ſeurs gages de la victoire?

Il n'appartenoit guere qu'à Germa-

nicus de contenter hardiment ſa curioſité ; la tendreſſe qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle qu'il en devoit recevoir ; le bien qu'il leur faiſoit lui preſageoit celui qu'il devoit en atendre. Un General cruel & pareſſeux ne ſe ſeroit pas empreſſé à ſatisfaire l'envie de ſçavoir ce qu'on auroit dit de luy ; il auroit eu peur d'aprendre des veritez deſagreables. Germanicus ne craint point cela, il ſe hâte avec confiance d'aller joüir de ſa gloire. Quelques loüanges qu'on luy donne deſormais, elles ne ſeront pas ſuſpectes de flatterie ; il a receu des applaudiſſemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur eſtime vaut tous les éloges du monde, & rendra croiable tout le bien qu'on dira de Germanicus.

¶ *La ſeule Galere de Germanicus aborda ſur les terres des Cauſſes, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenuë ſa flote, il s'accuſoit d'être l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ſes amis eurent aſſez de peine à l'empêcher de*

*ſe precipiter dans la même mer qui l'avoit engloutie.* Les grands courages ne ſe piquent pas d'être inſenſibles aux attaques de la fortune. Germanicus repand des larmes, ce ne ſont pas des larmes de foibleſſe que feroit verſer la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de deſeſpoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ſes legions. Comment ne ſe deſeſperoit-il pas ? Son Armée va être diminuée d'autant de Heros que le naufrage lui enleva d'hommes. Autant de ſoldats qu'il perdra, ſont autant de Panegiriſtes qu'il n'a plus. Tous diſoient du bien de lui, tous l'adoroient, ſe verra-t'il ſans regret privé des compagnons de ſes dangers !

Quand un homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inconſolable ; ce n'eſt pas un bonheur d'échaper alors aux accidens fâcheux, on ſouffre plus que ſi on y étoit envelopé.

¶ Fut-il jamais une modeſtie plus grande que celle de Germanicus ? L'Empereur jaloux des victoires qu'il

remportoit, le rapella à Rome, & lui offrit le consulat, de peur que s'il achevoit son entrepriſe on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défendit point, quoi qu'il s'aperçût de la jalouſie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquiſe.* Il s'en faut beaucoup que les grands aient cette politique deſintereſſée; ils veulent s'attribuer tout le merite d'une entrepriſe, ceux mêmes qui n'ont rien fait, oſent publier qu'ils ont eu part à l'action, afin de partager les loüanges & les recompenſes. Toutes celles qu'on donnera à ces eſprits vains n'égalerent pas celles qui ſont duës à la modeſtie de Germanicus.

¶ LIBON qu'on accuſoit de machiner contre l'Etat n'eſperant plus rien de la clemence de Tibere ſe perça de deux coups d'épée. Auſſi-tôt que Tibere aprit ſa mort, *il jura que bien que Libon fût coupable, il auroit demandé ſa grace au Senat, s'il ne ſe fût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tirans de faire des ſermens, un parjure ne les embaraſſe pas.

J'admire la diſſimulation de Tibere qui veut ſe faire honneur d'une clemence qu'en effet il n'auroit point eüe. Comment auroit-il pardonné à un homme dont le crime étoit averé, & contre qui les Senateurs avoient prononcé ? Les plus innocens n'étoient pas à couvert de ſa cruauté, il avoit la pernicieuſe addreſſe de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

¶ L. Piſon ayant quelque chagrin contre le Senat en ſortit bruſquement, & proteſta qu'il alloit ſe retirer dans un endroit éloigné. *Tibere*, ajoûte Tacite, *en ſentit de l'émotion, mais il ne laiſſa pas de l'adoucir par des paroles careſſantes, & d'inviter ſes parens à joindre leurs prieres enſemble pour le faire demeurer.* Choſe extraordinaire ! Le plus cruel des hommes careſſe un ſujet qu'il pouvoit perdre ouvertement, le plus orgueilleux des Empereurs ſe ſoûmet juſqu'à faire des prieres aux parens de Piſon: comme c'étoit le plus diſſimulé Prince qui fut jamais, il faiſoit tout ſervir à la réuſſite de ſa diſſimulation.

Aprenons de lui à ne pas précipiter le tems de la vengeance ; faisons plus que lui, il suspendit ses ressentimens, perdons tout à-fait les nôtres.

## LE MERITE.

LA veritable vertu n'a point d'accez chez les hommes, ce juste milieu qui en fait le principal caractere leur est inconnu. Il y a dans toutes nos actions du trop ou du du trop peu. On ne voit point dans le monde une generosité reguliere, une sincere amitié, une vertu sans excés ou sans défaut. On y flate à outrance, on y reprend avec aigreur. Les uns sont prodigues, les autres avares : tel parle de soi avec affectation qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croient devoir servir aux dépens de l'honneur, celui dont on blâmoit la facilité se rend du dernier rigoureux ; l'autre qu'on accusoit de du-

reté

reté devient nonchalant ; en un mot la vertu n'eſt point ici connuë telle qu'elle eſt.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi-ſages & des demi-vertueux. Les ſiecles les plus feconds en vertus n'en ont jamais produit d'accomplis, & tous ceux que l'antiquité a mis au nombre des ſages n'étoient que des hypocrites ſuperbes.

A quoi s'eſt bornée la ſageſſe d'un Caton ? Juſqu'où s'eſt étenduë la moderation d'un Diogene ? Celui-ci ſe renferme dans un tonneau feignant de ſe vouloir dérober à la vûë des hommes, pendant que ſon cœur eſt plus rempli de vanité que celui d'Alexandre dont il mépriſe la gloire. Caton le ſage Caton l'a-t'il paru, l'a-t'il été, quand pour éviter la préſence de Ceſar il s'eſt donné la mort ?

Quelque imparfait qu'ait été le merite de ces faux ſages, nous ne pouvons y atteindre ; dirons-nous que dans ce dernier âge la vertu eſt arrivée à ſon comble ?

Le plus ſolide merite en apparance n'a qu'un éclat de quelques momens,

il s'obſcurcit aprés nous avoir éblouïs.

Nos vertus ſont ſi foibles, qu'un rien les altete & les corrompt. Aujourd'hui on eſt Sage, demain on fera gloire de ne l'être plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice paſſer à la vertu, de la vertu à un vice.

*Il faut les voir mourir* : diſoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du merite de deux grands hommes. La derniere action de nôtre vie nous condamne en effet ou nous juſtifie; le Ciel ne prononce que ſur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux, mais il finit mal; Auguſte commença en Tiran, il exerça les dernieres années de ſon regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ſes premieres cruautez. Qui n'eût aſſuré que Neron aprés avoir refuſé de ſigner la mort de deux coupables, auroit épargné le ſang des Citoyens? Il répandit celui de ſa mere, celui de ſon precepteur, celui de mille perſonnages illuſtres. Qui auroit crû en voyant Auguſte ſi cruel, que

Rome & ſes premieres têtes euſſent échapé à ſa fureur ? Changement admirable, il ſe fait des loix de douceur & de moderation, pardonne à Cinna, regrete la mort de Mecenas, s'attache a Agrippa, cherit les Citoyens, donne tous ſes ſoins à la Republique, meurt en bon Empereur.

¶ La vertu emprunte quelque choſe des belles perſonnes, un merite mediocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent merite ne pare les autres. Vous diriez que les belles perſonnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd toûjours un peu de ſon luſtre ; confonduë & comme enſevelie dans une infinité de défauts, on n'en diſcerne pas ſi aiſément les charmes.

¶ La vertu ne fait point honneur, ſi elle n'eſt pratiquée de la belle maniere ; il y a maniere d'être vertueux comme il y a maniere d'eſtre propre.

¶ Pour connoître les charmes de la vertu, il faut être vertueux ; cela décide que les libertins y ſont na-

turellement insensibles. Rarement cependant la voient-ils sans l'admirer ; plongez qu'il sont dans le desordre ils se sçavent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché estime l'honnête homme, malgré soi il lui rend justice & lui donne interieurement le témoignage que SAÜL rendit à DAVID, *vous êtes plus juste que moi.*

¶ Le desir de se perfectionner est plus communément un effet d'amour propre qu'un horreur sincere du crime.

¶ Depuis que le merite a cessé de nous donner des maîtres, il n'est guére de superiorité qui ne soit devenuë odieuse : ceux que la naissance & la faveur revêtent de l'autorité publique, sont durs ordinairement, & jamais on ne trouva de moderation dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au dessus de nos têtes.

¶ Ce n'est plus la vertu qui fait le merite, du moins ce n'est plus ce merite qui est reconnu. L'homme de bien est opprimé, ses plus loüables

actions ſont punies, comme les plus lâches perfidies meriteroient de l'être. Sa probité qui devroit l'aprocher des grands emplois l'en éloigne, ſon deſintereſſement donne de la défiance ; ſes ſoins le font paſſer pour un eſprit remuant.

Le tems eſt paſſé que la ſeule ſageſſe ouvroit le chemin des honneurs. Les avenuës de la fortune ſont fermées aux gens de merite, ils abhorrent ces élevations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetez.

L'honnête homme aime mieux ne rien ajoûter à ſon état que d'ôter quelque choſe à ſa vertu. L'ambition foule aux pieds ſageſſe, honneur, probité, & ſur ces ruines éleve les fondemens de ſa grandeur. Conſolez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un tems, & ce tems eſt court !

*Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel eſt ſon merite, peut-être n'en a-t'il point d'autre que celui d'être heureux.

Eſt-ce le merite qui contribuë à

l'élevation ? l'exemple d'une infinité de perſonnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Pluſieurs deviennent grands avec des talens mediocres ; & ſans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de paſſer pour des gens d'un merite conſommé.

¶ Un merite abandonné de la fortune ne ſert qu'à rendre celui en qui il ſe trouve, plus ridicule. Les noms de Poëte, d'Auteur, de Sçavant ſont des titres injurieux, quand on ne joüit pas de ceux de la grandeur, ou qu'avec eux on eſt dans la baſſeſſe. Ils étoient honorables à Monſieur le Comte de S. AIGNAN, à Monſieur de BUSSY, à Monſieur le PRINCE : à mille autres on les donne par raillerie, on les prodigue par mépris.

¶ Les Grands ne ſont rien qui ne leur ſoit conté, s'ils manquent de merite, la flatterie prend ſoin de remplacer le vuide qui eſt en eux.

Tout parle dans les grands, dit le flatteur ; que d'éloquence dans ce mot, que d'eſprit dans ce ſigne, que

de force dans cette occaſion, que de politeſſe dans ces manieres !

Nous avons le malheur dans les baſſes conditions de faire quantité de choſes qui ne ſont point remarquées, & qui ſeroient tout-à-fait perduës, ſi la vertu ne ſe ſervoit à elle-même de recompenſe. Un homme privé aura tous les talens imaginables, le noble quoi qu'inferieur en merite l'emportera ſur lui ; on ne regarde celui-là qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui cy.

¶ Les grands ſont vicieux impunement. La critique ſe tait ſur leurs defauts. Ils ont de l'honneur d'être vertueux, la flatterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuſes. On voit un Courtiſan faire une aumône, ſa charité reçoit des éloges publics, tandis qu'on paſſe ſous ſilence l'action d'un ſimple bourgeois qui de ſes biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par la naiſſance eſt égal aux Heros pour s'être temerairement expoſé, pendant que le plus brave ſoldat eſt confondu avec les lâches.

¶ Je doute qu'on trouve un mérite aſſez univerſel pour s'étendre juſqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois tumultueux ſe diſtingue, qui dans le repos ne ſe feroit plus valoir, tel dans la retraite éclatera, que d'illuſtres negotiations auroient obſcurci. Se mettre dans un état où l'on puiſſe donner jour à ſon merite, c'eſt ce qui eſt important.

¶ La moitié du merite d'un Héros doit briller dans ſa phiſionomie, ſes yeux doivent l'annoncer, tout ſon dehors doit donner quelque éclairciſſement de ſes vertus. Au reſte pour juger ſainement du merite, des apparences brillantes ne ſuffiſent pas.

¶ La jeuneſſe decredite le merite des plus habiles : jeune Avocat, jeune Medecin, jeune Docteur, jeune Conſeiller, tous gens en qui on n'a qu'une legere confiance.

¶ Le plus pur & le plus ſignalé merite n'a pas toûjours le bonheur de plaire. Souvent un homme d'un génie ordinaire excitera l'admiration : il faut l'occaſion, il faut le mo-

ment, il faut encore avec cela un je ne ſçai quoi, que je ſuis au deſeſpoir d'ignorer.

¶ Mille perſonnes ſont ornées par des qualitez mediocres, à qui il ne ſieroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun ſe piquoit d'imiter la generoſité d'un Grand Seigneur, on l'appelleroit prodigue; s'il ſe modere dans ſes largeſſes, on le nommera liberal & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaiſe grace de diſputer la bravoure au Gentilhomme, la politeſſe au Courtiſan, on le traiteroit de fanfaron, pourvû qu'il ne ſoit pas lâche comme un coquin, ni groſſier comme le bas Peuple, on l'eſtimera.

La mediocrité qui decrie la vertu des grands, fait le plus beau caractere de celle des petits. Paroiſſez médiocrement genereux, mediocrement poli, mediocrement ſpirituel; tout ira bien pour vous. Si vous me donnez le haut bout, dit fort bien Monſieur Paſcal, je ne l'accepterai pas; ſi vous me donnez le bas bout, je le refuſerai de même.

parce que je ſçai que tout ce qui eſt extrême n'eſt point eſtimé, & qu'il faut être au milieu.

Le merite mediocre eſt par tout d'uſage, un merite exquis n'eſt de miſe en preſque aucun endroit.

C'eſt un crime dans de certains ſiecles, dans de certaines Villes que d'avoir du merite ; on eſt regardé odieuſement.

N'affectons pas tant de delicateſſe ſur le merite ; la politique veut qu'on applaudiſſe à des choſes qui dans un tems plus regulier ſeroient cenſurées ; autrement on eſt traité d'envieux.

¶ Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne ſont pas tous heritiers de ce beau merite qui a diſtingué leurs Ancêtres. Sommes-nous ſurpris que le fils d'un riche ſoit reduit à une pauvreté honteuſe ?

¶ Se vanter d'avoir des Ancêtres illuſtres, le prouver par des parchemins uſez, eſt ce là un merite ? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut ſurprendre mon eſtime. Soyez

ſage, ſoyez genereux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, ſi vous êtes noble.

ORANTE, eſt un homme de la faveur ſa famille eſt dans une paſſe glorieuſe; il a des richeſſes infinies, poſſede des charges conſiderables, il eſt aimé, il eſt adoré, Eſt-il ſage, eſt-il vertueux? Vous ne me repondez rien. Sans cela pourtant je ne puis eſtimer cet ORANTE dont vous m'exagerez le mérite.

¶ Le merite eſt honorable quoy que privé des avantages de la fortune, mais au langage de l'interêt les douceurs de la fortune ſont utiles & peuvent ſubſiſter ſans merite.

¶ Plaiſant merite que celui d'une infinité de gens! Le faire conſiſter dans l'art de bien danſer, dans l'adreſſe à peindre, dans la maniere de s'habiller, c'eſt aſſurement bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde eſt peu délicat en fait de merite. On a beſoin d'un Courtiſan, on ſçait qu'il a du credit, ſur tout de l'argent, on con-

clut ſans autre recherche qu'il a infiniment de merite : ſi c'en eſt un, bien que je m'opoſe à le croire, il faut tomber d'accord qu'il n'eſt pas perſonnel.

Un Magiſtrat qui donne de promtes audiences, un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuſes, un Marchand qui dans ſes païemens n'uſe point de remiſes, paſſent pour gens de merite : je ſerois de vôtre ſentiment, ſi vous diſiez qu'ils ont un demi merite. Montrez-moy que ce Magiſtrat ſoit équitable dans ſes deciſions, que cet Officier ait de la conſcience, ce Marchand de la bonne foy, enſuite je vous croiray.

¶ Qu'on voye un brutal, un ingrat ; on prononce qu'il eſt mal honnête homme, ce jugement n'eſt point faux. Qu'on en voye un autre qui paſſe toute ſa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de ſourdes intrigues, heſitera-t'on à l'appeller un galant homme ?

Ce qu'on appelle aujourd'huy un galant homme eſt peu different de ce

que les véritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit CLENOR à ſes amis, m'a ſervi dans une querelle ; j'ay reçû les cent piſtoles qu'il m'avoit promis ; j'en gagnai dernierement cinquante par le ſecours de ſon adreſſe. Que repondent ſes amis ? LYCAS eſt un galant homme. Et moy je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin ? Vous dites qu'il eſt brave de s'être offert à Clenor : ne luy auroit-il pas été plus glorieux de racommoder ces deux amis broüillez ; vous taxez de generoſité l'empreſſement qu'il a eu de dégager ſa parole, étoit-elle dans les regles de l'honneur ? Et comptez-vous pour rien l'uſure de ſes prêts ? Il a fait gagner cinquante louïs à Clenor, qui n'en gagneroit pas autant, ſi on étoit fourbe comme Lycas ? C'eſt pourtant ce Lycas qu'on traite de galant homme.

Je n'ay pas bonne opinion des gens qu'on honore de ce titre ; rarement l'adreſſe-t'on à un veritablement honnête homme.

On ne dira pas d'Iſidor qu'il feroit ſcrupule de commettre une injuſtice, c'eſt un galant homme, on en jugera mieux, on l'appellera homme de bien.

¶ Les gens de Cour preferent à la qualité d'homme de bien celle de galant homme, à cauſe qu'ils attachent à cette derniere, je ne ſçay quelle idée de merite qu'ils eſtiment plus que le veritable, dont ils rejettent la connoiſſance.

Il a toutes les qualitez d'un galant homme, me diſoit-on, d'un Capitaine d'Infanterie. Il ne me fallut pas bien du tems pour developer ſon caractere. Ce merite de galant homme ſe bornoit à faire des crimes pour ſervir le tiers & le quart, jurer à tout propos, accompagner ſes proteſtations de ſervices, d'horribles ſermens; n'être enfin rien moins qu'honnête homme, on parvient à en avoir la reputation.

## LA REPUTATION.

IL n'eſt quelquefois pas moins dangereux d'avoir une grande reputation, que de n'en point avoir. Une grande reputation devient ſuſpecte, & l'envie l'obſcurcit.

Il faut de plus en plus monter, voilà le danger d'un grand nom. Un habile peintre a fait un beau tableau, les connoiſſeurs l'admirent; s'il en fait un ſecond d'une égale bonté ſeulement, ne doutons point qu'il ne ſoit trouvé moins beau, on veut quelque choſe de meilleur; & aprés un tel commencement on ſe l'étoit promis.

Une grande reputation ne ſe ſoûtient pas aiſément; c'eſt ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos ſuccez vous demande plus que vous ne pouvez lui donner: ne répondez-vous pas à ſon attente, il vous prive de ſon approbation.

Bornons-nous à une reputation mediocre, le nombre de nos approbateurs ſera petit à la verité, celui des critiques ſera moindre. N'eſt-ce pas beaucoup pour nous ? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous faſſions paroître, nous aurons paſſé la commune attente ; ſeur moyen de plaire !

¶ *J'aimerois mieux*, diſoit Ciceron, *me tromper avec Platon que de rencontrer la verité avec les autres Philoſophes*. Dirai-je qu'il eſt plus glorieux de pecher avec un grand homme que de bien faire en ſuivant l'exemple de gens d'une reputation mediocre ! Par tout ailleurs que dans la morale il eſt neceſſaire d'en venir là. Un Architecte fameux peut manquer, qu'un autre imite ſa maniere, on l'admirera plus que s'il avoit ſuivi ſon propre genie ; ſa faute paſſera pour un docte rafinement, au lieu qu'un trop exact aſſujettiſſement aux regles de l'art ſeroit imputé à un manque de hardieſſe.

¶ La réputation de bel eſprit fut-elle jamais plus proſtituée ? Un hom-

me de Cour a fait en ſa vie deux madrigaux, une femme du monde a ébauché l'hiſtoire amoureuſe d'une de ſes amies, on n'héſite pas à leur donner place parmi les beaux eſprits.

Devoir cet honneur à ſa naiſſance ou à la credulité du peuple ignorant, eſt un foible ſujet de s'en faire accroire. Nullement accoûtumé à voir un homme de diſtinction ſe rabaiſſer juſqu'à faire la cour aux muſes, ſurpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui applaudiroit pas ? C'eſt un bel eſprit, dit le public prevenu, on remarque dans ſes vers une fineſſe inconnuë aux Auteurs ordinaires, qu'il eſt bien vrai, ajoûte-t'on, que la Cour eſt le centre de la politeſſe ! De bonne foi l'admiration ſe prodigueroit-elle ainſi en faveur du meilleur ouvrage ?

¶ L'ignorance & la prevention ont beaucoup de part aux applaudiſſemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles ſeront nommées des productions ingenieuſes, tandis qu'on refuſera ce titre à des chef-d'œuvres d'éloquence

qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé eſt conſeillé de prêcher pour parvenir à l'Epiſcopat : ſes diſcours ſont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicateſſe de morale, cette beauté de ſentimens. Un jeune Eſcuyer ſe met en tête de faire une Tragedie, ah ! la touchante piece, repete cent fois le ſpectateur, que l'intrigue en eſt nouvelle, les ſcenes intereſſantes, la conduite reguliere.

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on ſe fût plaint de la ſeverité de ſes maximes, du deſordre de ſes phraſes, de ſa maniere de debiter, on ſçait qu'au premier jour il ſera Evêque, la critique ſe tait abſolument. Cette piece de theatre ſortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du Parterre ; elle fait honneur au Favori d'une Princeſſe.

¶ Quand on joüit de la vogue on ne doit pas aiſément commettre ſa

reputation, c'eſt trop la riſquer que vouloir ſortir de ſon talent.

¶ Le moien de corriger les vicieux, ce ſeroit d'attacher à chaque vice une eſpece de ridicule, tout le monde aime trop ſon honneur pour s'expoſer à être mocqué. Mille libertins font gloire du libertinage, qui y renonceroient, s'ils eſperoient qu'en faiſant mieux, le nombre de leurs approbateurs augmentât.

Ce qui nous fait embraſſer le bien nous en fait perdre le merite; nous ſuivons la vertu par attrait de la loüange, & cet amour de la loüange aneantit en nous le merite de la vertu.

¶ La reputation & le merite ſimpatiſent moins qu'on ne penſe, tel eſt regardé avec attention, qui au fond eſt ſans vertu, tel eſt rempli de talens, qui vit obſcur & ſans nom.

¶ L'amour de la gloire eſt la paſſion des gens de merite; la vaine gloire eſt le partage des ſots.

Qui neglige l'eſtime des hommes paſſe pour un lâche, qui la recherche eſt ſoupçonné d'ambition; s'é-

parneroit bien des travaux qui se mettroit au dessus der loüanges ; quiconque ne se met pas en devoir de les obtenir est sans honneur ; difficiles extremitez ! Regle infallible, n'affectons point la gloire.

¶ D'une seule chose dépand souvent la reputation. Un seul trait courageux a merité à plusieurs le titre de brave, une occasion malheureuse fera appeller les autres à jamais temeraires, tant il est difficile d'effacer les premieres impressions.

¶ Une loüange assaisonnée n'est point un mets que l'on rejette, eût-on d'ailleurs une modestie extraordinaire.

Rien ne flâte un homme de merite comme de s'entendre loüer par des gens qui sçavent le distinguer. Un fat fait accuëil à toutes sortes d'admirateurs : de quelque côté que lui vienne l'encens qu'on lui offre, il lui paroît d'une agréable odeur. Ce n'est pas lui qui se rend délicat sur l'article des loüanges, il en reçoit du flateur, il en reçoit de l'ignorant, toute approbation lui convient.

Les applaudiſſemens du mauvais connoiſſeur ſont inſipides aux gens de merite, il leur faut des loüanges éclairées, toute autre gloire les déshonore, toute autre eſtime les outrage.

Je ne demande plus pourquoy EPAMINONDAS ne vouloit faire chanter ſes actions que par le plus celebre Muſicien. ALEXANDRE avoit raiſon de permettre au ſeul APELLES de faire ſon portrait, il n'appartient qu'aux Heros d'avoir cette delicateſſe.

Le plus grand vice de nôtre ſiecle n'eſt pas de ſe montrer difficile ſur le choix des approbateurs, la vanité a tellement moderé les ſcrupules, qu'elle ſe repaît d'une gloire flateuſe, autant que d'une équitable.

¶ Vous trouvez autant de gens qui loüent par la prevention, qu'on en voit qui blâment par envie. Tous ne ſe donnent pas la peine de peſer le merite, ni d'examiner les défauts. Il ſuffit qu'on s'en rapporte aux premiers jugemens. Tels admirateurs tels critiques ſont ſemblables aux

échos ; j'eſtime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'eſtime repetent les autres ; je blâme, dit le cenſeur qui ſe rend arbitre, je blâme, rediſent tous. A bien conſiderer les choſes, il ſe trouve que tous ceux qui decident ainſi, deux à peine ſçavent la cauſe de leur deciſion, le reſte l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'approbateurs, ces ſortes de Juges ne marchent que par pelotons.

Qui eſt admiré de deux ou trois perſonnes judicieuſes doit être plus content que celui à qui la multitude applaudit ſans ſçavoir pourquoi.

¶ Mettez l'homme le plus puiſſant hors des occaſions d'acquerir de l'honneur, ou plûtôt mettez-le dans les plus belles occaſions de ſe faire un grand nom, & refuſez-lui les honneurs qu'il attendoit de vous comme témoin de Sa grandeur, vous le verrez auſſi-tôt renoncer à ſon ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roy ait mille perſonnes qui le loüent, & un ſeul qui le mé-

priſe, le mepris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agréable. AMAN ſe croit infiniment plus deshonnoré par le refus que fait MARDOCHE'E de flechir le genou devant lui, qu'il ne s'eſtime honoré des ſoûmiſſions de tout un peuple.

¶ Je ne crois point celui qui par dépit brave l'approbation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les ſçavans, dit Polidor, ſont charmez de mon ouvrage, les ignorans ne le goûtent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne ſeroit pas fâché que les ignorans l'eſtimaſſent auſſi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en être admiré, il y a néanmoins beaucoup de plaiſir à l'être de chacun.

L'eſtime d'un ſot eſt peu précieuſe, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas deplaire lorſqu'elle eſt ſecondée & prevenuë par le ſuffrage des habilles.

Rejetter ouvertement les loüanges d'un ignorant, c'eſt mépris; affecter

l'admiration des ſçavans, c'eſt orgüeil. Sur cela prenez un parti.

¶ Il y a des gens qui admirent tout, d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le mérite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'eſprit de ceux-cy qu'une foible eſtime.

C'eſt une bonne coûtume de ne pas affecter de loüer, c'en eſt une meilleure de garder le ſilence ſur ce qui ne merite aucunes loüanges. On eſt plus ſujet à manquer quand on loüe que quand on ne loüe pas. La loüange eſt preſque toûjours accompagnée d'adulation, le ſilence peut s'interpréter favorablement.

La maniere des ignorans eſt de ſe repandre en applaudiſſemens ; les ſages prennent le tems de loüer, ne loüent que qui eſt digne d'approbation, menagent la leur, & ne la donnent qu'avec reſerve.

Un admirateur prodigue, un cenſeur univerſel, ne ſeroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on cenſure

cenſure à propos ; en matiere de loüange & de critique, le contretems eſt plus à éviter qu'on ne croit.

¶ Qui fait tant le difficile ſur le choix des loüanges, devient la dupe de l'envie, perſonne ne veut lui en donner. Qu'aimeriez vous ou d'être peu loüé de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de perſonnes ? je ne ſçai ſi ma vanité ne deplaira pas, il me ſemble qu'une gloire univerſelle eſt la plus honorable. Ici contre mon premier ſentiment je ſuis de l'opinion de Pline qui dit que les grands hommes preferent cette eſtime generale quoique petite, à celle qui quoique grande eſt renfermée dans un petit nombre d'approbateurs.

## LA MODE.

S'Habille-t'on pour ſoi ? point du tout. La mode tyranniſe nôtre inclination, force nôtre goût, l'aſſujettit à celui des autres.

¶ Quelque oppoſée que ſoit une choſe à ce que nous aimons, d'abord que la mode en eſt on s'y fait. Tout ce qui eſt contraire à la mode paroiſſant ſans agrément, on le rejette.

Les plus belles choſes ceſſent de l'être, dés qu'elles ne ſont pas à la mode.

Une ſimplicité nouvelle eſt mieux reçûë qu'une magnificence ſurannée.

¶ La mode ne conſiſte pas toûjours dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'eſprit du François fût inépuiſable. Comme il eſt fort changeant, il redonne la vogue à certains uſages, & voilà ce qu'on appelle auſſi la mode.

¶ Les fols donnent cours aux modes, les ſages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puiſſent être certaines modes, il eſt encore plus ridicule de s'en écarter.

Croiroit-on que la mode fût capable de donner du merite ? on refuſera l'entrée des Tuilleries à un Gaſcon vêtu à l'antique, un petit maître

qui se conforme au goût nouveau sera bien reçû par tout.

¶ Le changement des modes est d'une grande ressource pour le commerce.

Qui ne se pique pas d'être plus constant que les modes, doit se resoudre à de frequens changemens.

A moins qu'une mode ne soit trés-établie, il ne faut pas s'y conformer, autrement c'est singularité.

La mode degenere, si-tôt que le petit peuple a le moyen de la suivre.

¶ Chaque païs a ses modes, chaque siecle a ses modes, chaque homme a ses modes favorites; les modes mêmes, pourroit-on dire, ont leurs modes.

Les chiens de Boulogne ont été à la mode, les Doguines passent, les Levrettes commencent à être aimées des Dames; bien-tôt elles mettront dans leurs carosses de gros barbets, & il n'y faudroit pas trouver à redire, quand la mode en sera venuë.

¶ Il y a des mots à la mode, il y a même une maniere d'écrire à la mode. THEOPHILE étoit un bel esprit de

ſon tems, ſes ouvrages ſont encore ce qu'ils furent, la mode eſt venuë d'admirer autre choſe. BALZAC, de ſon regne fut fort goûté, la mode étoit de dire, *parler Balzac*, lorſqu'on vouloit dire mal parler, la mode eſt aujourd'huy de dire *écrire Balzac*, por marquer une diction pure, nette & éloquente.

Ce que j'écris eſt peut-être au gré de la mode, il ſe pourra faire d'un autre côté qu'il lui ſera contraire avant que l'impreſſion ſoit achevée.

On parloit au commencement de ce ſiécle d'une étrange façon; on s'exprimoit au hazard, on s'énonçoit faſtueuſement; le caprice, la fantaiſie, l'amour de la nouveauté donnoit cours à des termes irréguliers. L'ambiguité des mots en jettoit dans les penſées, la maniere de parler des gens de Cours, ſembloit trop guindée aux perſonnes de la Ville; les expreſſions de ceux-ci paroiſſoient à ceux-là trop negligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la regle, l'accent & le bon goût. Tel terme s'uſitoit dans la chaire

qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre paſſoit dans la converſation qui ne pouvoit trouver place que dans un diſcours d'appareil. Le Predicateur empiétoit ſur les droits de l'Avocat, l'Avocat faiſoit parade de phraſes de l'Orateur ſacré, un plaidoïer devenoit un Sermon par ſon emphaſe, un Sermon par un déſagreable mélange étoit un tiſſu de comparaiſons baſſes : de figures démeſurées, de periodes inutiles : les pretendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire, s'énonçoient avec une enflure de paroles qu'à peine auroit-on ſuportée dans des harangues publiques. Tout cela n'eſt plus à la mode. On aime la ſimplicité, ce qui en eſt tant ſoit peu éloigné n'a point la vogue, peut-être même ne feray-je pas au goût nouveau pour n'avoir pas dit d'une maniere plus naturelle, qu'aujourd'hui la mode étoit de ſe réünir ſur les façons de s'exprimer, au lieu qu'anciennement la ſingularité étoit recherchée des beaux eſprits.

¶ Que de choſes à qui il ne manque

pour être parfaitement bonnes que l'approbation de la mode ?

Sans cette aveugle obéïſſance à la mode, nôtre langue ſeroit enrichie d'une infinité de beaux termes dont on n'oſe ſe ſervir quoique conformes aux regles de l'art. L'uſage les a preſcrites, il ſeroit à ſouhaiter que la mode voulût les appeller.

Vous voulez *Hermodore* donner un Livre au public ; que de cenſeurs vont fondre ſur vous ! On vous demandera raiſon de vos penſées, de vos phraſes, de vos mots, celui-là, vous dit-on déja, n'eſt bon que pour la converſation, ceci n'a lieu que dans le ſtile fleuri ; cet autre eſt uſé, ce dernier n'eſt pas reçû, écrivez ſelon la mode ou ne vous mêlez pas d'écrire.

Le bon ſens ne peut qu'opiner ſur les ouvrages d'eſprit, la mode en décide.

¶ N'y a-t'il pas des opinions à la mode ? On a agité le peché philoſophique, on a écrit contre la Comedie, on fait la guerre aux Quietiſtes, le ſiécle ne finira point qu'on ne faſſe

voir le jour à de nouveaux ſentimens.

¶ Juſqu'aux vices & aux vertus deviennent à la mode.

Je me mêle ſans façon dans une compagnie d'honnêtes gens, j'écoute ce qu'on dit, je parle à mon tour, tant que j'y prens plaiſir je demeure; prévoyant le moment que l'ennui va me ſurprendre je me leve bruſquement & me retire ſans dire à dieu. Eſt-ce incivilité? Je n'avois que vingt ans que c'en étoit une groſſiere, à preſent que je touche à ma majorité, c'eſt un ſçavoir-vivre.

L'amour conjugal étoit autrefois une vertu, la fidelité eſt chez quelques femmes un trait de bêtiſe, on déteſtoit la coquetterie, c'eſt depuis pluſieurs années une excuſable bienſeance.

Si l'honneur eſt une choſe ſerieuſe, une vertu neceſſaire, ſerons-nous diſpenſez de nous en piquer? On ne permet pas aux femmes de s'attacher à d'autres qu'à leurs maris. C'eſt un privilege établi parmi les hommes de courir les belles; cette mode ne finira-t'elle jamais?

Je vois un Courtiſan paſſer de l'extrémité du vice à une vertu neceſſaire ; un autre qui joüoit, il s'eſt retiré : ces changemens me ſont aſſez ſuſpects ; n'importe je n'en dois pas raiſonner, la mode les autoriſe.

Il y a dix ou douze ans que les commerces galans étoient communement pratiquez : on y renonce à preſent, du moins on cache ſon jeu, peut-être qu'au ſiecle prochain on ne ſera pas ſi diſſimulé, ainſi la mode a été, la mode n'eſt plus, la mode reviendra de ſe faire une agréable occupation de la galanterie.

¶ S'il étoit à la mode de faire ce qu'on dit, moy qui declame contre les Auteurs, je me ſerois bien gardé de faire imprimer ce que j'en ai dit.

¶ D'autres que moy ont écrit ſur la mode : il ſe peut faire que j'ay touché quelque choſe de ce qu'ils en ont dit, mais avant que de faire ces reflexions, les leurs m'étoient inconnuës ; quand même je les aurois imitées, je ne m'en repentirois pas, il a toûjours été à la mode de profi-

ter des lumieres des bons Auteurs.

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les ſçavans. Ils ſe volent, ils ſe pillent reciproquement, il me paroît que celle-là durera.

¶ D'où vient que nous ſommes ſi amateurs de la nouveauté ? Seroit-ce à cauſe que les choſes nouvelles ſont à nôtre jugement plus exquiſes ? ou plûtôt ne ſeroit-ce point à cauſe que nous les regardons comme un bien qui nous appartient ?

En toutes choſes la nouveauté plaît dans les ſciences, dans les langues, dans les manieres, dans les modes, nous n'aimons pas ce qui nous vient des autres, nous cherchons la gloire d'être auteurs de tout.

## LES FEMMES.

Y A-t'il encore quelque choſe à dire ſur le ſujet des femmes? Depuis que la Satire eſt en regne, elles en ont été la matiere; du tems même de

*Moïse*, l'infidelité n'étoit pas un crime nouveau. A tout ce qu'on a dit, l'on pourra ajoûter, & dans mille ans comme aujourd'hui, on pourra parler d'elles d'une maniere toute nouvelle.

Que les Dames ne ſe previennent point contre moi ; je ſuis prêt de rendre juſtice à un ſexe, en faveur de qui mes moindres ſentimens ſont ceux d'une eſtime veritable, je parlerai avec reſpect. Si l'on peut me montrer le contraire de ce que j'en vais dire, à la bonne-heure, je me retracterai ; mais on ne m'obligera pas d'en venir là, trop perſuadé qu'il y a une infinité de femmes pleines de merite ; n'en point excepter on m'appelleroit flateur.

La mediſance s'exerce à trouver aux Dames des défauts qu'elles n'ont pas. Difficile qu'il eſt que toutes aient des perfections inconteſtables, on confond les plus accomplies avec les moins parfaites, c'eſt pouſſer trop loin la critique.

Un Satirique de nos jours n'admet que trois femmes ſages ; je n'o-

ſe croire que Paris ſoit ſi corrompu. Dans Sodome on trouva ſept juſtes.

Quelques femmes qui auront eu de la fragilité pour un amant, feront croire les autres infideles : il eſt injuſte d'envelopper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foibleſſe; j'heſite à vous répondre, ſi la queſtion ſe decide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien ſur cet article.

La beauté ſeroit un bien à charge, ſi les belles n'avoient pas le privilege de ſe faire des adorateurs.

Les belles perſonnes ne ſe ſouffrent pas volontiers, mais ſe regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui eſt aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux; chacune envie ſon bonheur.

Rien ne va plus loin & n'eſt moins capable d'être retenu, que le reſſentiment d'une femme à qui on en préfere une autre.

La beauté ajoûte beaucoup au merite d'une Dame, il ne faut pas moins

qu'un merite éminent pour rendre la laideur ſuportable.

¶ La beauté n'eſt pas un bien de longue poſſeſſion. Comme les grandes richeſſes conduiſent quelquefois à une extrême indigence, la beauté qui ſe perd, produit une laideur afreuſe.

*Liſe* à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroiſſoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à ſe farder.

¶ Voulez-vous faire à une Dame un compliment qui ſoit bien reçû, dites-lui qu'elle eſt belle & qu'elle eſt jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Loüer dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la rejoüiroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

¶ La vertu & la beauté ont preſque toûjours été deux ennemies irreconciliables; une femme qui ſçait les allier ne merite pas de petites loüanges.

La beauté eſt plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On ſort vainqueur d'un combat, on ſera vaincu dans le prochain ; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera ; la vertu eſt bien moins conſtante, on eſt ſage aujourd'hui, demain on ne le ſera pas; je dis plus, on perd le ſoir une vertu qu'on croit le matin inébranlable ; les belles doivent être ſur leurs gardes.

Il y a des jours où les Dames ſe ſentent d'une froideur achevée, il y en a d'autres où leur ſageſſe eſt comme impuiſſante ; on peut tout cependant en aimant ſon devoir.

§ La beauté n'eſt pas ce qu'il y a dans une femme de plus appetiſſant, non plus que la laideur n'eſt pas ce qu'il y a de plus dégoûtant. Un eſprit bien tourné vaut tous les charmes ; une humeur bizare eſt le plus grand des délagremens.

Pourquoi *Nerine* fuit-elle le mariage ? Elle apprehende que ſa laideur ne la prive des bonnes graces de ſon époux : je l'aſſure du contraire, ſi elle

a l'esprit bien-fait. L'honnête-homme est plus sensible aux charmes d'une humeur tendre & complaisante, qu'a tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la regularité d'un visage, & pour la perfection d'une taille délicate.

Une belle qui s'est renduë aux déclarations d'un amant commence à se repentir de ses complaisances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment ; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

¶ Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les autres. Il n'est personne, ce semble, qui ne se passionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit davantage, car elle ne lui causeroit pas de si violentes jalousies.

¶ Le plaisir des Dames est de parler de leurs attraits, je ne le condamne qu'en celles qui ont l'impudence de se le donner en presence des laides.

Il faloit me voir il y a vingt ans, dit *Climene*, je jouïssois alors du titre de charmante : J'entends ce qu'-

elle veut dire, elle ne seroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaisirs qu'elle goûtoit dans son jeune âge. La perte de la beauté cause du chagrin aux plus chastes, comment ne desespereroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie ?

¶ Les regles du monde veulent qu'on commence l'établissement d'une famille par le mariage d'une fille; j'approuve cette politique. L'experience nous a trop fait voir combien il est dangereux de donner la preference aux aînées sur les cadettes.

¶ Le mariage a été de tout tems un honnête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus un double moins, je n'épouse pas vôtre fille, dit le pretendant. Je vous en offre quarante, & prenez ma fille, répond le beau-pere; de sorte que les filles sont une espece de marchandise dont les uns veulent se défaire à quelque prix que ce soit, & dont les autres ne s'accommodent que sous de difficiles conditions. Les choses n'ont jamais été autrement, quelques loüanges qu'on donne au desintereſſement

des anciens, il n'a point été juſqu'à ſe charger d'une femme ſans dot.

¶ Je ne ſçache pas des femmes plus trompées que celles qui ſe ſont figuré le mariage comme le plus charmant des états. Ici l'exception a lieu.

*Julie* conſent d'être mariée, l'époux qu'on lui propoſe eſt-il de ſon goût? Y repugnât-il cent fois davantage, elle le prendroit; la vigilance de ſa mere l'incommode trop.

Les femmes prennent un mari au hazard, elles font choix de l'Amant.

Que ſerviroit tant de delicateſſe dans une femme qui s'engage? mari pour mari, tout lui paroît égal.

¶ Un mari jaloux n'aime point qu'on lui diſe du bien de ſa femme, il a peur de le devenir à bon titre; ſi on lui en aprend du mal, il croit avoir raiſon de l'eſtre: ne parlez donc jamais à un homme de ſon épouſe.

¶ Le mariage change bien la face d'une intrigue. On avoit aſſez d'une maîtreſſe, une femme ne ſuffit pas.

L'amant étoit ſeul careſſé, le mari n'a plus que la moitié dans les faveurs. O perverſité des tems! O corruption des mœurs!

Nous ne ſommes plus dans ces ſiecles innocens où la chaſte épouſe bornoit ſes deſirs à plaire à ſon époux. Peut-eſtre que dans les ſiecles à venir on vantera la pureté de celui-ci; la raiſon vous la ſçavez, le mal augmente d'un jour à l'autre.

On voit aujourd'hui plus de banqueroutes que jamais; j'entends de banqueroutes à la pudeur.

*Lucrece* qui ſe tuë pour ne pas ſurvivre à la perte de ſon honneur. *Porcie* qui avale des charbons pour ſuivre ſon mari dans le tombeau, ſont au jugement de la plûpart, des exemples inimitables; à peine les admire-t'on, plus ſouvent on en raille.

¶ Telle ſe pique dans le mariage d'une chaſteté qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le celibat rigoureuſe au dernier point ſur l'article de la pudeur, croit que le Sacrement lui donne droit de ſecouër les ſcrupules. En faveur de qui prononcera-t'on? Sans heſiter je me dé-

clare pour la premiere ; les fautes paſſées ſont excuſables, les preſentes ſont les pires.

¶ quelques jeunes mariées ont leurs raiſons pour dire à l'époux, que ſes frequentes careſſes cauſent le dépériſſement de leur tein. Si les maris ſont jaloux, les amants délicats le ſont auſſi.

Les careſſes d'une maîtreſſe ſont raviſſantes, celles d'une femme quelquefois ſuſpectes. Vôtre épouſe vous flatte, vous embraſſe, eſt-ce par amour ? N'en doutez point. De dire que ce ſoit pour l'amour de vous, je ne le parirois pas.

Je regarde *Auteüil*, *Paſſi*, *Vincennes* comme autant de théatres où chaque jour de beau tems le courage joüe des rolles forts differens.

Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cauſe des voleurs, il n'eſt maintenant à craindre que pour certains maris dont on y derobe l'honneur, du conſentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourſe.

¶ Je connois quelques femmes, elles ſont à la verité en petit nombre,

qui me donnent du goût pour le mariage : leurs manieres raiſonnables, la ſincerité de leurs complaiſances, une attention reguliere aux ſoins domeſtiques, tout cela plaît infiniment. J'en ſçai mille autres qui font aimer le celibat, on eſt rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuſe pour la depence, un mepris odieux pour leurs maris ; de bonne foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Une jeune femme ſe donne à la coquetterie, une veille n'en revient point. Qui des deux prendrez-vous ? Celle-là ne voudra point de vos careſſes, celle ci vous dégoûtera par les ſiennes. La premiere vous rendra jaloux, la ſeconde prendra ombrage de vos demarches ; l'une ſe fera des amis qui vous inquieteront, l'autre ne ſouffrira pas que vous ſoyez en commerce avec les vôtres. Ce choix eſt embarraſſant, avoüons-le.

Une femme riche accomode les affaires d'une maiſon, une femme d'eſprit tient compagnie, une femme de naiſſance honore une famile ; grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé !

¶ Les femmes dit-on, aiment toutes l'argent, je ſoûtiens que c'eſt pure calomnie. Il s'en trouve qui ſans interêt ſe laiſſent prendre d'un joli homme, à moins qu'on ne diſe que tout eſt or aux yeux d'une maîtreſſe à qui l'on plaît.

¶ Toute femme qui a ſon devoir à cœur, quittera la ſocieté des coquettes : Avec elles on prend l'art d'aimer criminellement, on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode, car elles ne ſe piquent que de telles galanteriés.

Ce n'eſt point la taille d'un mari qui doit regler la tendreſſe d'une femme ; ce n'eſt pas même cette belle humeur, cette complaiſance, ces charmes de l'eſprit ſur leſquels elle doit meſurer la paſſion ; c'eſt uniquement ſur le devoir, je me defie d'une ſageſſe qui n'eſt ſoûtenuë que par les perfections d'un homme qu'on adore, l'amour s'évanoüira au moment que ces avantages diſparoîtront.

¶ Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Epheſe, c'eſt leur faire trop d'honneur beaucoup cedent ſans ſe défendre.

La fierté, l'indifference, c'eſt ce que je redoute le moins dans une femme, j'apprehende plus la violence de ſon amour que tout le reſte.

Dans peu de femmes là fierté eſt ſincere, dans preſque toutes c'eſt une vertu de bien-ſéance; il a fallu avant que de l'acquerir combattre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'eſt que pour la bonne grace, menace ruïne à tout moment.

Les belles ont une modeſtie ſcrupuleuſe, une pudeur revéche; mais il ne faut point ſe deſeſperer, elles s'aguerriront peu à peu, leur timide vertu n'atend pour ſe rendre que la gloire de pluſieurs demarches.

La fierté ſied-elle bien aux Dames? Sans doute, pourvû qu'elle ne ſe démente point.

La fierté ne rend pas une femme mépriſable, d'abord qu'elle l'a fait ſervir de ſauvegarde à ſa pudeur.

¶ Pour connoître l'or, on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conſeille pas de trop éprouver une femme, à moins que vous ne vouliez avoir des

preuves de ſa foibleſſe. En cela ne les mépriſons pas, nous n'avons pas plus de force qu'elles.

¶ Une tendre union ſe forme entre deux perſonnes, leur amour eſt ardent, peu à peu la froideur ſuccede à ces premiers feux. Accuſera-t'on le galant ? Blâmera-t'on la maîtreſſe ? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant, que ſes bontez ont détaché, ou que ſes froideurs ont deconcerté, ſa paſſion ſeroit toûjours égale ; prononcez donc ſur la raiſon que je vous expoſe.

¶ Le caractere de prude eſt parmi les femmes ce qu'eſt chez nous le caractere des hypocrites.

*Amarante* n'aime point qu'en pleine compagnie on ſe donne des libertez, elle prend ſon fiert & ſe gendarme auſterement, parce que, dit-elle, il y a tems pour tout.

La prude viſe au fin, elle n'eſt qu'un peu plus de tems à ſe rendre, & le fait avec plus de ſeureté qu'une autre qui ſe jette à la tête.

Je me défie d'*Olimpe* avec ſon air de Veſtale. Ces pudeurs inacceſſibles

aux plus honnêtes gens me ſont ſuſpectes, depuis que je ſçai l'hiſtoire d'*Antiope* qui refuſa à Jupiter dans ſa grandeur, ce qu'il obtient déguiſé en Satire : nous avons trop vû des prudes diſputer le terrain & le ceder enfin à un amant ſans mérite.

¶ L'eſprit de contradiction dont on accuſe les femmes paroît ſur tout dans leur maniere d'aimer, elles adorent un homme qui les traite avec indifference, elles mépriſent celui qui les adore, rarement leurs inclinations prennent un autre cours.

Il y a quatre ans que vous brûlez d'amour pour *Eumelie*, vous vous plaignez de ſes froideurs, il ne vous reſte qu'un moyen de les vaincre ; marquez-lui, croyez-moy, de l'indifference.

¶ Un homme bien fait n'eſt pas generalement bien reçû de toutes les Dames, il ne plaît qu'à celles qui ſont mieux faites que lui. Aux autres dont il effaceroit les charmes ſa preſence eſt inſupportable.

¶ Eſt-ce le merite qui produit un Cavalier auprés des femmes ?

oüi, mais il y a merite & merite.

*Trapile* n'a ni argent ni ſçavoir-vivre, il eſt brutal & groſſier. Les belles quoi qu'il en ſoit le courent à l'envi; le goût n'eſt pas matiere à conteſtation.

*Criſante* eſt aimable, chante agréablement, paye d'eſprit, au reſte fort délicat, on le deſtine pour la converſation.

¶ Sied-il à une Bourgeoiſe de faire le bel eſprit, de rafiner ſur la langue, ou de ne parler que des Romans? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une Bourgeoiſe tout au contraire.

La modeſtie, la ſimplicité ſont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honoreroient également les femmes du haut rang, par malheur la coquetterie leur preſcrit d'autres manieres de ſe diſtinguer.

¶ L'imagination des femmes paſſe pour trés-delicate, tout chez elles répond à cette delicateſſe, elles en ont dans leurs manieres: les nôtres ne ſont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple

des

des gens de la Cour pour connoître l'intérêt qu'on a de les frequenter ; dans leurs ſentimens, elles aſſaiſonnent on ne peut guere mieux une vengeance, ou concertent finement une liaiſon ; dans leur choix, la preuve de ceci m'embaraſſe.

¶ Diſons-le, à nôtre confuſion, les femmes ont plus de conſtance que nous, quand elles aiment : quand elles n'aiment pas, elles ſçavent mieux diſſimuler que tous les Tiberes du monde.

La diſſimulation dans un homme eſt diſſimulation; dans une femme elle s'appelle fourberie.

Qui ne ſçait pas diſſimuler ignore l'art de regner. Cette maxime eſt autant celle des femmes que des Rois. *Eraſte* depuis long tems fait les doux yeux à *Junie* qui ne regardoit en lui que ſa qualité de Marquis ; il a toûjours crû qu'il en étoit aimé, elle ne l'en a diſſuadé que d'aujourd'hui; tant pis pour lui, étoit-il neceſſaire qu'il lui fit confidence que tout ſon bien étoit en décret.

* La diſcretion n'eſt pas, à ce qu'on

pretend, la vertu favorite des Dames, j'ay des exemples du contraire. *Carite* cherche à ſe marier, elle ne va pas dire qu'elle a eu pendant deux ans une ſourde galanterie.

Vous rencontrez *Lucie* qui ſe hâte de terminer vôtre compliment; ſurpris de la voir dans les ruës de ſi grand matin, vous en demandez la cauſe; d'un ton embaraſſé elle vous répond qu'elle va à l'Egliſe; eſt-elle obligée de vous dire qu'elle court à ſon rendez-vous.

*Glicere* qui depuis quinze ans fait bruit dans les ruelles; s'eſt elle aviſée juſqu'ici de reveler le miſtere de ſon âge? Je ne puis autrement nommer une choſe qu'elle cache obſcurement.

L'amour cauſe d'étranges métamorphoſes. La fiere s'humaniſe, la devote écarte ſes ſcrupules, la prude ne ſauve que les apparences, la farouche ne l'eſt point dans le particulier, l'indifferente ne l'eſt qu'un tems, il n'y a que la femme lubrique qui ne ſçauroit changer.

¶ *Juſtine* qui a ſes raiſons ne ſe

ſoucie pas qu'on l'aime, pourvû qu'avec elle on faſſe tout ce qui eſt du devoir d'un homme veritablement amoureux, je ſerois fâché qu'on entendît autre choſe que les civilitez, les demarches reſpectueuſes, les avances ordinaires.

¶ Depuis ſix ans *Dorante* fait la Cour à *Beliſe*, ſon amour eſt enfin recompenſé, vous croiez qu'elle lui a donné les dernieres faveurs, c'eſt ce qui vous trompe, elles les lui a cherement venduës.

Une femme du monde entretient ſon galant de bon air, elle lui donne beaucoup d'argent, qu'en penſez-vous? Ce n'eſt que pour ſe faire enſuite acheter plus honorablement ſes faveurs.

¶ *Sabine* a refuſé d'être la Reine du Bal, elle aime mieux la liberté du commun des maſques que la contrainte de cet honneur; elle auroit reçû à la verité mille douceurs, autant de declarations; c'eſt juſtement ce qui lui deplaît, elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

n'en dit mot, je l'approuve ; long-tems il s'en eſt plaint, & toûjours inutilement, à la fin il s'eſt fait un calus, auſſi en vit-il plus content.

¶ Quand je vois une femme d'eſprit, elle me donne de la tentation, je l'aimerois pour maîtreſſe ; pour femme ſur mon honneur je n'en voudrois pas ma maiſon deviendroit la retraite de la pedanterie.

*Melinde* eſt des perſonnes qui compoſent le beau monde, ſon eſprit ne s'épuiſe jamais, elle a une humeur ſans façon : un entretien fort divertiſſant, parle de tout & parle naturellement bien ; il eſt permis de dire ſon goût, Melinde me conviendroit.

*Frontine* n'a que le talent des premieres viſites, encore y-a-t'elle des abſences d'eſprit qui dégenerent en extravagances. Sujete à être abatuë par une mélancolie ſubite, on eſt étonné qu'elle paſſe d'une grande joye, à un ſombre chagrin, ayant ſur tout martel en tête, dés que l'œconomie de ſa coëffure ſe gâte. Frontine n'eſt pas la ſeule de ſon humeur.

¶ La propreté dans une Dame me

ravit, mais je n'aime point ces propretez de ceremonie qui donne de l'inquietude.

S'habiller aujourd'huy de la belle maniere, être huit jours enſuite dans un negligé privé de bonne grace, c'eſt une mauvaiſe habitude. La propreté doit être une vertu de tous les jours.

Une maniere de s'habiller propre & bien entenduë fait honneur à toutes ſortes de perſonnes, elle donne aux belles de l'avantage, dans les laides elle repare la trop grande difformité.

Bien des maris font de la depenſe des habillemens de leurs épouſes ſans joüir de leur propreté. La coquette ſuit en s'abillant le goût de ſes galans, & ne s'habille que pour eux, l'époux voit ſa femme dans un affreux negligé.

¶ Peu de choſe nous attache, peu de choſe nous detache. Un chien, un oiſeau, un perroquet, voilà ce qui borne l'affection de la plûpart des femmes.

Les femmes n'ont que des paſſions

extrêmes. L'amour chez elles eſt une fureur, l'indifference paſſe en haine, la jalouſie degenere en rage.

¶ La curioſité eſt le foible du ſexe, je ne trouve pas qu'elle ſoit moins le nôtre. Les femmes veulent tout ſçavoir pour le redire, nous voulons tout apprendre pour le repeter; nous ſommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

¶ Les hommes ſe degoûtent d'une femme qu'ils connoiſſent trop, les femmes ſe préviennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoiſſent pas aſſez.

¶ Ne vous étonnez pas que la laide ſoit plus jalouſe qu'une belle. Autant que vôtre nonchalance trouble l'une, autant vôtre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échapiez, la laide apprehende qu'on ne la neglige. Si vous vous détachiez de celle-là vous reviendrez bien-tôt au parti de vôtre tendreſſe, ſi une fois vous vous degoûtez de l'autre, il n'y a plus de retour. De ces trois raiſons choiſiſſez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eaux de jalousie. Je ne sçai si je fis bien de répondre, que l'infidelité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus necessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

¶ La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.

## L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON pretend que Cratés mit son argent entre les mains d'un Banquier, le priant de le rendre à ses enfans, s'ils n'avoient point d'esprit, ou de le distribuer au peuple s'ils devenoient Philosophes. L'esprit tient lieu de toutes choses. Quiconque en a neglige la fortune, & se soucie peu de faire sa cour aux grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, sans cette

abondance de biens, la plûpart mourroient de faim faute de talent.

Les gens d'eſprit ſont ſeurs de ne jamais manquer. Leur induſtrie remplace le defaut de bien.

Un ſtupide quand il devient malheureux, l'eſt doublement; il a ſon malheur, & n'a point de reſſource.

Le bien acoquine furieuſement. Combien de debauchés qui ne le ſeroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente? Combien de fainéans auroient pû cultiver leur eſprit que le plaiſir a amolis?

Tu ſerois honnête-homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, ſi je ne te laiſſois rien.

¶ Quand même l'eſprit pourroit s'acheter, le débit n'en ſeroit pas grand: Qui eſt ce qui ne s'en croit pas ſuffiſamment?

¶ Les gens qui ont le plus d'eſprit ſont ſujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour ſon repos prit le parti du celibat, il y vécut long-tems d'une maniere fort agréable & paiſible. Devenu ſeptuagenaire il épouſe

une fille qui n'a que dix-huit ans. Sa ſcience, ſon merite, ſon experience du monde ne ſembloient pas le conduire à ce terme.

¶ Il eſt fort ordinaire d'avoir beaucoup d'eſprit ſans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition ſans un grand eſprit.

¶ Dans le ſiecle où nous vivons on ne ſe croit pas obligé d'eſtimer un homme par l'étenduë de ſon eſprit. Perſonne ne ſe veut donner la peine d'approfondir ſon ſçavoir; s'il n'a le talent d'en impoſer, il demeure inconnu.

Un eſprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, ayez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une converſation à de jolis recits, rempliſſez des bouts-rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanſon, vous ſerez plus admiré que le Géometre, le Philoſophe, le Theologien; c'eſt le goût du monde.

Un ne parleroit pas avec tant de froideur du merite de *Dorimon* s'il ne faloit deviner qu'il a de l'eſprit.

¶ Un esprit solide ne passe pas aisément d'une extrémité à l'autre : s'il change de sentiment, c'est la seule raison qui l'y détermine.

* Un homme d'esprit se trouve embaraſſé avec celui qui en manque. S'il parle ingenieusement on ne l'entendra pas ; s'il veut se mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puisse se rabaisser jusqu'à lui.

* Les hommes s'attachent à apprendre mille choses qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus sçavans en ignorent beaucoup qui ne sont pas inconnuës aux moins instruits.

On vante la memoire prodigieuse d'un François qui sçait jusqu'à vingt langues. M'assûreroit-on qu'il entende seulement la sienne ?

Dés que je sçaurai parfaitement ma langue, si j'ay du tems de reste je le donneray à l'étude de quelqu'autre. Je ne risque rien de parler de la sorte, la vie d'un mortel peut-elle suffire à apprendre une chose comme il faut ?

*Teocrine* reçû Bachelier depuis quatre jours se propose d'étudier le

Grec & l'Hébreu, afin de mieux entendre le texte original de l'Ecriture. Eſpere-t'il ſe rendre plus habile que les Docteurs qui l'ont precedé ? Qu'il profite de leurs lumieres, il éclaircira en quelques années ce que ſeize cens ans de recherche ont à peine debroüillé.

¶ Si l'uſage étoit de parler en France Grec, Latin, Allemand, Eſpagnol, j'aurois l'ambition d'étudier promptement ces langues. Par tout on entend le François, on le parle, on écrit en cette langue, que ſervent donc les autres ?

Vous aurez un Panegirique à faire, vous ſerez nommé pour prononcer une Oraiſon funebre dans une aſſemblée de gens éloquens où on ne s'explique qu'en latin. Comment vous tirerez-vous de cet embarras, ſi vous ne le ſçavez en perfection ? Belle objection que vous nous faites, pourroit répondre *Arſene* ! Les Maîtres és Arts, les Recteurs ne viennent-ils pas alors à nôtre ſecours.

¶ L'ignorance de pluſieurs qui avec l'unique talent d'une heureuſe

memoire veulent parler en public, augmente fort à propos le recours de quelques ſçavans pauvres.

Je ne voudrois pas être chargé de prononcer en toute ma vie autant de Sermons qu'il s'en débite en un Carême à Paris par de jeunes Orateurs, qui ne ſçavent que ſe faire honneur du travail d'autrui.

Si les copiſtes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bientôt. C'eſt aſſez aux Abbez de qualité d'aprendre un diſcours de trois quarts d'heure, ſans qu'ils ſoient obligez de le faire eux-mêmes.

¶ La ſcience a ſes bornes, l'ignorance n'eſt pas generale. Les Sçavans peuvent auſſi penſer juſte.

¶ Sçavoir tant de choſes, c'eſt comme ſi l'on ne ſçavoit rien. Les idées ſont tellement confuſes, qu'à moins que d'avoir l'art de les démêler, le grand ſçavoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

¶ *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'eſt ruïné & a ruïné ſes amis. On ne l'accuſe ni de galanterie ni de débauche. A quel jeu

a-t'il perdu ce gros patrimoine ? Il a voulu faire le Chymiſte, & s'eſt reduit à la mendicité.

¶ Les Sçavans cherchent moins à s'inſtruire de leurs devoirs, qu'à ſatisfaire l'amour propre. Le Philoſophe s'applique à developer les ſecrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de ſon cœur. Le Juriſte conſacre une infinité de veilles à aprendre les regles de la juſtice, rarement à l'exercer. Le Theologien ne ſonge pas tant à profiter de la grace qu'à en connoître les differens effets ; eſt-ce là l'uſage que nous devrions faire de la ſcience ?

¶ Les Philoſophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choſes. Les modernes laiſſent aux Théologiens le ſoin de parler de Dieu, & de s'appliquer uniquement à la découverte des principes naturels ; en ſont-ils mieux ?

Un homme qui ſe défie de ſes lumieres eſt plus proche de la verité qu'un ſçavant ſuperbe qui croit ſa raiſon infaillible. Celui-là craint de ſe tromper & il arrivera qu'il ne ſe

trompe pas ; celui-ci s'eſt déja trompé, en ne convenant point de l'incertitude de ſes connoiſſances.

¶ Il n'appartient qu'aux ſçavans de ne ſe point laſſer d'apprendre ; plus il ſçavent, plus ils ont l'ambition de ne rien ignorer. Ceux qui ne reconnoiſſent pas le prix de la ſcience, fuyent le travail. L'habile Mathématicien eſt toûjours dans les figures, l'ignorant erre d'objet en objet, & ſe contente d'effleurer les choſes difficiles.

Le bon Muſicien compoſe ſans relâche, le mauvais ſe borne à certaines cadences que l'habitude lui rend aiſées.

Le ſubtil Philoſophe creuſe les difficultez, le demy-ſçavant les touche legerement.

¶ Les ſciences ne s'apprennent pas d'abord. Aux longues études, aux penibles veilles le ſuccés eſt reſervé.

Tous les beaux arts ont quelque choſe de difficile qui ne ſe fait ſentir qu'aux connoiſſeurs, & qu'à ceux qui, pour ainſi parler, les voyent de prés. Les perſonnes mediocrement

habiles qui ne les regardent que de loin, ſe flattent d'y arriver ſans peine. Comparons les premiers à des voyageurs, qui plus ils approchent d'une montagne, plus ils la trouvent eſcarpée; le ſecond à ces mêmes voyageurs, qui plus ils en étoient éloignez, moins ils la croyoient rude.

Il y a, dites-vous, trente ans que *Philante* s'applique à la lecture des anciens Philoſophes; ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'il combat le Pirrhoniſme. D'où vient? vous demanderai-je, pluſieurs ne l'ont-ils pas conteſté? C'eſt qu'ils n'avoient pas les lumieres de *Philante*. Plus on foüille, plus on découvre du difficile dans ce qui s'oppoſe au ſentiment que l'on protege: ſi *Philante* n'avoit étudié que vingt ans, il ſeroit encore Pyrrhonien.

¶ Socrates prié de dire s'il penſoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la ſcience & la vertu de ce Prince.*

Mille fois on nous l'a dit. Le bonheur n'eſt point attaché aux grandes

conditions. Quelle eſtime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni ſcience ni vertu ? Lui-même peut-il ſe croire heureux s'il eſt dans l'ignorance des belles choſes, & hors des bonnes.

La ſcience qui a fait le bonheur des Philoſophes, eſt par cet endroit plus neceſſaire aux Grands qu'on ne penſe, elle eſt glorieuſe aux Princes heureux; elle eſt capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La ſcience donne des loix de moderation dans les hautes fortunes, & des bornes au deſeſpoir dans les durables adverſitez.

Un Grand qui ſçait, trouve plus de plaiſir à lire les livres de Seneque, qu'à ſe repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une ſimphonie raviſſante, d'un ſpectacle delicieux.

*Ariſtarque* rebelle aux volontez de ſon pere qui en vouloit faire un bon Financier, ſuit l'inclination qu'il a pour les lettres. Mauvais parti, s'écrie toute ſa famille ! On pâlit ſur les livres, on ſe rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de ſa jeuneſſe : tant mieux pour moi, répondrois-je ſi j'étois *Ariſtarque* : Du moins aurai-je vécu.

## LES AUTEURS.

ON eſt revenu de la fauſſe ſubtilité d'un Auteur, qui ſe fait imprimer, à ce qu'il dit, par obeïſſance. Un ami ne va point ſans nôtre conſentement faire les frais d'une impreſſion, ni nous expoſer malgré nous à la cenſure.

*Belus* nous oblige de lui ſçavoir bon gré des motifs indiſpenſables qu'il a de produire ſes Satyres. Il y a de la tirannie à faire dépendre l'équité de ſes lecteurs d'une approbation qu'il n'a pas meritée.

¶ *Menalque* prevenu de lui-même ſe propoſe d'enrichir les bibliotéques d'un volume de ſa façon, il écrit ſans conſulter perſonne de ſes amis. Seul & favorable juge de ſes ouvrages, il les porte enfin chez un Libraire connu. Le titre en eſt ébloüiſſant, quelques endroits en ſont bons, on lui fait enfin des offres de ſon manuſcrit, il les accepte; & content plus qu'on ne peut dire, il medite deja le projet d'un ſecond & d'un troiſiéme

livre. Le premier eſt entre les mains de l'Examinateur prépoſé, qui accoûtumé d'approuver les choſes mauvaiſes, pourvû qu'elles n'intereſſent pas autrement le public, délivre ſon certificat. Le Libraire, mais c'eſt trop tard, commence à reflechir ſur les conditions de ſon traité. Prévoiant que de deux mille exemplaires qu'il s'eſt engagé de tirer, il n'en ſera peut-être pas debité cinquante, il renonce à l'impreſſion du Livre, aime mieux perdre & ſon privilege & ſon argent, que de riſquer de plus gros frais. *Menalque* n'eſt-il pas obligé à reſtitution; il ne faut pas être trop fin caſuiſte pour le décider.

¶ Chaque Auteur a ſes partiſans, & ſes ennemis; du credit des uns ou de l'envie des autres dépend la deſtinée d'un Livre. Les productions nouvelles bonnes ou mauvaiſes ne ſont ni univerſellement condamnées ni generalement aplaudies : j'en viens de dire la cauſe.

¶ Le ſort d'un Auteur qui commence mal eſt de mal finir. Tel a fait une méchante preface qui a mis à ſon

ouvrage une concluſion deteſtable.

*Capis* a fait un Livre d'une groſſeur, je voudrois dire d'une bonté raiſonnable, la preface en eſt admirée, je ſuis fâché qu'elle ne ſoit pas de lui.

Si quelques Ecrivains de nôtre tems étoient devenus Papes, on n'auroit pas tant diſputé ſur l'infaillibilité.

On me demandoit dernierement ce que je trouvois de bon dans les écrits de *Soſtris*; je répondis qu'il avoit eu envie de bien faire.

¶ Tantôt une preface eſt trop courte, & par là inutile; tantôt trop longue, & elle ennuïe. Une épître dedicatoire ne fait qu'exciter l'envie des faiſeurs de panegiriques.

Une table embroüille plus qu'elle n'éclaircit. En ſuprimant ces trois choſes on s'épargne du travail, & un Livre n'en eſt pas moins eſtimé.

La préface eſt vôtre écüeil, diſois-je librement à un de mes amis homme de Lettres. Faites un Livre où il n'y ait ni table, ni préface, ni épître dedicatoire, vous ſerez ſeur de plai-

re à mille gens qui ſe plaignent que ces trois articles ſont la moitié d'un ouvrage, il profita de mon conſeil, & ſe ſouvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriſer.

¶ Le titre d'un Livre doit beaucoup promettre, l'ouvrage doit encore plus donner.

Que je me ſuis de fois en ma vie repenti d'avoir acheté un Livre ſur la bonne foi d'un titre magnifique; Dieu veüille que le mien n'ait pas cauſé de tels repentirs.

¶ Eſt-il bien fait de mettre ſon nom à un Ouvrage? Oui, ſi l'on a quelque aveu parmi les gens d'eſprit; juſques-là, non, *Xantipe*, a pourtant mis le ſien en gros caracteres à la tête de ſes œuvres. L'a-t'elle fait à ſon premier ouvrage? La modeſtie comme toute autre choſe a ſes bornes; ſi vous trouvez qu'elle ſoit blâmable profitez de ſa faute.

¶ Une cinquiéme édition m'eſt garant du ſuccez d'un Livre: la huitiéme me cautionne qu'il ne s'en eſt point fait de meilleur.

¶ Il y a des Auteurs chez qui les

bonnes & les mauvaiſes choſes ſont tellement mêlées qu'on ſe broüille & qu'on ſe reconcilie à tout moment avec eux ; c'eſt une neceſſité.

Les Ouvrages de quelques-uns de nos écrivains portent le caractere de legereté attaché à leur nation, tantôt ils ſoûtiennent une opinion, peu aprés ils la combattent, leur jugement ne ſe fixe point.

¶ Bien écrire & bien parler ſont deux talens trop differens pour ſe trouver dans une même perſonne. On expoſe en converſation tout ce qui ſe preſente à l'eſprit ſans faire choix de ſes penſées : l'homme de cabinet ſe rend plus exact, il ſe défie de la fertilité de ſon imagination, & croit qu'une penſée pour valoir quelque choſe, doit auſſi lui coûter quelque choſe.

Un ouvrage chrêtien doit ſe ſentir de la pureté du chriſtianiſme, elle ne doit pas même être bannie d'un ouvrage prophane. Qu'on voie dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ſes miſteres, qu'on reconnoiſſe dans le ſecond qu'

il ſçait faire un ſaint uſage de tout, & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morales ſi beaux, ſi noblement écrits, qu'ils ne laiſſent à deſirer que le prompt changement de ceux qui les liſent.

*Malipe* en écrivant ſur une matiere de Religion a laiſſé tout à dire à ceux qui traiteront le même ſujet, pourquoi ſort-il de ſon talent, il pouvoit nous donner un fort bon traité de Phiſique : la Theologie n'eſt pas ſon bel endroit.

J'eſtime les romans bien écrits, j'en ai lû quelques-uns avec plaiſir, cela ne dit pas que je vouluſſe les avoir faits.

Un faiſeur de romans, un Poëte critique, l'Auteur d'un Livre dangereux ſe font promptement afficher aux endroits les plus remarquables de la ville. Il n'y a pas juſqu'aux portiques des Temples qui ne ſoient decorez de leurs ſuperbes placars. On revere leur genie, on avoüe leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écrire une fois en ſa vie, ce n'eſt ni une hiſtoire galante,

ni une mordante satire, personne n'achete son Livre, personne ne se veut donner la peine de le lire ; c'est que son ouvrage est chrêtien.

¶ On auroit tort de reprocher à quelques modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs productions; plusieurs, le nombre en est petit, devoient à eux mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne lui apprend rien de nouveau, c'est vôtre faute. Quittez le dessein de faire un Livre, si vous ne sçavez pas donner à vos pensées la grace de la nouveauté.

¶ Peu sçavent tirer avantage des lumieres des anciens, il faut étudier le goût de son siecle. Dés qu'un Auteur a en tête de copier, il court risque de s'égarer, & fort infailliblement de la voie qui conduit à l'aprobation.

Ce qu'on appelle imitation en fait d'ouvrages d'esprit, n'est ordinairement qu'un vol bien deguisé, un honnête larcin.

¶ C'est un effort glorieux que de

se

ſe propoſer les grands hommes pour modele. Quand même on ne les les attraperoit pas, ou qu'on ne les ſuivroit que de loin, il ſuffit de marcher dans leur carriere pour n'avoir pas en vain travaillé.

Ceux qui deſormais feront des tragedies ne s'eſtimeroient-ils pas heureux d'être appellez de petits *Corneilles*, les *Demarêts* les *Colaſſes*, de petits *Lullis* les B. les R. de petits *Deſpreaux*.

*La Bruyere* ne ſe croioit pas deshonoré qu'on l'appellât le petit *Theophraſte* : je me rejoüirois fort d'être nommé le petit *La Bruyere*.

¶ Faire reproche aux modernes de ce qu'ils ne ſont ni ſi fins ni ſi élevez que les anciens, c'eſt avoir un amour dereglé pour l'antiquité: à parler ſans paſſion on trouvera que les modernes les ſuivent de bien prés.

Nous devons avoir de la veneration pour ceux qui ont fait de ſi belles découvertes dans les ſciences ; mais elle ne doit pas nous aveugler ſur le merite de ceux qui ont profité de leurs leçons, qui même ont encheri ſur

leurs connoiſſances. Cela ſe peut dire à la loüange d'un ſiecle, où il a paru tant de beaux eſprits qu'on pourroit douter ſi dans celui d'*Auguſte* il y en avoit davantage : les gens idolâtres de l'antiquité me blâmeront de parler ainſi. Aprés *Ciceron*, *Virgile*, *Horace*, ils n'eſtiment perſonne, ils ne les eſtimeroient pas même s'ils avoient eu le malheur de renaître dans ces derniers tems, parce qu'ils ont reſolu de contrequarrer le goût des modernes.

¶ En matiere d'éloquence il y a des choſes qui veulent être traitées avec grandeur, d'autres où la ſimplicité du ſtyle produit une majeſtueuſe bienſeance. N'ayez point l'ambition de vous élever au deſſus de vôtre ſujet.

Cet amas de figures, cette confuſion d'ornemens répandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence prophane eſt addonnée au luxe, qu'elle aime le faſte : l'éloquence chrêtienne eſt plus moderée, plus ſimple, plus naturelle.

¶ Trop d'eſprit dans un Ouvrage eſt une eſpece de défaut : je ne trouve

que celui-là dans S. Evremont. N'affectez plus *Mucie* de briller par tout; l'attention du Lecteur eſt fatiguée par le nombre des penſées, il eſt à propos de lui laiſſer prendre haleine.

Que ſert d'être ſi guindé dans des expreſſions, ſi compaſſé dans ſes phraſes? Un Autheur doit ſe mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expreſſion à mon dépit, quand en liſant un nouveau Livre, il faut qu'à tout moment je conſulte FURETIERE ou RICHELET. Les Auteurs d'aujourd'hui prennent à tâche de ſe ſervir de termes rares, extraordinaires, inconnus. Encore ſi on étoit aſſuré d'en trouver l'explication; mais ils partent la plûpart de leur genie; que ne mettent-ils un commentaire à la marge pour ſoûlager l'eſprit vainement gené des Lecteurs.

Ceux qui ont écrit au commencement de ce ſiecle ne s'entendent preſque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à preſent ne s'entendent gueres mieux, leurs mots ne ſont pas aſſez établis.

¶ Les *Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils se plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables : je ne me flate pas d'être à couvert de leurs plaintes : Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moi, je les prierai de me dire leurs qualitez, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition?

¶ On auroit mauvaise grace de rejetter comme indigne d'écrire une homme d'armée, ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons des premiers Ministres, des plus illustres Princes. C'est de quoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impenetrables. Ce n'est point un mistere de la foi qu'ils travaillent à nous developer, leur art consiste à l'envelopper dans des dificultez toûjours nouvelles dont la Scolastique s'honore, & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incredule.

Les gens du monde ne sont pas, tous ignorans, il y a quelquefois sous

le manteau d'écarlate plus de ſcience, que ſous la longueur afreuſe d'une robe de Docteur bien vanté.

¶ Le Ciel nous donne à tous au premier moment de nôtre naiſſance une certaine étenduë de jugement, qui perfectionnée par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choſes. Les gens qui ne ſont aidez que de ces lumieres ne ſçavent pas à la verité tout à fait pourquoi ils aplaudiſſent à un endroit plûtôt qu'à un autre. Leur ame eſt ſurpriſe, leurs oreilles ſe trouvent charmées, & inſenſiblement ils ſe portent à Dieu : cela eſt beau, cela plaît.

Les femmes n'ont que ce bon goût naturel : la plûpart des gens de qualité qui de bonne heure ont ſuivi la guerre ou la Cour n'ont que cette délicateſſe de genie qu'on acquiert dans les aſſemblées polies ; & neanmoins ils ſe trompent ſi peu dans leur maniere de juger qu'on s'en raporte volontiers à ce qu'ils penſent.

La défenſe que fit une critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon ſens à mon avis ne devient point étranger à qui embraſſe la profeſſion des armes : qu'on leur défende j'y conſens, de décider d'une loi de Juſtinien, d'un point de religion, quoi qu'il le falût permettre à quelques-uns, ces ſciences abſtraites, ſublimes, élevées paſſent les eſprits qui ne ſont pas fortifiez par une étude profonde: n'eſt-il queſtion que de parler ſur une Comedie, ſur une Tragedie, ſur le geſte d'un Acteur ou ſur l'organe d'un Muſicien, de bonne foi cette défenſe eſt trop rigoureuſe.

Il ne ſeroit donc permis qu'aux Poëtes & aux Muſiciens d'aſſiſter aux ſpectacles : ceux là examineroient la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans; ceux-ci battroient la meſure & décideroient de la ſimphonie ; les autres en ſeroient exclus. Heureuſement le critique n'avoit pas droit de juger en dernier reſſort, car moi qui aime paſſionne-

ment la muſique, & qui graces au ciel ne ſuis ni Poëte ni Muſicien, j'aurois eu le chagrin de me voir banni d'un lieu où je ne goûte pas de petits plaiſirs, pourvû qu'on me laiſſe dire ce que je penſe.

¶ S'il n'apartenoit qu'à *Corneille* de juger d'une piece ſerieuſe, qu'à *Lambert* de trouver bon ou de blâmer un morceau de muſique, les habiles ſeroient à plaindre, ils n'auroient travaillé que pour eux. En vain dans de magnifiques avertiſſemens nous auroient-ils expoſé qu'ils ſacrifioient au public leurs veilles & leurs travaux, qu'ils cherchoient à inſtruire les uns, à plaire aux autres, & qu'à la cenſure de tous ils ſoûmettoient leurs ouvrages.

Quelque fine que ſoit l'intrigue d'une piece, quelque miſterieux qu'en ſoit le denoüement, le bon ſens eſt d'un grand ſecours : avec lui on peut juger de tout. MALHERBE demandoit à ſa ſervante ce qu'elle penſoit de ſes vers. LULLI ſe réjoüiſſoit d'aprendre que ſes airs ſervoient d'habillement aux vaudevilles: ſommes-nous plus délicats que nos maîtres?

Si dans un ouvrage rien ne plaît à un esprit commun, tant pis pour l'Auteur ; une pensée qui d'une maniere ou d'une autre ne frappe pas tout le monde, n'est pas belle assurement.

Le petit peuple & le sçavant monde conviennent également du merite de quelques-uns de nos Orateurs, les ignorans aussi bien que les Lecteurs rafinez rejettent les productions d'un Auteur insipide ; ce qui est beau, je le repete, frappe d'abord, ce qui ne l'est pas choque aussi-tôt : la difference consiste dans la raison que donne le sçavant de son jugement, & dans le je ne sçai quoi qui me déplaist de l'ignorant.

Naturellement on n'a pas de curiosité pour les ouvrages d'un Auteur qui vit encore, seroit-ce parce qu'alors on les croit imparfaits, l'Auteur y pouvant toûjours ajoûter ?

¶ Bien des gens ne goûtent pas PASCAL autant qu'il doit être goûté, j'en devine la cause : pour le lire avec plaisir il faut avoir autant d'esprit qu'il y en a dans ses pensées, ou

du moins être capable de reflechir ſolidement.

¶ Un Ouvrage qu'aura fait un bel eſprit pourra devenir l'écuëil de ſa reputation.

Ceux-là agiſſent avec adreſſe qui ſe conſervent le nom de ſçavans en ne faiſant rien de ce que font les autres pour l'aquerir : tant qu'un homme, qu'on croit d'ailleurs en état de ſe diſtinguer par l'effor d'un Livre difére d'écrire, on a de lui une haute eſtime ; l'a-t'il fait, ſa reputation échoüe : on attendoit de lui plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Baſile* qui laiſſe le Public dans l'attente de quelque choſe de grand, & qui aprés avoir long-tems promis refuſe de donner : il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à ſa parole, je l'excuſerois même d'être parjure. Continuez, *Baſile*, de prononcer, vous parlez bien, évitez de vous faire imprimer, vous n'en ſerez que plus eſtimé.

On ne pardonne rien à un Auteur de reputation ; plus il a réüſſi, plus

on ſe fait, le goût dificile à ſes ouvrages, on lui ôte juſqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on éxige de lui un rafinement perpetuel.

¶ Si nous croyons que par un premier ou un ſeul Ouvrage on puiſſe ſe faire le nom de bel eſprit, déſabuſons-nous. Nous ſerions trop heureux qu'un ſecond & un troiſiéme ne fuſſent pas inutilement hazardez. Combien ont été ſiflez à leur coup d'eſſai, qui ſe ſont vûs enſuite honorez d'une approbation publique? Ceux qui ont du talent peuvent eſperer le même ſort.

¶ J'aime un diſcours naturel, & celui là ne me plaiſt pas qui affecte de me plaire.

Il eſt fort ordinaire de déplaire en voulant trop ſe rendre agreable: les faiſeurs de pointe ſont ſujets à cet accident.

Ce qui eſt écrit ſans facilité, ce qui eſt conçû avec éfort, quelque bien penſé qu'il ſoit, eſt denué d'agrément, il ne ſufit pas d'entrevoir de l'eſprit dans un ouvrage, il y faut de l'ordre.

L'eſprit & le feu naiſſent où l'art manque. Quiconque écrit ſans méthode n'eſt certainement point goûté. Le défaut de propreté dans le ſtile déshonnore la vivacité de l'imagination.

Rien n'eſt beau, s'il n'a la grace du naturel : mais rien n'eſt parfait ſi l'art ne déguiſe adroitement la nature. Le point eſt de ſçavoir duquel des deux peut emprunter davantage la perfection d'un Ouvrage. Dans de certaines pieces le naturel doit dominer, les autres demandent des embelliſſemens étrangers.

Quoiqu'il faille du naturel dans les ouvrages d'eſprit, la nature ne doit pas néanmoins l'emporter ſi fort au deſſus de l'art, qu'elle y paroiſſe ſans ornement.

On ne veut point dans un tableau de nuditez groſſieres : bien qu'on ſçache que Cleopatre accordoit à Antoine les dernieres faveurs, le peintre qui auroit ce ſujet à traiter violeroit legerement une partie de ces objets qui choqueroient la délicate vertu des ſpectateurs. Je des-

mande la même reſerve dans un écrivain.

Je trouve qu'il eſt plus difficile d'imiter VOITURE que de ſurpaſſer BALZAC, peu ſçavent l'art d'écrire naturellement, & avec grace. Beaucoup ont ce ſtile pompeux, & cachent de grands défauts à la faveur de leurs grandes phraſes.

¶ Les Poëtes n'écrivent pas facilement en proſe : ils ont une telle habitude de ſcandaler leur vers que ne trouvant plus leur compte à meſurer leurs périodes, il leur eſt impoſſible d'en faire deux ou trois de ſuite. *Kulps* au jugement du Public trés-habile ne peut venir à bout de ſes préfaces : aprés qu'il les a faites en vers un de ſes amis les met en proſe : que ne les laiſſe-t'il dans leur premier état, on les trouveroit meilleures.

Les Poëtes ſe ſervent du privilege qu'ils ont d'outrer les choſes.

La Poëſie tolere l'hiperbole, la proſe eſt ennemie de l'éxageration.

On peut dire des Poëtes qu'ils corrompent leur imagination, pour abuſer criminellement la poſterité.

¶ Il n'eſt pas défendu a un Auteur de compter en ſecret les ſçavans de ſon ſiecle, d'admettre dans ce rang qui il lui plaiſt : comme il peut ſe tromper, il ſeroit dangereux de ne montrer au public que ceux en faveur de qui il s'eſt prevenu. Nous envoyons qui diſent hardiment, il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui poſſede l'art d'écrire délicatement. Ces déciſions ſont bonnes dans un manuſcrit, que peu de perſonnes liſent ; dans un imprimé elles ſont odieuſes.

¶ Un Auteur tarit à force d'écrire, l'eſprit ſe ſeche ſi on ne lui donne le tems de recouvrer ſa premiere fertilité par des bonnes lectures. Il faut laiſſer de l'intervalle entre un premier & un ſecond livre.

Plus on a de facilité à compoſer, plus on doit ſe défier de la fécondité de ſon genie, cette heureuſe abondance doit être ſuſpecte : il eſt rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner ſur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaiſt, je m'y aplique,

quand la galanterie me déſennuïe, je m'en occupe. Tantôt je ſuis ſerieux, tantôt je ſuis critique. Je tremble en verité dans le peu d'aparence qu'il y a de remplir des goûts ſi oppoſez.

¶ Tout eſt devenu venal juſqu'à la ſcience & aux Livres. Pourquoi penſez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend, c'eſt que lui-même l'a déja païé bien cher à l'Auteur ?

Les bons Auteurs ne ſe piquent pas plus de deſintereſſement que les autres. L'honneur eſt une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute que C... ait toûjours également enviſagé la reputation, lorſque ſes pieces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire eſt mépriſable : ſi ſon ouvrage eſt bon, cela ne m'empêchera pas de l'approuver.

Si la neceſſité m'avoit reduit à la neceſſité de travailler pour de l'argent, j'aurois aſſez aimé le métier de genealogiſte ; en eſt-il de plus lucratif dans ce ſiecle où l'on donne plus que jamais dans la fauſſe nobleſſe ? Un roturier qu'on a le ſecret de

faire Gentilhomme, ſe fait liberal & prodigue.

¶ C'eſt un eſpece de fureur que la paſſion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire feroit une mortification cruelle. Qui leur deffendroit de compoſer ſous peine de mort ne pourroit pas s'aſſurer de leur obéiſſance, tant eſt furieuſe la maniere qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur demon comme les avares. Ainſi doit-on nommer la rage qui les poſſede de paroître à la tête d'un méchant ouvrage.

¶ Ne donnez jamais à penſer que vous avez voulu pourſuivre le travail d'autrui. Vous riſquerez moins d'être Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous expoſez les ouvrages eſt peut-être celebre dans la republique des Lettres; ſavez-vous ſi l'eſtime qu'on a pour lui ne diminuera point celle qu'on auroit euë pour vous? Le Public ne s'attend pas à une ſimple traduction, il croit que vous voulez encherir. S'étant formé de vous une grande idée, ne deviendrez-vous pas le joüet de ſa critique,

quand il connoiſtra que vous n'êtes pas cet homme dont il s'étoit fait un beau portrait ?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces ſortes de gens : car il arrive qu'on tâche d'éclipſer par ſes propres ſentimens les penſées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaiſir qu'il y a d'ajoûter du ſien à ce que des ſçavans ont dit. Le Traducteur eſt bien puni de ſa temerité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'ouvrage, on le lui attribuë, le Public eſt-il injuſte ? Oüi, me direz-vous ? Mais qu'étoit-il neceſſaire de le prier d'en uſer ainſi. Ce tour étoit bon autrefois, il eſt uſé maintenant, les Lecteurs ne ſont plus dupes.

¶ S'il y avoit une inquiſition au Parnaſſe, le Royaume des Muſes n'en ſeroit que plus floriſſant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui aprés avoir été puni, continuë le métier de filou, qu'à un Auteur qui s'obſtine à travailler. On a toûjours beſoin d'argent, voilà l'excuſe du premier ; il n'y a point de neceſſité de ſe traduire en ridicule,

voilà ce qui condamne le ſecond.

¶ Le ſage ne conſidere point le nombre des livres, il en regarde le prix ; il les peſe & ne les compte pas.

L'homme ſage qui craint pour ſes écrits une mauvaiſe deſtinée, héſite à les produire ; le fol & l'ignorant ſe precipitent ; ils cherchent la gloire de beaucoup travailler & rien autre choſe. Tous les mois ils vous donneront un volume ; s'ils vivoient cent ans ils ne vous en donneront pas un bon.

D'où vient que tant de gens trés-capables de compoſer ne l'ont point fait ? Leur raiſon vaut mieux que tous les Livres qu'ils auroient donné. Il n'eſt pas d'un homme prudent de ruïner par un écrit dont peu connoiſſent la fineſſe une reputation que trente années de travail auroient aquiſe.

¶ Je ſurprendrois bien des perſonnes, ſi je leur diſois que l'Auteur de l'ouvrage en ce ſiecle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire, & preſque autant à balancer s'il le pro-

duiroit. Ce genre d'écrire eſt extraordinaire, lui diſoit-on, vous aurez tous les critiques à dos. Le Livre eſt à peine afiché que les exemplaires en ſont enlevez. Une ſeconde, une troiſiéme, une quatriéme édition paroiſſent; en un mot nous attendons la neuviéme : dites aprés cela qu'il n'y a pas un ſort attaché aux Livres.

## LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE.

LE pouvoir qu'on donne à la fortune n'eſt rien, elle-même n'eſt qu'imaginaire.

Admettre un deſtin, une fortune, le hazard, le ſort, c'eſt parler le langage des Payens, ce qui arrive contre l'attente des hommes, n'arrive que par une ſecrette permiſſion du Ciel. Tant d'empires détruits, tant de revers, tant de malheurs ſont regardez comme les éfets d'une fortune couroucée; on ſe trompe; la fortune cette divinité chimerique n'y a

aucune part. Nous devons reconnoître que Dieu permet toutes ces viciſſitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

¶ La Fortune eut autrefois des temples, elle a aujourd'hui des vrais adorateurs.

Nous ne ſommes plus à la verité dans ces tems où l'idolatrie conſacroit des lieux publics au culte de la fortune. On ſe contente de lui rendre ſes hommages en ſecret. L'ambition lui dreſſe des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

¶ La fortune fait plus d'hypocrites que la religion n'en a. Si la pieté n'étoit un acheminement à la faveur, comme l'eſprit, la ſcience, la valeur, le merite, on verroit peu de devots.

¶ La fortune, dit-on, change les mœurs, je crois plûtôt qu'elle les decouvre; tant qu'on vit dans l'eſperance de quelque avantage, on ſe concerte, on ſe compoſe, on ſe deguiſe, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent nôtre élevation. Eſt on parvenu à ſon but, on ſe montre tel que l'on eſt.

*Creſus* irreprochable dans un état privé en eſt à peine ſorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puiſſe juſtement reprocher ; vous m'en demandez la raiſon, ne voiez-vous pas qu'il n'a plus même interêt de ſe contrefaire, ſa fortune eſt faite, que lui importe de diſſimuler davantage ?

Ne penſons pas que *Creſus* qui dans ſon élevation eſt un orgüeilleux, un impitoiable, un avare, n'eût déja les mêmes défauts : certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en ſuſpendoit la violence : ſes ſoûmiſſions étoient le voile de ſon orgüeil ; ſa douceur aparente cachoit ſa dureté naturelle, des liberalitez neceſſaires confondoient ſon avarice. La fortune eſt venuë, elle a devoilé les artifices de cet hypocrite, elle le découvre ce qu'il eſt.

Diſons tout ; bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'ils ne changeoient auſſi de mœurs. On eſt entêté qu'il ne ſied pas de pratiquer dans un poſte illuſtre des vertus qui ne ſont de miſe que dans

l'obſcurité. Cette erreur a pour partiſans tous ceux qui parviennent.

¶ Que la fortune paroît biſarre dans ſes choix. Tels aprés de grands ſervices rendus languiſſent dans une condition inconnuë, pendant que d'autres ſont recompenſez d'une mediocre action de valeur, que la temerité aura produite; c'eſt le cours des choſes humaines. Accoûtumez que nous ſommes à de pareils évenemens je m'étonne qu'ils nous ſurprennent.

La fortune a bien reçû des malédictions des hommes, depuis qu'ils connoiſſent l'extravagance de ſes choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maître du monde; De ceux que nous voyons monter aux faiſtes des grandeurs, beaucoup ont été nos égaux & nos inferieurs. Ils ont trouvé du credit ſans le chercher, malgré eux on les a fait puiſſans: c'eſt de quoi nous nous plaignons.

¶ Les anciens mettoient avec raiſon un miroir ſous les pieds de la fortune, quand on eſt dans une ſituation glorieuſe; on ſe fuit, on n'oſe

ſe regarder, ni s'appliquer à ſoi, trop de choſes affoibliroient cette idée qu'on s'eſt formée de la proſperité ; on fuit même de voir ceux qui ont été heureux, & qui ne le ſont plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition, ne font helas que l'irriter : l'ambitieux s'imagine la fortune comme une déeſſe conſtante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais évenemens il les croit éloignez, les bons ſuccez il ſe les promet ; peut-on ſe flatter juſqu'à ce point ? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir des Courtiſans diſgraciez, des Miniſtres devenus odieux, des grands rabaiſſez ou par leur propre temerité ou par la biſarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela, il a mis le miroir ſous ſes pieds ; pour le dire plus naturellement, il s'eſt aveuglé.

¶ Saluſte dit que *la fortune domine en tout, qu'elle rend toutes choſes celebres ou obſcures plûtôt par caprice que par raiſon :* cela eſt trés-juſte, ce qui ſuit ne l'eſt pas ; *elle ne peut donner ni ôter à perſonne l'habilité, la probité &*

*les autres bonnes qualitez de l'ame.* Je parle de la fortune ſelon l'idée qu'on en a dans le monde, toûjours en ſupoſant les principes que j'ai avancez, qui eſt-ce qui fait que cet homme une fois parvenu à une premiere dignité, ſe montre ſi ingenieux pour arriver au plus haut point d'honneur? Pourquoi cét autre déchu d'une place éminente, paroît-il incapable de ſe relever de ſa chute? ce vertueux particulier s'eſt corrompu dans la faveur; cet homme d'affaire autrefois ſi intriguant, maintenant reduit à luy-même eſt ſans genie, ſans induſtrie; reconnoiſſons donc l'autorité de la fortune & ſur les grandeurs & ſur les grands.

Je ne vois rien qui ſoit plus au pouvoir de la fortune que la vertu. Les changemens qu'elle cauſe ne ſe bornant pas à faire d'un indigne un puiſſant; d'un ſage & d'un vertueux elle fera un cruel & un impie, c'eſt ſon jeu ordinaire.

La fortune nous rend ingrats, denaturez, impitoyables; rarement fait-elle un ouvrage de grandeur, qu'elle

ne produiſe un monſtre de cruauté, & on niera abſolument que la vertu ſoit en ſon pouvoir ?

¶ Les hommes voudroient que la fortune prevint leurs ſouhaits ; ſes retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs auſquels on n'arrive qu'aprés des années de travail ; ils voudroient avoir aquis ces richeſſes auſſi-tôt qu'ils les ont deſirées. Ce n'eſt point l'ordre des choſes du monde. Il faut du tems, pour en joüir, on ne les poſſede qu'un moment, on les perd d'abord. Voilà, ſi vous ne le ſçavez pas, les regles de parvenir, & la durée des élevations.

¶ Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui ſe relâchent, elle veut des gens actifs à qui l'eſtime de ſes biens donne de l'empreſſement, ſinon elle ſe fâche & devient l'ennemie d'un indifferent puni de ſa froideur en refuſant le ſuccez à toutes ſes entrepriſes.

Bien que nous voions qu'elle diſtribuë ſes faveurs à des hommes qui

qui n'avoient pas cette ardeur à les meriter, ne presumons rien de son indulgence. Alors elle signale sa generosité en recompensant par avance leurs soins à venir.

Personne n'est éxemt de se donner de la peine pour sa fortune. Si on parvient sans travail on ne se maintient qu'avec éfort. L'un vaut l'autre.

¶ Deux choses manquent à la fortune de la plûpart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquise, aux autres il manque d'en user sagement.

Je n'admire pas la fortune des riches, je n'admire que la maniere dont ils en usent. Les loüanges qu'on leur donne me déplaisent, si on ne me dit qu'ils y font paroître une moderation insigne.

Que de gens élevez à qui il ne manque qu'une seule chose, justement celle dont leur bonheur dépend, c'est la moderation.

¶ Un rien contribuë à nôtre agrandissement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaisances pour un grand Seigneur, quelques

assiduitez, quelque empressement à son service, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui sont parvenus; autant sont tombez dans la disgrace par un manque de conduite, une legere imprudence, un petit refroidissement d'égards.

¶ S'endormir dans la prosperité, se fier sur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un ravissement du cœur aux biens de la fortune, n'est-ce pas là un vrai Quietisme?

¶ La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter un tems: demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toûjours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde! une prosperité ce semble inebranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire. Si le cours d'une vie longue, & délicieuse, si des années de plaisir, des siécles de bonheur ne sont comparez

dans le Livre de la ſageſſe qu'à un ombre qui fuit, à un meſſager qui s'évanoüit, à un navire qui fend les eaux rapides, à un oiſeau dont on ne diſtingue point les traces; à une fléche qui diviſe ſubitement l'air; à quoi comparerons-nous des fortunes qui ne durent qu'une trés petite partie de la vie, quand je dirois, qui ne durent qu'un inſtant, l'experience ſeroit encore pour moi?

¶ Quand nous tombons il y a ordinairement de nôtre faute; quand nous montons, il eſt rare que nous devions ce bonheur à nôtre merite.

On a tort d'accuſer dans ſa déroute d'autres que ſoi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince; nous repreſentons des ſervices oubliez, des belles actions negligées; une diſgrace injuſte, un long malheur; pouvons-nous dire que nous ne l'ayons pas merité? Nos ſervices ſont-ils ſi conſiderables qu'ils doivent être éternellement recompenſez? Ces ſoins que nous éxagerons,

ces belles actions qui ſervent de pretexte à nos plaintes ſont-elles ſi regulieres qu'on n'ait rien à ſe reprocher ? Nous ſouffrons depuis longtems, qu'avons-nous fait pour ne plus ſouffrir ? Nos murmures continuels, nos médiſances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, ſont-ce là les marques de nôtre repentir ?

Se trouvera-t'il un Courtiſan que quelques mouvemens d'orgueïl dans la proſperité, quelques murmures dans la diſgrace, quelque infidelité à l'égard de ſon maître ou de ſes amis ne rendent coupable du renverſement de ſa fortune ?

¶ Que l'on eſt ingenieux à tracer de lugubres images de ſes miſeres, afin d'y rendre les autres ſenſibles ! J'ay tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laiſſé qu'un deſeſpoir cruel. Lors qu'on ſe deſeſpere ainſi, ce n'eſt pas qu'on n'ait plus ſujet d'eſperer, c'eſt plûtôt qu'on craint un entier depoüillement de ſes biens.

Les plus infortunez ne ſont pas

dans une telle ſituation, que leurs malheurs ne puiſſent augmenter ; ſi cela eſt, pourquoi dire qu'on a tout perdu ?

On n'eſt plus dans l'honneur, mais on a du bien ; on n'a plus de bien, mais on a la ſanté ; on n'a plus de ſanté, mais on a la connoiſſance de la verité. Que ſeroit-ce ſi avec cette perte de reputation, cette privation de richeſſes, ce nombre de maladies, on ignoroit Dieu ? juſques-là je ne crois pas de vrai malheur.

¶ Il n'y a point de chute mediocre pour les perſonnes élevées. S'il tombent, ils tombent rudement, leurs ſecouſſes ſont violentes, leur renverſement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la diſgrace ſurpaſſent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puiſſans ſeront puiſſamment tourmentez.* Cette verité a lieu dans ce monde comme dans l'autre.

¶ On murmurera contre moi, ſi j'entreprens de montrer combien on eſt malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'eſt plus vrai, Se-

neque avant moi l'a dit. Perſonne n'a combatu ſon ſentiment. Connoit-on les delices d'une proſperité qui n'a point été interrompuë ? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaiſe fortune, ſçait-on la maniere de ſe gouverner dans un état heureux ? non certes.

Ce n'eſt plus être dans le plaiſir que de n'en jamais ſortir ; ſans l'épreuve des momens fâcheux, on ne ſent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverſes qui naiſſent dans le monde accoûtume à leur abord. Aux heureux qui ſe ſont fait une douce habitude de l'opulence, un mal leger eſt infiniment plus ſenſible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi ? je vai vous l'apprendre. Il faut alors acquerir la patience, perdre cet amour de ſoi-même, ſe retrancher à une médiocrité juſques-là inconnuë, ſe réjoüir de ſes pertes, ſe faire un bonheur de ce qui ſembloit inſuportable ; tout cela coûte.

¶ Je plains ceux qui ſont toûjours careſſez de la fortune. Dans cet état

de tranquillité les paſſions ſe reveillent, la cupidité prend le deſſus, le cœur devient la maiſon de l'orgueïl, on meurt dans cet aſſoupiſſement déplorable; ſi l'on n'eſt frapé par l'adverſité.

Les bons ſuccez corrompent, peu montent aux honneurs ſans décendre d'autant de degrez de vertu. Peu conſervent dans les hauts rangs cette inclination bienfaiſante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne ſe croit né que pour lui, & ne ſe rend utile qu'à lui ſeul.

Avant que d'arriver à ce poſte qu'on occupe, on étoit ami de ſes devoirs, la vertu s'eſt changée avec la fortune. Plus impie qu'anparavant vertueux, fier maintenant à l'excés, avare ou tout à fait prodigue; on n'eſt plus ce qu'on étoit; pour avoir ſes premieres vertus l'averſité eſt neceſſaire.

Ceux que la fortune abaiſſe, rentrent quelquefois en eux-mêmes; ceux qu'elle favoriſe en ſortent avec précipitation, & n'y peuvent rentrer que par la diſgrace.

¶ Il y a une eſpéce d'abondance dans

le dépoüillement de toutes choſes. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien ! Tout. Et c'eſt cela qui le rend ſouverainement riche, puiſqu'il n'a point de tréſors qui l'inquietent, d'honneurs dont la poſſeſſion le trouble, de plaiſirs dont la criminelle jouïſſance le tiranniſe au dedans. Ce ſentiment ne tombe pas ſous l'imagination des perſonnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur éxemt de paſſions.

Dans l'amas des richeſſes il y a un fond de miſére inſeparable, & un vuide affreux de ſatisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excés ne fait qu'augmenter ſa convoitiſe. Plus il poſſede, plus il deſire, ſes ſouhaits l'embarraſſent, ſes jouïſſances ne l'aſſouviſſent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend guéres plus content. Appellera-t-on de mon premier jugement ?

§ Mille gens qui auroient perdu leur réputation, ſi la fortune leur étoit devenuë favorable, la conſervent tant qu'elle s'obſtine à les perſecuter. Il ne faut pas être trop fin

politique pour en deviner la cauſe. Les bons évenemens amoliſſent certains ; d'autres s'opiniâtrant à braver leur deſtinée, ſoûtiennent l'opinion qu'on a conçûë de leur activité, de leur penetration.

L'adverſité nous fait voir ce qu'eſt veritablement un homme; elle develope les grandeurs de ſon ame, la met dans ſon étenduë, au lieu que la faveur nous montre ſeulement qu'il eſt heureux. Avant que *Sannion* tombât, connoiſſoit-on ſa fermeté, ſon indifference pour les choſes d'éclat ? On le croyoit riche, puiſſant, & rien plus.

¶ Il faut plus de courage pour ſupporter, je ne dis pas les peines, mais les joies d'une éclatante fortune, que pour ſubir la cruauté d'un mauvais ſort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ſes douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'aient leur amertume. Le malheureux ſe conſole ſi l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joies ; celui au contraire qui croit que la fortune eſt obligée de lui être inviolablement fidele, ſe fâche & ſe trouble; il regar-

de comme une extrême infidelité de ſa part la moindre contradiction qui lui eſt ſuſcitée.

¶ Le malheur d'un homme d'eſprit n'eſt jamais complet. Il trouve en lui-même des reſſources contre ſon deſeſpoir. Les reflexions qu'il peut faire ſur ſes traverſes, la maniere dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il ſe met devant les yeux, ce tableau qu'il ſe fait des évenemens du monde, la difficulté de parer les mauvais ſuccés, l'impuiſſance de ſoûtenir une grande proſperité, tout cela fait en lui un fond inépuiſable de conſolations qui manquent aux gens moins ſpirituels. Ceux qui prennent plaiſir à ſe rendre agreable le ſpectacle du monde, à orner cette figure de la vanité, ſe font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de ſi fortes exagerations.

Eſtes-vous malheureux, faites vous un ſi desagreable portrait des bonheurs preſens, que vous puiſſiez vous convaincre qu'en les poſſedant vous n'aurez qu'un foible avantage.

¶ Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle ſur ſes propres beſoins, on s'en fait d'imaginaires, on neglige les veritables ; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvû aux neceſſaires.

¶ Qui n'eſt point inſolent dans la bonne fortune, ſouffrira volontiers la mauvaiſe. On ſçait faire uſage de ſes diſgraces, quand on n'a jamais abuſé de la proſperité.

Autant qu'il y a de gloire à être ſage dans les hautes fortunes, autant y a-il de merite à être conſtant dans les mauvais ſuccés.

¶ Les bons ſuccés des ambitieux animent à entreprendre les mémes choſes qui les ont conduits à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de ſemblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richeſſes de CRESUS, le bonheur de JUGURTRA, travaille à devenir auſſi puiſſant, auſſi riche, auſſi heureux, ſans qu'on ſonge à ſe moderer dans un état élevé, quoi-qu'on voie la mort de Sejan, le ſupplice de Creſus, la honte & la captivité de tant d'autres.

¶ Les malheureux ſont tournez

ne produiſe un monſtre de cruauté, & on niera abſolument que la vertu ſoit en ſon pouvoir ?

¶ Les hommes voudroient que la fortune prevint leurs ſouhaits ; ſes retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs auſquels on n'arrive qu'aprés des années de travail ; ils voudroient avoir aquis ces richeſſes auſſi-tôt qu'ils les ont deſirées. Ce n'eſt point l'ordre des choſes du monde. Il faut du tems, pour en joüir, on ne les poſſede qu'un moment, on les perd d'abord. Voilà, ſi vous ne le ſçavez pas, les regles de parvenir, & la durée des élevations.

¶ Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui ſe relâchent, elle veut des gens actifs à qui l'eſtime de ſes biens donne de l'empreſſement, ſinon elle ſe fâche & devient l'ennemie d'un indifferent puni de ſa froideur en refuſant le ſuccez à toutes ſes entrepriſes.

Bien que nous voions qu'elle diſtribuë ſes faveurs à des hommes qui

qui n'avoient pas cette ardeur à les meriter, ne presumons rien de son indulgence. Alors elle signale sa generosité en recompensant par avance leurs soins à venir.

Personne n'est éxemt de se donner de la peine pour sa fortune. Si on parvient sans travail on ne se maintient qu'avec éfort. L'un vaut l'autre.

¶ Deux choses manquent à la fortune de la plûpart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquise, aux autres il manque d'en user sagement.

Je n'admire pas la fortune des riches, je n'admire que la maniere dont ils en usent. Les loüanges qu'on leur donne me déplaisent, si on ne me dit qu'ils y font paroître une moderation insigne.

Que de gens élevez à qui il ne manque qu'une seule chose, justement celle dont leur bonheur dépend, c'est la moderation.

¶ Un rien contribuë à nôtre agrandissement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaisances pour un grand Seigneur, quelques

assiduitez, quelque empressement à son service, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui sont parvenus; autant sont tombez dans la disgrace par un manque de conduite, une legere imprudence, un petit refroidissement d'égards.

¶ S'endormir dans la prosperité, se fier sur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un ravissement du cœur aux biens de la fortune, n'est-ce pas là un vrai Quietisme?

¶ La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter un tems: demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toûjours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde! une prosperité ce semble inebranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire. Si le cours d'une vie longue, & délicieuse, si des années de plaisir, des siécles de bonheur ne sont comparez

dans le Livre de la ſageſſe qu'à un ombre qui fuit, à un meſſager qui s'évanoüit, à un navire qui fend les eaux rapides, à un oiſeau dont on ne diſtingue point les traces; à une fléche qui diviſe ſubitement l'air; à quoi comparerons-nous des fortunes qui ne durent qu'une trés petite partie de la vie, quand je dirois, qui ne durent qu'un inſtant, l'experience ſeroit encore pour moi?

¶ Quand nous tombons il y a ordinairement de nôtre faute; quand nous montons, il eſt rare que nous devions ce bonheur à nôtre merite.

On a tort d'accuſer dans ſa déroute d'autres que ſoi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince; nous repreſentons des ſervices oubliez, des belles actions negligées; une diſgrace injuſte, un long malheur; pouvons-nous dire que nous ne l'ayons pas merité? Nos ſervices ſont-ils ſi conſiderables qu'ils doivent être éternellement recompenſez? Ces ſoins que nous éxagerons,

ces belles actions qui ſervent de pretexte à nos plaintes ſont-elles ſi regulieres qu'on n'ait rien à ſe reprocher ? Nous ſouffrons depuis longtems, qu'avons-nous fait pour ne plus ſouffrir ? Nos murmures continuels, nos médiſances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, ſont-ce là les marques de nôtre repentir ?

Se trouvera-t'il un Courtiſan que quelques mouvemens d'orgueïl dans la proſperité, quelques murmures dans la diſgrace, quelque infidelité à l'égard de ſon maître ou de ſes amis ne rendent coupable du renverſement de ſa fortune ?

¶ Que l'on eſt ingenieux à tracer de lugubres images de ſes miſeres, afin d'y rendre les autres ſenſibles ! J'ay tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laiſſé qu'un deſeſpoir cruel. Lors qu'on ſe deſeſpere ainſi, ce n'eſt pas qu'on n'ait plus ſujet d'eſperer, c'eſt plûtôt qu'on craint un entier depoüillement de ſes biens.

Les plus infortunez ne ſont pas

dans une telle ſituation, que leurs malheurs ne puiſſent augmenter ; ſi cela eſt, pourquoi dire qu'on a tout perdu ?

On n'eſt plus dans l'honneur, mais on a du bien ; on n'a plus de bien, mais on a la ſanté ; on n'a plus de ſanté, mais on a la connoiſſance de la verité. Que ſeroit-ce ſi avec cette perte de reputation, cette privation de richeſſes, ce nombre de maladies, on ignoroit Dieu ? juſques-là je ne crois pas de vrai malheur.

¶ Il n'y a point de chute mediocre pour les perſonnes élevées. S'il tombent, ils tombent rudement, leurs ſecouſſes ſont violentes, leur renverſement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la diſgrace ſurpaſſent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puiſſans ſeront puiſſamment tourmentez.* Cette verité a lieu dans ce monde comme dans l'autre.

¶ On murmurera contre moi, ſi j'entreprens de montrer combien on eſt malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'eſt plus vrai, Se-

neque avant moi l'a dit. Perſonne n'a combatu ſon ſentiment. Connoit-on les delices d'une proſperité qui n'a point été interrompuë ? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaiſe fortune, ſçait-on la maniere de ſe gouverner dans un état heureux ? non certes.

Ce n'eſt plus être dans le plaiſir que de n'en jamais ſortir ; ſans l'épreuve des momens fâcheux, on ne ſent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverſes qui naiſſent dans le monde accoûtume à leur abord. Aux heureux qui ſe ſont fait une douce habitude de l'opulence, un mal leger eſt infiniment plus ſenſible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi ? je vai vous l'apprendre. Il faut alors acquerir la patience, perdre cet amour de ſoi-même, ſe retrancher à une médiocrité juſques-là inconnuë, ſe réjoüir de ſes pertes, ſe faire un bonheur de ce qui ſembloit inſuportable ; tout cela coûte.

¶ Je plains ceux qui ſont toûjours careſſez de la fortune. Dans cet état

de tranquillité les paſſions ſe reveillent, la cupidité prend le deſſus, le cœur devient la maiſon de l'orgueïl, on meurt dans cet aſſoupiſſement déplorable ; ſi l'on n'eſt frapé par l'adverſité.

Les bons ſuccez corrompent, peu montent aux honneurs ſans décendre d'autant de degrez de vertu. Peu conſervent dans les hauts rangs cette inclination bienfaiſante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne ſe croit né que pour lui, & ne ſe rend utile qu'à lui ſeul.

Avant que d'arriver à ce poſte qu'on occupe, on étoit ami de ſes devoirs, la vertu s'eſt changée avec la fortune. Plus impie qu'anparavant vertueux, fier maintenant à l'excés, avare ou tout à fait prodigue ; on n'eſt plus ce qu'on étoit; pour avoir ſes premieres vertus l'averſité eſt neceſſaire.

Ceux que la fortune abaiſſe, rentrent quelquefois en eux-mêmes ; ceux qu'elle favoriſe en ſortent avec précipitation, & n'y peuvent rentrer que par la diſgrace.

¶ Il y a une eſpéce d'abondance dans

le dépoüillement de toutes choſes. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien ! Tout. Et c'eſt cela qui le rend ſouverainement riche, puiſqu'il n'a point de tréſors qui l'inquietent, d'honneurs dont la poſſeſſion le trouble, de plaiſirs dont la criminelle jouïſſance le tirannise au dedans. Ce ſentiment ne tombe pas ſous l'imagination des perſonnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur éxemt de paſſions.

Dans l'amas des richeſſes il y a un fond de miſére inſeparable, & un vuide affreux de ſatisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excés ne fait qu'augmenter ſa convoitiſe. Plus il poſſede, plus il deſire, ſes ſouhaits l'embarraſſent, ſes jouïſſances ne l'aſſouviſſent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend guéres plus content. Appellera-t-on de mon premier jugement ?

¶ Mille gens qui auroient perdu leur réputation, ſi la fortune leur étoit devenuë favorable, la conſervent tant qu'elle s'obſtine à les perſecuter. Il ne faut pas être trop fin

politique pour en deviner la cauſe. Les bons évenemens amoliſſent certains ; d'autres s'opiniâtrant à braver leur deſtinée, ſoûtiennent l'opinion qu'on a conçûë de leur activité, de leur penetration.

L'adverſité nous fait voir ce qu'eſt veritablement un homme; elle develope les grandeurs de ſon ame, la met dans ſon étenduë, au lieu que la faveur nous montre ſeulement qu'il eſt heureux. Avant que *Sannion* tombât, connoiſſoit-on ſa fermeté, ſon indifference pour les choſes d'éclat ? On le croyoit riche, puiſſant, & rien plus.

¶ Il faut plus de courage pour ſupporter, je ne dis pas les peines, mais les joies d'une éclatante fortune, que pour ſubir la cruauté d'un mauvais ſort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ſes douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'aient leur amertume. Le malheureux ſe conſole ſi l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joies ; celui au contraire qui croit que la fortune eſt obligée de lui être inviolablement fidele, ſe fâche & ſe trouble; il regar-

de comme une extrême infidelité de ſa part la moindre contradiction qui lui eſt ſuſcitée.

¶ Le malheur d'un homme d'eſprit n'eſt jamais complet. Il trouve en lui-même des reſſources contre ſon deſeſpoir. Les reflexions qu'il peut faire ſur ſes traverſes, la maniere dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il ſe met devant les yeux, ce tableau qu'il ſe fait des évenemens du monde, la difficulté de parer les mauvais ſuccés, l'impuiſſance de ſoûtenir une grande proſperité, tout cela fait en lui un fond inépuiſable de conſolations qui manquent aux gens moins ſpirituels. Ceux qui prennent plaiſir à ſe rendre agreable le ſpectacle du monde, à orner cette figure de la vanité, ſe font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de ſi fortes exagerations.

Eſtes-vous malheureux, faites-vous un ſi desagreable portrait des bonheurs préſens, que vous puiſſiez vous convaincre qu'en les poſſedant vous n'aurez qu'un foible avantage.

¶ Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle sur ses propres besoins, on s'en fait d'imaginaires, on neglige les veritables ; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvû aux necessaires.

¶ Qui n'est point insolent dans la bonne fortune, souffrira volontiers la mauvaise. On sçait faire usage de ses disgraces, quand on n'a jamais abusé de la prosperité.

Autant qu'il y a de gloire à être sage dans les hautes fortunes, autant y a-il de merite à être constant dans les mauvais succés.

¶ Les bons succés des ambitieux animent à entreprendre les mémes choses qui les ont conduits à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de semblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richesses de CRESUS, le bonheur de JUGURTRA, travaille à devenir aussi puissant, aussi riche, aussi heureux, sans qu'on songe à se moderer dans un état élevé, quoi-qu'on voie la mort de Sejan, le supplice de Cresus, la honte & la captivité de tant d'autres.

¶ Les malheureux sont tournez

en ridicules. Tout le monde en ſçait comme moi la raiſon. On n'eſtime que ceux qui peuvent ſervir. On appelle merite l'adreſſe à ſe pouſſer, on nomme crime l'infortune.

¶ *Je ne ſçai rien maintenant que ce que j'ai donné*, diſoit Marc-Antoine, pour ſe conſoler du changement de ſa fortune. Les avantages de la generoſité ſont ignorez dans les tems heureux, on ſe croit bien appuyé dans la faveur ; on neglige de ſe faire des amis ; mais que l'on eſt rigoureuſement puni de ſon avarice aux approches de l'adverſité ! Tout ſecours eſt neceſſaire, perſonne ne s'offre à en donner. Ceux ſur qui l'on a repandu mille graces, ſont à peine touchez de la ruine de leur bienfaiteur : Que doit-on attendre de ceux qu'on a mépriſez ou même deſſervis ?

## L'ORGÜEIL ET L'AMBITION.

RIen n'eſt plus inſupportable que l'orgüeil d'un homme que la faveur protege ; ſa bonne fortune le tranſporte, il eſt indocile & mépriſant ; on trouve moins d'accés auprés de lui qu'auprés d'un Prince, il ſe fait long-tems demander les graces qui dépendent de lui, ne les accorde qu'à des ſoûmiſſions réïterées, qu'à des recommandations nombreuſes.

L'orgüeil des Grands ſe ſupporte plus aiſément ; la naiſſance peut juſtifier leur fierté : comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité, on ne s'étonne pas qu'ils ſe communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation groſſiere ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On ſe plaint du fier abord de ce juge qui du commerce a paſſé à la

magiſtrature ; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du ſervice aux partis n'a fait qu'un pas : il n'y a que pour ces gens-là à ſe rendre inacceſſibles.

¶ Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux appartemens le fils de *Santipar* regarder avec mépris quiconque n'a pas une veſte pareille à la ſienne. Un étourdi entre à l'Aſſomption avec une troupe de coquettes. Point de chaiſes, s'écrie-t'il, point de chaiſes! A quelque prix que ce ſoit j'en veux. On lui en apporte, il s'aſſied, & rit au nez de ceux qui ſont debout. Un autre à la comedie prend place ſur le theatre; parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dedain. Beaux ſujets de vanité!

¶ Fut-il un ſiecle plus injuſte ? Le ſçavant y eſt confondu avec l'ignorant ; l'habile avec le fat ; tel eſt le langage d'un Auteur prevenu de ſon merite. On peut en general declamer contre les mœurs de ſon ſiecle, mais vouloir prouver ſon injuſtice par l'indifference qu'il nous marque;

cela ne peut partir que d'une vanité pedanteſque.

¶ Les plus orgüeilleux ne ſçauroient approuver dans les autres ce caractere ſuperbe. Plus nous ſommes enflez de nous-mêmes ; plus la preſomption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au deſſus de tous, on ne ſouffre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter ſur nous.

¶ Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'eſt un dépit ſuperbe qui leur fait dire qu'ils ſe paſſeront de chacun. Dans les diſgraces de la vie on a beſoin de tout le monde, des uns pour conſoler, des autres pour remedier plus efficacement aux maux dont on ſe plaint.

Je pardonne plûtôt la preſomption aux malheureux qu'à ceux qui ſont dans la proſperité. C'eſt une conſolation qu'il ne faut pas refuſer aux premiers : dans ceux-ci c'eſt une orgüeil qu'on ne peut goûter, j'ai du malheur & il me ſemble que je ne me le ſuis point attiré; ceux-là parlent ainſi. Peut-être eſt-il vrai. Je ſuis devenu

grand, & je ne meritois pas moins, diſent les derniers: quelle plus injuſte préſomption ?

¶ Il nous ſemble que nous aurons aſſez de force pour reſiſter à toutes ces paſſions maîtreſſes qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles reſolutions, nous ſommes orgüeilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration, excite auſſi nos deſirs. Nous ſouhaitons la grandeur pour avoir part aux loüanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refuſoit, nôtre ambition ſeroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaiſirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs, ſa paſſion ſe refroidiroit bien-tôt.

¶ Un homme que l'orgueil domine, prétend juſtifier ſa temerité en lui donnant le nom de bienſéance.

¶ Pluſieurs Hiſtoriens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes precedoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de

mort, l'autre l'image d'un Paon, rédisant plusieurs fois, *Souvient-toi que tu es homme*, comme s'ils eussent voulu donner à entendre au Heros, qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort s'il étoit aussi orgüeilleux que ce Paon. Salutaire pensée dans un jour de triomphe! Un Roi qui n'entendroit chanter que ses belles actions, seroit transporté de vanité, une reflexion sur la mort est alors un contrepoids bien necessaire.

Si on me permettoit de découvrir le sens de ces paroles, *Souviens-toi que tu es homme :* je dirois ce que la flatterie n'osa jamais prononcer: *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'évanoüira tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains ; avec eux vous passerez, comme eux vous disparoîtrez, demain peut-être vous obéirez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, convainquez-vous puissamment qu'il n'y a point de fond à établir sur ce qui brille à vos yeux avec tant

d'éclat ; ces autels qu'on vous érige, ces ſtatuës qu'on dreſſe à vôtre memoire ſeront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'eſt-à-dire ſongez qu'entre vous & le dernier de vos ſujets il n'y a qu'une difference legere ; la mort triomphera de vous plus fierement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle enſevelira dans le tombeau & vôtre puiſſance & vos grandeurs. Voilà ce qu'on vouloit dire à des Heros payens. Cette parole addreſſée à un Roi Chrétien a un ſens plus étendu. *Le faire ſouvenir qu'il eſt homme*, c'eſt lui dire qu'il doit penſer que Dieu lui demandera compte de l'uſage de ſon pouvoir, de ſes richeſſes, de ſes honneurs ; c'eſt lui dire que quelque grand qu'il ſoit, il ne l'eſt devant Dieu qu'autant qu'il s'abaiſſe à ſes propres yeux.

Cette reflexion eſt juſte, & ne ſera pas la plus goûtée, je m'y attends.

¶ Je ne deffens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne ſeulement l'excés d'ambition qui les porte à en acquerir une fauſſe & cri-

minelle. *Je ne ſuis pas venu en Perſe pour y trouver des tréſors*, diſoit Alexandre à Parmenion, *j'y ſuis venu pour y chercher de la gloire ; prens les richeſſes & laiſſe-moi tout l'honneur.* Cette parole ſemble belle dans la bouche d'un Roi payen, dont l'avarice ne pouvoit ſe guerir que par l'ambition. Mépriſer les richeſſes eſt une choſe digne d'un grand cœur, mais les mépriſer ſans rejetter la loüange de ce mépris, à cela ſe bornoit la vertu des anciens heros, vertu qui n'eſt pas exempte de reproche. On appelleroit orgüeilleux un Prince qui tiendroit aujourd'hui ce langage, on l'admira dans Alexandre, on loüa ſon courage, on applaudit à ſon deſintereſſement : le flatteur n'alla pas plus loin.

La religion qui nous donne une idée preciſe de la vertu, nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts groſſiers. On y remarque un deſir immoderé de paroître grand ; une eſtime idolâtre de ſoi-même, un mépris general de tous

les autres, le chriſtianiſme n'admet point de telles vertus.

¶ L'ambitieux s'attribuë le bonheur des évenemens, & rejette ſur une fortune imaginaire la fatalité des entrepriſes.

¶ Vouloir les premieres places ſans reflexion ſur l'étenduë de ſon merite, ſans diſcernement de ſes talens, ſans aveu de ſon incapacité, c'eſt le caractere de l'ambitieux.

¶ On eſt ſouvent contraint de ſe tenir dans la mediocrité, aprés avoir donné à ſon ambition un eſſor inutile

¶ Un Prêteur Romain Gouverneur de la Lybie envoya à Marius un député pour lui faire deffenſe de mettre le pied dans ſa province. Marius lui répondit : *Tu diras à Sextelius que tu as vû Marius aſſis entre les ruines de Carthage.* Que ce ſpectacle devoit paroître affreux à l'ambition ! qu'il étoit capable de confondre l'orgüeil d'un mortel audacieux ! Voir l'heureux Marius devenir le joüet de la fortune, qui oſeroit aprés cela ſe fier à ſa conſtance ? Il ſe donnoit pour exemple de ſa perfidie ; de ces ruïnes

où il étoit il prêchoit éloquemment les ambitieux : où ſont ceux qui ont profité de ſes leçons? Marius aſſis entre les ruines de Carthage, un fier vainqueur reduit au malheur des vaincus, le maître du monde ſans force, la plus puiſſante ville enſevelie dans ſes fondemens ! Qu'on a mauvaiſe grace de ſe croire inébranlable dans la proſperité !

¶ On ne regarde pas les autres dans ſes belles actions, on ne regarde que ſoi-même. Ce n'eſt pas la choſe publique que Ceſar, qu'Alexandre, que Pompée regarderent, mais leur reputation.

Alexandre va en Perſe, & parcourt tout le monde, c'eſt ſon ambition qui lui fait trouver le nombre de ſes ennemis trop petit, la terre trop bornée, le ſein de la mer trop étroit, l'univers trop reſſerré dans ſes limites. Pompée va en Eſpagne dans le deſſein de combattre Serrorius, met en fuite les pirates, paſſe en Afrique, viſite l'Armenie, pourſuit Mitridates en Aſie, il n'y eut point d'endroit où ne le conduiſit l'ambition.

Nous ſommes tellement infatuez

de ces faux exemples de vertu, qu'on les propose aux jeunes gens pour modéle. Proposons-leur l'humilité d'un David victorieux, la pieté d'un Josias dans ses prosperitez, les regrets d'un Manassés aprés son orgüeil ; la sage valeur des Maccabées, la reconnoissance des illustres vainqueurs dont l'Ecriture fait l'éloge : voilà les traces qu'ils doivent suivre.

¶ Un défaut unique fait plus de tort aux ambitieux, que ne leur peuvent servir mille vertus.

¶ Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils se flattent en se croiant maîtres des évenemens, soit qu'ils esperent repousser les attaques de la fortune, ils n'en deviennent que plus temeraires.

Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impression dans l'esprit de Scipion ? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt, Pompée voit sa grandeur ensevelie dans le tombeau ; en est-il moins ardent à devenir grand ? Pompée meurt à son tour, Cesar voit floter son corps au gré des vents, devenir le rebut de la mer qui le rejette

comme par mépris ſur ſes bords, quel profit tire-t-il de ce malheur ? Ceſar avide de la même gloire finit cruellement ſes jours par la main des traîtres, ceux qui eurent aprés lui l'adminiſtration de la republique, corrigerent-ils leur ambition ?

Les petits qui voyent le danger des hautes conditions ſe refuſent l'inquietude de les deſirer ; les grands fuïent de le voir, & n'apprennent point à mépriſer les grandeurs.

¶ Le pouvoir d'un Prince eſt arrivé à ſon comble ; il joüit de toute la gloire dont on puiſſe honorer le merite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t-il là ? N'y a t-il plus pour lui de gloire à acquerir ? Non. Il ne lui reſte que celle de s'abbaiſſer & de devenir humble.

## L'ENVIE.

QUand CHRISTOPHLE COLOMB eut découvert l'Amerique, les envieux diſoient : *N'y avoit-*

*il que cela à faire, qu'à aller là, & puis là ? Nous en eussions bien fait autant. Non*, leur répondit Colomb, *mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté ci*, en leur montrant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb cassa doucement la pointe sur la table, & fit tenir l'œuf dessus. Tous dirent encore : *N'y avoit il que cela à faire? il nous étoit aisé. Aucun*, repliqua Colomb, *ne s'en est pourtant avisé, c'est ainsi que j'ai fait la découverte des Indes.*

L'envie met dans la bouche de tout le monde le langage de ces sots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est-ce là, dit l'envieux, ce chef-d'œuvre ? j'en ferois bien autant. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingenieusement des bouts-rimez, un Orateur prononce un beau panegirique ; les connoisseurs leur applaudissent, le critique n'en juge pas de même. Ce sonnet dira t'il n'étoit pas difficile, cette

cette piece d'éloquence n'a rien d'extraordinaire, donnez à ce faux bel esprit, qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embaraſſer.

¶ L'envie ſuppoſe en nous des vices qui peut-être n'y furent jamais.

Le merite n'eſt pas toûjours capable d'effacer les impreſſions de la calomnie; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire, même tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un mérite ſouverain, qu'une maîtreſſe vertu qui puiſſent être à couvert des attaques du médiſant.

Qu'on nous diſe du bien d'une perſonne qui nous déplaît, l'envie aide à nous ſoûlever contre ſes admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux; s'ils ne ſont en bute à la médiſance, ils le ſont à la calomnie.

¶ En fait des ouvrages d'eſprit la flatterie ou l'envie aveugle les juges, celle-là en faveur des Puiſſans, celle-ci contre les foibles.

L'envie ſe déchaîne au moment qu'un nouveau livre eſt affiché; on

eſt impatient de le voir, on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déja pris la réſolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choſes, on s'étudie à les faire paroître deteſtables. La prévention qui s'en mêle fournit des armes à la critique: on prononce ſans balancer la condamnation du livre innocent; combien, s'ils pouvoient parler, crieroient miſericorde pour les mauvais jugemens qui s'en font!

¶ On peut faire quelque choſe à l'épreuve de la cenſure, mais rien à l'épreuve de l'envie. Le critique judicieux applaudit à vos vers, s'ils ſont bons; l'envieux réprend juſqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute legere le nom de crime énorme; s'il n'y a pas priſe à blâmer l'action qu'il voit, il condamne le motif que perſonne n'entrevoit.

¶ L'aveu que nous faiſons du merite d'autrui quoique ſincere, peut être un effet d'envie. Il nous fâche

de voir les autres plus estimez que nous. Qu'il est de gens à qui la probité des sages cause ces sortes de regrets !

¶ Qui est capable de regarder la felicité des autres sans envie, est plus heureux que tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

¶ L'envie étant le défaut des petits esprits, je m'étonne qu'elle soit si ingenieuse.

L'artisan décrie l'artisan, le marchand accuse son voisin de fourberie, le sçavant n'aime point quiconque lui fait ombrage, l'homme d'esprit en veut à ceux que l'on admire, le magistrat ne convient point de l'integrité des autres juges, le courtisan mépriſe ceux qui ont les mêmes avantages que lui. Qu'est-ce que cela conclut ? Que l'envie se gliſſe par tout, que le nombre des envieux est infini.

## LA SATIRE

ON ne ſçauroit laiſſer les hommes en repos, il ſe trouve toûjours quelque pertubateur de la tranquilité publique, quelque ennemi declaré du genre humain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis long-tems declaré la critique.

¶ La Satire eſt une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'eſprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur debite dans le beau feu qui l'anime.

¶ Avant qu'on ait épuiſé le ridicule des vices, matiere ſur laquelle on ne tarira jamais, il ſe paſſera bien des ſiecles, puiſque chaque ſiecle a ſes défauts.

On aura plûtôt achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le ſujet d'un Panegirique. Les vertus fourniſſent moins que les vices.

¶ Il y a de certains vices que la mode tolere, la Satire ne les épargne

pas, car elle desaprouve jusqu'à la mode.

¶ Etre Satirique, être Historien, ne sont pas deux choses incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Heros, quand on sçait distinguer les défauts des autres hommes.

¶ Nous aimons la Satire, mais il ne faut pas qu'elle nous blesse.

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous le recusons; si les portraits qu'il fait des vices nous ressemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite severement les autres, est la seule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaît aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le sexe.

Un Comedien qui fulmine, est plus écouté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaît davantage que la douceur de l'Evangile. Celui-ci ferme les yeux aux foiblesses du prochain, nous attache aux nôtres; celle là nous aveugle sur nous mêmes, & nous donne une veuë perçante pour penetrer les imperfections d'autrui.

re que les défauts de ceux dont la folle conduite nous ſcandaliſe.

Une Satire paroît au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de ſes Courtiſans. Les noms imaginez ſous leſquels il cache un Poëte ridicule, un jeune & préſomptueux Muſicien, un ſpectateur ignorant, deviennent la matiere de cent jugemens temeraires. Les lecteurs avides à decider, aſſurent qu'on a eu deſſein de parler de tel & tel; ces preſſentimens ſe confirment, ſe débitent, ſe multiplient: on eſt ravi de faire valoir ſes conjectures dans les aſſemblées du beau monde, on les porte de compagnie en compagnie, on les fait paſſer de converſations en converſations; chacun ſe rend admirateur d'une raillerie délicate, on la penetre, on la dit veritable, on applaudit à qui ſe pique d'en avoir la clef; ainſi ſe tranſmet une admiration criminelle, toute une Ville eſt inſenſiblement abreuvée de ces bruits, qui accuſera-t-on de ce deſordre? Le lecteur en eſt complice, s'il y a de la faute du Poëte.

C'eſt une foibleſſe que de s'alarmer d'une Satire ou l'on ſe croit intereſſé : Qui vous a dit que ce ſoit preciſemẽt vous que THEOPHRASTE ait figuré dans ſes Caracteres ? Vous a-t-il nommé ? Non. A-t-il cité vos avantures ? Non. A-t-il deſigné vôtre famille ? Non. De quoi vous plaignez-vous ? J'aurois plus de ſujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comedie du *Grondeur* ; & de me plaindre de ce qu'en plein Theatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B*** qui eſt le mien. Dans ma famille j'ai des Medecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mouſquetaires malgré leurs peres, contre la volonté du mien, j'en ai penſé prendre le parti & renoncer aux études : Vais-je croire que ce ſoit moi qu'on joüe ?

Les Critiques de nôtre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque ſorte ſcandaleuſe. C'eſt moins le vice qu'ils cherchent à reprimer qu'à irriter le coupable, ſur qui ils ſe plaiſent de faire éclater leur reſſentiment.

A quoi bon tout cela ? Lorſqu'il s'agit de s'inſtruire reſpectons la perſonne d'un Auteur qu'on ne peut, à cauſe de ſon caractere, repandre ſans le deshonorer. Contentons-nous d'attaquer ſes erreurs avec une modeſtie qui le gagne, qui le charme, & qui lui faſſe trouver bon qu'on le redreſſe. S'armer d'un air de capacité, affecter des manieres dures & imperieuſes, c'eſt prêter au public des ſujets de nous blâmer & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoîtra détrempé d'amertume.

¶ Que de gens ſe font honneur qu'on critique leurs ouvrages ? Je ne ſuis pas de leur humeur. Ma confuſion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de priſe à la cenſure.

Un Critique vetillard ne me fait pas peur. Si j'avois ſçu le Grec, j'aurois impoſé ſilence à bien des cenſeurs. On ne m'auroit pas fait un procés de m'être ſervi au hazard dans mes portraits de noms qui convenoient peu au caractere de chacun.

On plûtôt je me réjoüis de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eu deſſein de noircir perſonne.

¶ Les gens qui donnent tête baiſſée dans le bel eſprit; ne s'accommodent pas d'un même genre de vie. Ils ne croyent rien dire, s'ils ſont de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent ſçavoir.

Vouloir à quelque prix que ce ſoit critiquer, c'eſt ſe rendre la dupe d'autres cenſeurs plus malins. Le plus méchant merite, à mon avis, eſt d'examiner la conduite des particuliers pour faire voîr qu'on ſçait l'art de medire.

## LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS

MAUVAIS caractere que celui d'un faux plaisant, évités-le avec soin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaisanterie, du reste n'en faites pas métier. En vous parlant ainsi, je ne suis que l'écho de ceux qui connoissent parfaitement le monde.

Un homme qui fait métier de bouffonnerie, tôt ou tard sera mepriſé. On n'eſt pas toûjours en humeur d'aplaudir à une pointe mal placée.

¶ Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son mal-honnête homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qu'on n'en a point d'autres.

¶ La plaisanterie n'étant pas du goût de tout le monde, je plains ces boufons de profeſſion qui dans les compagnies ſericuſes ne peuvent jouër

qu'un tres-froid perſonnage.

Il eſt également ridicule de plaiſanter ſur tout, & de plaiſanter mal à propos. La plus agreable converſation demande des momens ſerieux, & toutes ſortes de ſujets ne ſont pas propres aux boufons.

¶ Un mauvais plaiſant pourra faire lâcher priſe au plus adroit railleur. Gueriſſons-nous donc de cette envie de mordre, puiſqu'on eſt expoſé à la confuſion, au dépit, à la haine.

¶ La raillerie eſt un commerce d'eſprit, qui doit avoir ſes regles.

Les railleurs ſemblent être contens qu'on leur rende le change ? Ils me permettront de douter qu'ils ſoient ſinceres ; perſonne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

¶ Si par mépris on neglige de reveler le ridicule d'un ſot, on lui fait cruellement valoir ſon indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui fait une grande grace ; la plus outrageante raillerie n'a rien de ſi piquant que ce reproche.

¶ Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une

raillerie plus ſenſible. En diſant à *Euripide* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, nôtre aigreur le met en droit de nous reprocher un vice d'eſprit, & de nous accuſer de manquer de ſçavoir vivre.

Je ne ſçai même s'il ſeroit permis d'appeller avare ou lâche quiconque l'eſt ; ſommes-nous ſans défauts, & n'en trouvera-t'on pas en nous de plus groſſiers? Prenons y garde pour nôtre interêt.

¶ Le ſecret d'empêcher la raillerie, eſt de la prevenir ; on ne ſe mocquera point d'un boſſu qui ſe tournera lui-même agreablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui ſe fait un plaiſir de railler, ni à celui qui ſe fait un chagrin d'eſtre raillé. Tous deux ignorent ce qui ſe doit honnêtement pratiquer. Il eſt odieux de s'ériger en railleur, il n'eſt que d'un brutal de repouſſer aigrement la raillerie.

¶ L'on permet d'ordinaire la raillerie, pourvû qu'elle ſoit diſcrete & moderée : ſi l'on m'en croioit, on s'en interdiroit tout à fait l'uſage.

## L'AMOUR ET L'AMITIE'.

L'Amour eſt le défaut des jeunes gens, le foible des vieillards, la folie des filles, la paſſion des femmes, l'amuſement des petits, l'occupation des grands, la perte des inſenſez, l'écuëil des ſages. Que veux-je dire par là ? Que l'empire de l'amour eſt univerſel, il domine tous les âges, tous les ſexes, toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la paſſion d'un jeune homme, de l'extravagance dans celle d'un vieillard. Dirons-nous que l'amour eſt une bonne choſe ?

¶ L'amour ſe fait à preſent de pluſieurs manieres. Un Cavalier ſe ruine auprés d'une Dame qu'il adore ; une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée ; ou bien chacun de ſon côté contribuë aux frais d'une paſſion : *Timanthe* & *Melanie* font ainſi l'amour. Se ruiner pour une

femme, c'eſt être dupe ; ſouffrir qu'elle s'engage à la dépenſe, c'eſt n'avoir pas de cœur ; s'aimer but à but on n'a rien à ſe reprocher.

¶ L'amour ne va gueres ſans jalouſie, la jalouſie eſt accompagnée de violens chagrins, ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui ſe multiplient. Où eſt l'agréement d'aimer.

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au païs de l'amour, j'ai quitté de petits plaiſirs, je préviens de grands maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprés d'une jolie femme, afin qu'il en devint amoureux.

¶ Un homme amoureux ſe fait par tout remarquer. La mélancolie eſt peinte ſur ſon viſage ; rien n'eſt capable de ſuſpendre ſa reverie, ni d'adoucir la rigueur de ſon air. La converſation, qui charme l'ennui des plus ſombres eſprits, l'apliquent à de nouvelles inquietudes ; ſon cœur en proye à ce qu'a de plus cruel la jalou-

ſe eſt dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un ſot perſonnage ?

¶ Pour aimer il faut avoir beaucoup de tems à perdre, & ne faire que cela.

¶ L'argent eſt le nerf de la guerre, il eſt la clef de l'amour.

¶ L'indifference en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons ſuccez donnent ailleurs de la joye, en amour ils produiſent les dégoûts, les froideurs, les ſeparations.

¶ Un amour naiſſant cache bien des défauts, la haine qui lui ſuccede les met dans un jour plus noir.

¶ Les petites gens font l'amour avec moins de delicateſſe, mais avec plus de ſincerité.

¶ L'Amour peut être plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il ſoit plus raiſonnable. L'amour naît bruſquement & s'évanouït de même, l'amitié a une naiſſance moins prompte, une durée plus ſolide. L'amour

s'attache aveuglement, l'amitié eſt éclairée dans ſes choix. L'amour entraine les dégoûts, il eſt ſujet aux revolutions ; l'amitié eſt au deſſus des caprices, elle n'eſt ſujette qu'à de legeres & de rares viciſſitudes. L'amour ſe refroidit par les careſſes, ſe ralentit par les faveurs ; l'amitié s'échauffe par les ſervices, s'augmente par les bienfaits: L'amour eſt une folle paſſion, l'amitié une belle vertu, c'eſt tout dire.

L'amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour, ſont deux cœurs differens ; l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du tems pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le ſort de ce qui ſe fait bien-tôt eſt de finir auſſi bien-tôt.

¶ Pour avoir de l'eſprit il faut être amoureux. Pernicieux ſiſtéme ! maxime dangereuſe ? prend-on garde qu'on ne peut devenir amoureux ſans intereſſer la liberté du cœur, la tranquillité de l'ame? Je ne veux point de l'eſprit à ces conditions.

§ L'amour eſt plus inventif que l'amitié, par la même raiſon qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte, mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aiſément deux amis qui ſe ſont broüillez, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la derniere extremité, les amans ſe racommodent eux-mémes.

Les amis vivroient pluſieurs années dans une parfaite union, les amans ne ſçauroient être une heure ſans ſe quereller : demandez-m'en la raiſon, je vous répondrai que l'amitié eſt ſage, tranquille, attachée à la moderation, l'amour au contraire eſt bruſque, turbulent, exceſſif dans ſa délicateſſe.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat, d'infidelle ſuccedent ceux de cher & d'adorable. On s'épuiſe à montrer ſon innocence ou à ſe juſtifier ſi l'on eſt coupable. La tendreſſe s'explique alors ouvertement, ce que l'amour a de plus inſinuant ſe develope, & charmé l'un & l'autre d'avoir reüſſi à effacer les cri-

imaginaires dont on ſe ſoupçonnoit, on ſe trouve infiniment plus aimable qu'auparavant.

¶ La coquetterie regne autant parmi les amans que parmi les maîtreſſes. *Fulvie* ſe plaît dans la foule de galans, *Bronte* ſe laſſe & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie*.

¶ L'amour & l'ambition compatiſſent rarement ; la ſageſſe & l'amour ſont encore moins d'intelligence.

¶ J'ai bien oüi parler qu'autrefois il y avoit eu des amis, du reſte je n'en ai jamais connu. On parle d'ORESTES & de PILADES. Aprés eux de qui fait-on mention ? Il s'eſt paſſé pluſieurs ſiecles depuis celui où ils vivoient, ſans qu'on ait remarqué une amitié ſemblable, le nôtre n'eſt pas plus privilegié que les precedens.

¶ Retranchez-vous, croiez moi, ſur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aiſé & agreable eſt exemt des complaiſances forcées, de diſſimuler à toute heure, de flater

à moins que d'y être obligé par une politique dont les plus honnêtes gens doivent ſuivre les regles. On a par ce moyen toutes les douceurs de l'amitié, on n'a point la gêne d'une longue diſſimulation.

Celui-là n'aime pas qui appelle toutes ſortes de perſonnes ſes amis, il faut être plus difficile.

Avez-vous fait un choix, que ce ſoit pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux.

C'eſt s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'attendre qu'il ſoit nôtre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, & non ceux qu'on aime, de peur d'avoir à ſe reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

La fortune peut aſſez nous élever pour nous affranchir d'une infinité de beſoins: de quelques graces qu'elle ſoit maîtreſſe, elle ne fera pas qu'on puiſſe ſe paſſer d'un bon ami. Plus nous ſerons heureux plus il nous ſera neceſſaire. Avec lui que nous manquera-t'il? Sans lui que n'avons-nous point à craindre? Nous ſommes por-

tés à l'entêtement, à la fourberie, à la cruauté ; dans un rang ſuperieur où tout ſemble permis, nôtre humeur ambitieuſe s'aſſouvira-t'elle? nôtre orgueil épargnera t'il quelqu'un ? c'eſt alors que nous avons beſoin d'un ami qui reprime par des conſeils de douceur nôtre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la verité ? L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos défauts ? L'ami.

Auguſte avoüe qu'il lui faloit un Mecenas, Alexandre un Epheſtion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroiſſement ; la neceſſité d'avoir un ami en qui ils euſſent une confiance entiere, fut la ſeule dont elle ne les exemta point.

¶ N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortege d'amis. Soions contens d'en faire un ſincerement devoüé à nos interêts : je ne pardonne de vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le conſulter, & un ſecond pour en être repris.

¶ Ecouter docillement la reprimande d'un ami, c'eſt un ſeur acheminement à la perfection ; car l'or-

gueïl eſt la paſſion qu'on aime le moins à combattre, & qu'on ſurmonte plus difficilement.

Je ſuis revenu de la modeſtie de ceux qui feignent de trouver bon qu'on les reprenne. Nul ne conſent que la critique s'explique ſur ſes défauts, on abandonne à flatterie le ſoin de les déguiſer, & c'eſt tout. Relevez les vertus obſcures, groſſiſſez les petits avantages, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas ſemblant d'apercevoir les vices; on vous dira le meilleur ami du monde: touchez aux imperfections ſecretes, vous deplairez, n'en doutez pas.

¶ La ſincerité eſt conſeillée par l'amitié, & ce n'eſt que par cette ſincerité que l'amitié s'évanoüit.

L'amitié défend une trop grande indulgence, elle veut qu'on ſe corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils ſe broüillent, ils ſe diviſent, quelles meſures prendre! Puiſque nous ſommes ſi delicats, éxerçons-nous à qui ſe flatera davantage, mais ne nous flatons plus de pratiquer les loix d'une veritable amitié.

Vouloir qu'en nous reprenant un ami ait une douceur flateuſe, des égards infinis, des circonſpections aveugles, qu'il aſſaiſonne ſes avis, qu'il les tempere, c'eſt en bon françois ne pas vouloir être repris, c'eſt reduire les gens à l'impoſſible.

¶ Un ami qui nous flatte eſt plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il ſouffre qu'elles degenerent en vices, & nos vices en habitudes, tout excuſer, tout accorder à la foibleſſe, permettre d'indignes libertez, avoir des complaiſances nuiſibles, ne point arrêter une criminelle entrepriſe, donner des conſeils intereſſez, applaudir à d'injuſtes deſſeins, l'ami flateur fait tout cela, que pourroit faire davantage un ennemi vangeur?

Nous flatons lorſqu'on nous conſulte, nous aimons à être flatez lorſque nous conſultons; de part & d'autre la tromperie plaît.

Les amis flateurs font entr'eux une eſpece de pacte & un traité de paix

par lequel ils s'engagent à se pardonner toutes leurs fautes.

¶ Un homme vous prie de l'avertir de ses défauts, a-t'il une envie serieuse de se corriger ? j'en doute, il tâche de vous marquer le plaisir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'est une ruse dont il se sert, & une maniere de prevenir les censeurs que l'amour propre à renduë fort commune.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en personne faire une harangue au Roi de Siam, que de donner en face une instruction à cet ami qui m'en prieroit ; j'y trouverois moins de difficulté.

¶ Examinons la conduite de nos amis afin de corriger la nôtre. Jettons ensuite les yeux sur nos foiblesses afin de nous accoûtumer à suporter les leurs.

Nous reprenons aisement certains défauts, si nous les avions nous en tirerions vanité.

¶ L'inegalité qui se trouve parmi les amis est la plus ordinaire cause de leurs divisions ; *Myrille* s'est élevé,

il n'a plus pour moy cette tendre affection qu'il m'avoit jurée ; si j'étois son égal, *Myrille* continueroit de m'aimer.

¶ L'union des freres enchaîne la fortune dans les familles.

¶ S'eſt-il rien vû de plus admirable que la fidelité de REGULUS qui pour degager ſa parole quitte Rome, ſes enfans, rentre dans le Cartaginois, & reprend ſes fers ; Bel exemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme ! Regulus vainqueur auroit-il pû montrer dans ſon triomphe quelque choſe de plus glorieux à ſa memoire. Soyons à l'égard de nos amis ce que fut Regulus à l'égard de ſes ennemis, inviolable dans nos paroles, fideles juſqu'à la mort.

LA

## LA PRUDENCE.

IL eſt une prudence qui ménage le preſent, il en eſt une autre qui diſpoſe en quelque ſorte de l'avenir, l'une aſſure les bons ſuccez, l'autre repare les mauvais ; cette prudence ne ſe trouve que dans les hommes penetrans.

¶ Le nombre des deſſeins n'eſt pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confuſion.

La prudence ſe rafine par les différens conſeils.

¶ Il y a dans la plûpart de nos entrepriſes une temerité qui eſt cauſe qu'elles nous réüſſiſſent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence conſommée.

La réüſſite d'une affaire n'eſt pas une preuve infaillible qu'elle ait été bien conduite ; ſouvent de trés-bons conſeils produiſent de fâcheuſes iſſuës, & il n'eſt pas moins ordinaire qu'on arrive à une fin heu-

reuſe par de mauvais commencemens.

¶ La prudence a beaucoup plus de part dans de certains projets que la fortune ; dans d'autres la prudence n'a que commencé, la fortune a fait le reſte.

¶ Il n'eſt pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut luy ôter par prevoyance & par conſeil.

¶ Les malheurs ne peuvent pas détruire la vertu. Le fatal ſuccez d'une entrepriſe n'ôte rien à la reputation du ſage qui l'a formée. Si les évenemens étoient en nôtre puiſſance, il ſeroit juſte de blâmer une valeur & une prudence malheureuſe. FABIUS vaincu me paroit auſſi digne de loüange que FABIUS vainqueur, dés que je conſidere que l'homme n'eſt point maître de la fortune.

Voir les témeraires être plus heureux que les ſages, une entrepriſe bien concertée échoüet plûtôt qu'un deſſein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des ſages ſans blâmer leur prudence, & aplaudir au bonheur des téméraires ſans approuver leur conduite.

¶ La prudence n'eſt pas affectée au ſexe, il eſt des femmes auſſi ſages & auſſi heureuſes à donner un conſeil, que les plus fins politiques. JUDITH ſauva la ville de Bethulie, une ſervante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sarde, les Romains ſe défendent contre les Gaulois en ſuivant le deſſein qu'une femme leur propoſa.

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occaſions où le conſeil d'un grave perſonnage auroit été inutile. Leur imagination qui reçoit plus aiſement les impreſſions de la crainte devient plus ſuſceptible des meſures qu'il faut prendre. L'homme qui n'eſt pas ſi prompt à concevoir ces mouvemens timides, eſt plus lent à trouver les moiens de ſe derober aux dangers qui le menacent.

¶ Le conſeil apartient aux vieillards, l'execution aux jeunes gens:

la prudence de ceux-là, la hardieſſe de ceux-ci conduit aux entrepriſes fortunées.

Le ſang froid eſt bon dans le conſeil, l'eſprit de feu eſt admirable pour l'éxecution.

## LE JEU.

LE jeu eſt une occupation fatigante, & perſonne ne s'en laſſe. Nous en avons des exemples.

¶ Ce n'eſt point l'avarice qui a inſpiré aux hommes le deſir de joüer, c'eſt l'ambition, c'eſt la prodigalité.

L'oiſiveté détournant des occupations ſerieuſes attache à cet exercice, où on prétend ſe deſennuyer, où on cherche à couler le tems, & où la moindre perte eſt celle de l'argent.

L'ambition qui fait naître l'envie de tenir tête aux perſonnes de la premiere volée, conſeille cet amuſement comme un moyen de s'ouvrir une libre entrée dans toutes ſortes de maiſons.

La prodigalité ferme les yeux aux depenſes que l'on fait, aux riſques que l'on court. On ſe flate que les ſources ne tariront jamais, que les reſſources ne manqueront point, delà vient cette habitude mauvaiſe de faire ſucceder les profuſions énormes à de legers gains, ou de recouvrer les pertes par des excés monſtrueux qui en attirent de nouvelles.

L'avarice n'a garde de ſuggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne l'haſarde pas volontiers. Il le conſerve precieuſement ; ſes delices ſont dans la contemplation, ſes joyes dans la vûë de groſſes ſommes, on trouve peu d'avares qui ſçachent même les jeux les plus communs.

¶ Les imprecations, les juremens, les blaſphemes, ſuites funêtes du malheur d'un joüeur, le rendent ardent. Le feu paroit dans ſes yeux, la rege éclate ſur ſon viſage, le deſeſpoir par ſa bouche. Dans cet état où il eſt tout hors de ſoy, eſt-il poſſible de croire que la raiſon le maîtriſe encore ?

¶ J'ay vû des gens ſe piquer de

n'ignorer aucun jeu ; pour moy je ne me crois nullement déshonoré d'avoüer que je les ignore tous, & que je ne veux apprendre que celui des échets.

¶ L'interêt bannit la bonne foy du jeu.

Il eſt dangereux de joüer avec ſes amis, le jeu donne lieu aux injures, & par conſequent à des haines irreconciliables.

La fortune d'un joüeur eſt incertaine, il perdra dans un moment le fruit de pluſieurs jours de gain.

A-t'on vû beaucoup de joüeurs s'enrichir, l'argent du jeu ne profite preſque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joüeur de profeſſion, je renoncerois à l'eſperance d'un patrimoine.

*Aſpaſie* dont le mari eſt paſſionné pour le jeu, oze-t'elle s'attendre à un doüaire ?

*Damis* depuis huit jours eſt en gain; ſon bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ſes demarches, on l'obſerve, on le ſuit. Prés de rentrer chez luy on le vole,

on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis* ? S'il s'en alloit triſtement, du moins il marchoit en ſeureté.

¶ Je mets la paſſion du jeu au nombre de celle dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoy l'inſpirer, on ne ceſſe point de joüer, qu'on n'ait tout perdu ; & encore à quelles extremitez ne ſe reduit-on pas pour reparer ſes mauvais ſuccés ?

Que reſte-t'il à perdre à qui a joué ſon caroſſe & ſes chevaux ? Avec eux il a perdu ſa reputation.

¶ On peut être bon joüeur ſans être honnête homme. Joüer beau jeu, ſe moderer dans la perte, hazader ſon argent ſans chagrin, gagner fidelement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon joüeur ; mais peut-on jouër ſans ſe derober à ſes affaires, ſans ſe ruïner ou ruïner les autres, ſans noüer des commerces ſuſpects ? Tout cela *Traſimon* s'accorde-il avec les regles de la probité ?

# LE PROCE'S

C'Est aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enseigner la musique. Beaucoup n'ont que cette profession. Les femmes s'en mêlent aussi bien que leurs époux ; on ne se souvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde ; ni si elles sont Comtesses ou Marquises, on ne les connoît que sous le nom de plaideuses.

*Argante* publie cent fois dans le cercle de ses nouvelles amies qu'elle commence à respirer, qu'heureusement ses procés sont terminez ; il lui en reste cependant quatre ou cinq, si je ne me trompe, mais c'est une bagatelle pour une femme qui s'en est vû jusqu'à vingt-huit, sans compter sa separation de corps & de bien d'avec son mari qu'elle poursuit vivement.

On se fait une habitude de plaider comme de danser & de monter à

cheval ; un homme qui se sent leger ou bon Ecuyer, danse ou s'exerce toûjours au manége. Il en est de même du plaideur ; il lui faut des procés, sinon c'est un homme mort.

¶ Faire rompre des mariages, ou casser des testamens ; demander qu'une donation soit nulle, ou une exheredation declarée injuste ; voilà sur quoi l'on plaide de nos jours, surquoi de tout tems la chicane s'exercera ; il est pourtant necessaire qu'on se marie, qu'on fasse du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aimerois autant dire qu'il est necessaire d'avoir des procés.

¶ La profession d'Avocat est la plus suivie. Personne ne s'en étonne : car chacun se sent d'humeur, à intenter procés sur une bagatelle.

Le parti de l'Eglise est assez communement embrassé, celui du barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de justice que de Prêtres : en diray-je la raison ? Beaucoup veulent mourir sans confession, peu voudroient avoir vécu sans procés ? cela exclud le grand nombre d'Ecclesiasti-

ques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

¶ Quelques uns s'approchent des tribunaux afin de s'excuſer ; quelques autres viennent s'y accuſer, ce ſont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin authentique de leur déshonneur.

Le Barreau eſt autant rempli de gens qui ſollicitent la reſtitution de leurs biens, que d'autres qui demandent la réparation de leur honneur. Les pertes s'accumulent néanmoins, cet honneur eſt de plus riſqué : un homme ſage doit s'en tenir à ſes premiers malheurs, dans la juſte crainte qu'il ne lui en arrive de plus facheux.

L'époux mécontent de ſa femme l'accuſe d'infidelité, l'appelle en jugement ; elle y paroît, joyeuſe d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favoriſé & dont elle eſpere maintenant faveur. Qu'en ſera-t'il ? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille choſe arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard ; quand aujourd'hui pareille choſe n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari ſont tous les jours au pied des tribunaux ; l'un pour demander juſtice, l'autre pour l'avoir refuſée ; celle-là pour être entenduë des Juges, celui-ci pour être puni de ſes..... Il ſuffit que je ne ſois point obſcur.

*Anthime* & *Lelie* ont même appartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont enſemble aux promenades ; à l'Egliſe, à confeſſe, au palais, ou chacun de leur côté ils ſolliciten-les Juges pour parvenir à leur ſeparation. Peut-on avoir en plaidant une moderation plus entiere ? Si-tôt que leur affaire ſera terminée, ils ſe haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur reünion.

¶ Il ſe voit des chicaneurs de profeſſion qui ſe chargent de toutes les mauvaiſes affaires, & qui ont le ſecret de les rendre bonnes. Dites aprés cela que la juſtice n'a qu'une face.

Le bon droit n'eſt jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il appartient d'en decider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonſtances, priſe de la même maniere, ſe juge aujourd'hui d'une façon, demain tout autrement. Comment oſe-t'on ſe reſoudre à plaider ?

¶ L'or qui ne ſe corrompt pas, eſt un dangereux métail. Il corrompt les perſonnes qu'on croioit incorruptibles. Une cauſe en eſt bien meilleure où les offres ſuivent de prés la recommandation.

Nous diſons d'un juge qui n'a pû nous favoriſer, qu'il s'eſt laiſſé corrompre par les ſollicitations de nos ennemis. De nôtre côté nous l'avons ſollicité & fait ſolliciter, nous prétendions apparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous ? auroit-il été plus excuſable d'une maniere que de l'autre !

¶ La procedure eſt l'inſtruction d'un procés, c'eſt le ſentiment commun. Qu'on regarde de combien de procés elle eſt la cauſe, on en jugera differemment.

Si cet axiome de Philoſophie, *Il ne faut point multiplier les êtres ſans neceſſité*, avoit lieu dans la pratique,

tel procés a duré vingt-ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand'-Chambre a, je ſuis ſeur, vû le commencement de tel procés dont ſon ſucceſſeur ne verra pas la fin.

¶ Un rien devient matiére à procés, & ce procés eſt la cauſe d'une ruïne generale. *Chryſanthe* & *Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de Chryſante l'a animé contre Learque, Learque s'eſt aigri à ſon tour. Leur differend a été devant les Juges du Lieu; le Parlement en a connu enſuite. La choſe s'eſt paſſée, il y a douze ans, elle dure encore. Ces deux Gentilshommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi pouſſer celle-ci; eux-mêmes ſont obligez de la finir par une longue tranſaction. Le projet en eſt dreſſé depuis ſix mois, on differe de jour en jour à le ſigner, enſorte que ſelon toutes les apparences les petits-fils heriteront de ce malheureux procés, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de ſoûtenir

l'honneur de cette mauvaise cause.

Le racommodement est bon en matiere de querelles ; en fait de procés rien n'est à mon gré plus salutaire qu'un prompt accommodement.

¶ Dignitez, rangs élevez, places éminentes, sources de procés.

Le jour, le grand jour arrive que l'on consacre en expiation de nos sacrileges à une auguste ceremonie. Dans toutes les villes du monde chrétien s'élevent & se multiplient de superbes autels pour reposer l'arche du Seigneur. Les ruës sont aussi magnifiquement tapissées que les appartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins où l'art & la nature ont fait leurs derniers efforts. Les ministres sacrez sont revêtus de leurs ornemens pour rendre la fête illustre. Toutes choses ainsi disposées, les laïques à qui on defere l'honneur de porter le dais, disputent entre eux la prééminence. L'un dit qu'il est Marquis, l'autre allegue le bien qu'il a fait à l'Eglise, le troisiéme se prévaut de sa robe rouge, le dernier montre une croix de Cheva-

lier. Cette contestation donne lieu à un procés de longue durée : il a fallu prouver sa noblesse, il a fallu faire reparation d'honneur. La procession, me demanderez-vous, comment se fit elle A l'entour des chaniers. De jeunes Clers porterent le dais ; pendant que ceux qui étoient destinez à cette glorieuse action se disoient des injures atroces.

¶ Je n'envie pas le sort d'un homme pauvre qui est exemt de plaider: car Dieu mèrci ie n'ai point de procés ; mais les chicaneurs devroient l'envier : Si malheureux qu'il puisse estre, la destinée d'un plaideur à quelque chose de plus cruel.

N'avoir ni amourettes, ni procés, c'est au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi, je prefererois les disgraces de l'amour aux bons évenemens des procés. Une inclination ne dure que quelques années, on a esperance de devenir heureux en cessant d'être passionné : on ne voit jamais la fin des affaires ; une cause favorablement décidée donne lieu à d'autres contestations qui se multiplient à l'infini.

§ Le fils maltraité de son Pere, plaide pour ses alimens. Le pere a si bien fait que le fils est mort de faim avant que d'obtenir une simple provision, c'est un mauvais conseil que celui de plaider.

On me doit cent pistoles, j'ai droit de les demander ; si j'en poursuis le payement il m'en coûtera cent autres pistoles. Perdons plûtôt la premiere somme sans en risquer une seconde; ainsi raisonne l'homme bien sensé.

Il faut, vous dit un Avocat, six cens rôles d'écriture pour l'éclaircissement de vôtre affaire, je demande trois mois de tems, & deux cens écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le salaire de ses longues écritures, épargnez-lui la peine de travailler si long-tems, vôtre affaire sera mieux & plûtôt éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G... qui écrit beaucoup, qu'à P.... qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cause meilleure, ce n'est toûjours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas davantage que d'une cause succinte. G... étend ses

écritures, il faut plus de tems pour les examiner, plus d'argent pour ſon ſalaire, & la cauſe en devient pire.

A propos de ſalaire, ne me fera-t'on pas un procés à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire ?

¶ L'entretien d'un plaideur eſt un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ſes affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je fuis ce genre d'hommes avec un ſoin tout particulier. La plus grande parleuſe me fatigue moins que la neceſſité de donner un quart d'heure d'audience à un ſolliciteur de procés.

¶ S'il y a preſcription contre ceux qui aprés trente ans forment une demande, il ſeroit juſte qu'il y en eût contre ceux qui plaident pendant un plus long-tems. Les chicaneurs veterans s'y oppoſeroient; un procés qui n'a duré qu'un demi ſiecle leur ſemble encore trop promptement jugé.

¶ Il y a plus de Beneficiers qui plaident que de Financiers ; parce que la finance n'eſt pas matiere à devola. On n'a point d'action contre un

partisan qui joüit des biens du monde, elle est permise contre un Abbé qui dissipe ceux de l'Eglise.

¶ Vous avez la fureur de plaider, je veux vous en guerir. Venez avec moi jusqu'au barreau. Là je vous montrerai vos Juges suivis de trois ou quatre laquais; ils ont plusieurs carrosses; grand nombre de chevaux, chez eux une table bien servie, à quelques lieües de Paris même de magnifiques hôtels sans les appartemens secrets que je ne compte pas: leurs revenus sont modiques, ils ne subsistent que des épices,& c'est vous chicaneur obstiné qui payez ces épices.

Long-tems vous avez sollicité une audience, elle vous est enfin accordée; êtes-vous plus avancé que vous n'étiez? On vous met à la merci d'un Raporteur negligent ou occupé; si vous ne trouvez quelque personne à qui il ne puisse rien refuser à cause qu'elle lui accorde tout, que je prévois encore de retardement dans vôtre affaire!

¶ Les procés les plus favorable-

ment terminez ne ſont point ſans inconveniens. S'ils éclairciſſent le bien d'une famille, ſouvent ils en obſcurciſſent la réputation. Les droits ſe reglent à force de procedures, mais les acquiſitions ne laiſſent pas de paroître toûjours douteuſes.

## BIENFAITS,

### RECONNOISSANCE, INGRATITUDE.

NOus n'obligeons preſque point par inclination, ou ſi nous obligeons, une froide reconnoiſſance ralentit nôtre ardeur, un ſervice lentement recompenſé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaiſir à qui le reçoit, on le refuſe à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignions de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de generoſité, ils auroient bien plus ſujet de ſe plaindre

de la dureté de nos reproches, de la tiedeur de nos ſervices, de nôtre peu de deſintereſſement.

¶ C'eſt faire trop d'honneur à la generoſité de certains que de l'appeller veritable ; on cherche l'éclat dans les ſervices qu'on rend à ſes amis. Tel en leur offrant ſa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on eſt prêt d'obliger on ſonne la trompette : on veut des témoins de ſon action. *Mopſe* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, ſi *Alidor*, fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopſe* auroit-il ſouffert qu'on eût maltraité ſon ami; car perſonne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'attend que l'important ſervice qu'on va rendre à ſon ami ſera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t'on point ? Il faut être doüé d'un grand deſintereſſement pour reſiſter à cette tentation. Les plus deſintereſſez ne ſçauroient gagner ſur eux d'épargner à quiconque a beſoin d'eux la confuſion de recevoir leurs liberalitez.

¶ Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifferemment de tout le monde, il regarde moins ce qu'on lui offre que la perſonne qui veut l'obliger. Quel merite a je vous prie, le preſent d'un coquin ? Je me croirois deshonoré de ſes inſtances. Etre redevable de ſa fortune à un méchant homme, on a toûjours quelque reproche à ſe faire ; c'eſt un odieux moyen de s'avancer que le credit d'un ſcelerat.

¶ On rend aſſez de ſervices, mais on ne les rend pas de la bonne maniere. Il ſe voit des perſonnes qui obligent de ſi mauvaiſe grace, qu'on s'eſtimeroit heureux de n'avoir pas profité de leurs ſervices. Ils vous reprochent éternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes ; eſt-il rien de plus cruel ? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout ?

Un Romain diſoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir ſauvé de la tirannie des Ceſars au tems des proſcriptions, *Rend-moi à Ceſar* ; comme s'il eût voulu dire : Quelque triſte

qu'eût été mon ſort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois; au lieu que par tes reproches tu renouvelle ma mort à tout moment; j'aurois ſouffert la dureté de Ceſar qui étoit mon maître & mon vainqueur, celle d'un ami eſt-elle ſupportable? Vous qui m'exagerez cent fois la grandeur de vôtre amitié en me tirant du neant, rendez moi à la baſſeſſe. L'orgueïl des grands impitoyables que la fortune a placez au deſſus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empreſſemens. Il vous ſied mal de m'étaler ſans ceſſe vos bienfaits, ce ſpectacle n'eſt plus pour vous, c'eſt à moi à le voir, à l'admirer.

¶ Il eſt permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ſes ouvrages, cela eſt défendu aux amis, il leur eſt criminel de ſe repaître du plaiſir de dire, *J'ai fait un tel ce qu'il eſt.*

Si-tôt que nous avons obligé, faiſons ce que font les perſonnes ſages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûë corromproit leur imagination. Mettons un voile de

vant les bienfaits dont nous avons comblé un ami ; il y a de la honte à les enviſager, ce ſouvenir n'eſt honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous ſçavons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que nôtre interêt ne s'apprivoiſe point par le beſoin qu'on aura eu de nôtre ſecours.

¶ Il n'eſt pas défendu de remettre devant les yeux de ſon ami les ſervices qu'on lui a rendus, ſi on a aſſez de delicateſſe pour le faire ſans apparence de reproche. Se peut-il rien de plus adroit que la maniere dont s'y prit un ſoldat des vieilles bandes, qui avoit beſoin de la protection de Ceſar. *Prince*, dit-il à l'Empereur qui l'alloit juger, *reconnoîtriez-vous le ſoldat qui pour éteindre l'ardeur de vôtre ſoif, vous aporta de l'eau d'une fontaine ? Fort bien*, reprit Ceſar, *mais ce n'eſt pas toi*, *Vous avez raiſon*, repliqua le ſoldat, *de me méconnoître. j'ai perdu depuis ce tems-là un œil en combattant pour vous.* Ceſar le reconnut & le recompenſa. Le diſ-

cours de ce ſoldat ne ſentoit aucunement le reproche, il eſt impoſſible de mieux s'expliquer pour dire, *Je vous ai ſervi, faites moi grace à vôtre tour.* C'eſt un grand art de piquer la generoſité ſans bleſſer le deſintereſſement. Un homme genereux ne ſera pas fâché qu'on l'excite à ſe ſouvenir des plaiſirs qu'on lui a faits.

¶ Je ne crois point de ſervices au deſſus de la reconnoiſſance, je crois ſeulement qu'il y a maniere de la ſignaler. Tout le monde n'eſt pas en état d'en donner des marques illuſtres, mais il n'eſt perſonne qui ne puiſſe par un mot obligeant répondre aux bontez de ſon bienfaiteur. Souvent même une parole ſurpaſſe en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguſte avoit accordé à Furnius la grace de ſon pere qui avoit ſuivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occaſion la reconnoiſſance d'un ſujet impuiſſant envers un Empereur magnifique ? Le reproche honnête que Furnius lui adreſſe de cette impuiſſance où il le reduit, a plus de merite que toutes les offres

ima

ginables. *Ceſar*, lui dit-il, *je n'ai jamais reçû qu'une injure de toi, c'eſt qu'apreſent tu as fait que je ſerai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

¶ L'ingratitude a été un vice de tous les ſiecles. L'exemple de chacun l'autoriſe. La femme peut ſe plaindre du mari, l'époux de ſa femme, le pere de ſes enfans, l'ami de ſes amis, la patrie de ſes citoyens, le Prince du ſujet,

Les Scipions, les Camilles, les Ciceron envoyez en exil ſont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprête mal ce qu'on fait pour ſa conſervation. Rome devoit ſon ſalut à leur courage & à leur éloquence, les ſoldats eurent en leurs perſonnes des chefs experimentez, les citoyens des genereux liberateurs: malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie ſe ligue contre eux & les deſavouë.

¶ Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Antiſte* qui ſe deſeſpere

d'avoir obligé un ingrat ; ſi l'on faiſoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on diſtinguer ſa voix ?

Les bienfaits tombent entre les mains des gens ſans reconnoiſſance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaiteur d'obliger que l'interêt a été le reſſort de ſes bons offices, ce jugement paſſant pour veritable, donne un legitime pretexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le ſouvenir des premiers.

¶ Tant qu'on eſpere s'acquitter du bienfait, on aime celui dont on le tient, eſt-ce un effet de reconnoiſſance ? Nullement. Car on le fuit, on le hait dés que l'obligation qu'on lui a, eſt d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace commune, un bienfait qui ſe répand ſur pluſieurs eſt peu agreable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au contraire qu'un homme en nous obligeant nous diſtingue ; cette délicateſſe ſe trouve autant chez les pe-

cits que chez les grands. Si le Roi donnoit le cordon bleu à tous les nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune eſtime de ce preſent ; ſi tous ceux qui ſont bleſſez à l'armée étoient Chevaliers de ſaint Louïs, perſonne ne ſe feroit un honneur de ſes bleſſures ni du cordon rouge.

Ce qui ſe fait pour tout le monde, ſe fait pour moi ſans merite; quelque grace que vous m'accordiez, ſi je ne ſuis unique je l'eſtime peu. Vous me prêtez mille écus, vous en avez prêté davantage à *Mandor & à Oronte*, il eſt juſte que je partage ma reconnoiſſance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

¶ Ne vous empreſſez pas de ſervir beaucoup de gens, piquez-vous de bien addreſſer vos bienfaits, c'eſt de toutes les regles de la generoſité la plus honorable à ſuivre.

¶ Le manque de reconnoiſſance à l'égard des particuliers eſt ingratitude; à l'égard des Princes, c'eſt trahiſon, c'eſt revolte ; s'il y avoit des termes plus noirs, je les dirois.

Quelque distance qu'il y ait d'un Roi à un sujet, quelque difficile qu'il semble à celui-ci d'égaler par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive neanmoins plus souvent que le Prince se trouve vaincu par les services du sujet, que le sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, ALEXANDRE étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté-là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela PARMENION pouvoit vaincre ALEXANDRE?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des services que la plus magnifique reconnoissance ne payeroit qu'à demi. Une liberalité que fait un grand, corrompt celui qui la reçoit; le bon conseil qu'on donne à ce grand lui attire des bonheurs, le rend sage, & par consequent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux

Princes, la vertu qu'on leur inſpire, ſont des biens trop au deſſus de la reconnoiſſance. Autant qu'il leur eſt aiſé de recompenſer l'adreſſe d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur eſt-il impoſſible de s'acquiter envers ce miniſtre zéle, ce ſage gouverneur, ce conſeiller fidele. Alexandre pleura la mort d'Ariſtote avec des larmes plus ameres que la perte de Philippe. Seneque n'a-t'il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au peuple Romain ?

¶ Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'eſt un bienfait gratuit; ſervir un ami de qui on eſpere une reconnoiſſance exacte, c'eſt une bonne volonté mercenaire.

¶ Entreprendrai-je d'inſpirer aux hommes une reconnoiſſance reciproque ? Ils en ont perdu les ſentimens à l'égard de Dieu. Tout eſt pour l'homme dans ce vaſte Univers, & rien ne ſe trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le ſoleil éclaire cet impie qui ſe rend indigne de ſa lumiere ; la mer

calme la fureur de ſes flots pour porter l'avare marchand dans les pais étrangers, la terre donne regulierement ſes fruits aux riches inſatiables, pendant que les grêles gâtent la moiſſon du pauvre laboureur, lui-même ſçait repouſſer l'injure des ſaiſons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoître cette main liberale de qui on reçoit de ſi rares bienfaits; on ferme ſon cœur à la reconnoiſſance, ſa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

Dequoi ſe plaindront ces mortels ingrats ? Accuſeront-ils la providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des élephans, la vîteſſe des cerfs, la legereté des oiſeaux ? Que leurs murmures ſeroient injuſtes ! Tout foibles qu'ils paroiſſent, ils dompent la fureur du lion, apprivoiſent l'élephant, bornent le vol des oiſeaux, & laſſent les cerfs à la courſe.

# LE POUR ET LE CONTRE DE LA COMEDIE.

LA Comedie eſt une de ces choſes qui peuvent être tolerées, dont même il n'eſt preſque pas permis de parler, à cauſe qu'elle eſt plus ou moins dangereuſe, eu égard à la ſituation des ſpectateurs.

Pluſieurs fois il m'eſt arrivé d'en chercher le plaiſir, par des raiſons qu'on nomme bienſeance & curioſité; ſoit froideur de temperament ou indifference naturelle, ſoit preocupation ou artifice d'un amour propre ingenieux; je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Aprés tout, on n'en doit tirer aucune conſequence generale, & celui-là ſeroit temeraire qui pretendroit que la Comedie fût abſolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y gliſſent, aux airs qu'on y affec-

tent, ſans mentir elle m'a paru dangereuſe ; mais à le regarder par ſon bel endroit, on avoüera que trés-ſouvent on en ſort plus regulier qu'on y eſt entré. L'on diroit que c'eſt là où vient pour ſe purifier tous les ridicules du monde, & que dans les libres inſtructions du theatre ils veüillent faire choix de celles qui leur ſont neceſſaires.

La Satire a quelque choſe d'extrémement piquant. Mille gens par ſon ſecours ſe corrigent quelquefois d'un deſordre que les traits enflammez de l'éloquence des BOURDALOÜES & des SOANENS n'auroient peut-être qu'à demi reformés : Non que j'oſe dire que l'éloquence prophane ſoit plus efficace que les veritez de l'Evangile ; je prétends ſeulement que la charité preſcrit au cenſeur des bornes trop étroites, au lieu que le theatre autoriſant le détail, on y attaque cent & cent défauts contre la mode, la coqueterie, & les autres vices du ſiecle que l'Orateur ſacré n'a gardé de nommer, de peur de ſoüiller ſa bouche par des expreſſions que Saint

Paul condamnoit dans le commun des fidelles de ſon tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui declare une guerre generale aux avares, aux impudiques, aux idolatres de la fortune, ſans deſcendre dans les circonſtances de ces paſſions infames.

Rien n'échape à la cenſure d'un ſevere Acteur. La force de ſes paroles penetre les retranchemens de la diſſimulation, il va foüiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les miſteres de leur hipocriſie revelez prennent la reſolution de ſe corriger.

Quels effets n'a point produits la repreſentation de certaines pieces où l'on ſe déchaîne contre les débauchez de profeſſion, où on en veut aux parures faſtueuſes du ſexe, où on entreprend de détruire l'orgüeil & l'interêt ? Le bizare & l'entêté moderent la ferocité de leur humeur, dés qu'ils la voyent condamnée dans le *Miſantrope* ; *le Feſtin de Pierre* ébranle par la

fin tragique de l'impie celui qui mépriſe les ordres du Ciel. Le faux dévot ſe trouve honteuſement déconcerté à la vûë des reproches que reçoit le *Tartufe*, & des maledictions dont le charge le parterre. La *Jobin* a empêché un de mes intimes amis de s'éclaircir de ſa deſtinée par la voye de l'horoſcope. Sans la Comedie du *Menteur* (il faut qu'à mon tour je m'accuſe) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule aſſortiment de rubans fait éclipſer les fontanges. Les *Folies d'Octavio* ſont des leçons de ſageſſe qui apprennent combien il eſt fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine fille ſçavante* rapelle les perſonnes de ſon ſexe à leurs occupations naturelles. Le *Pœuix* détruit la fauſſe vertu des prudes. La *Baguette* découvre l'artifice d'une femme qui affecta de la paſſion pour un mari qu'elle n'aima jamais. *Le Defenſeur du beau ſexe* calme les fureurs des jaloux, & met le merite des Dames dans un beau jour. Il n'eſt enfin perſonne qui n'avoüe que le faſte des

coquetes, & l'ambition des partisans seroient arrivez à leur comble, si les uns & les autres honteux de s'entendre incessamment timpaniser à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque chose.

Voilà, si je ne me trompe, les fruits de la Comedie. Hors du theatre on n'a plus cette même occasion d'exprimer les traits veritables du mal-honnête homme. Là seulement on peut les donner au naturel, son caractere s'y touche d'une maniere qu'il se reconnoît d'abord dans ces peintures critiques, & qu'il se propose de n'être plus un sujet de raillerie de ceux qui le connoissent.

On se plaint que ces fruits sont étouffez par l'action du déclamateur, qui insinüe les passions qu'il exprime. Rarement ; pourrois-je répondre. Nous sommes trop prevenus qu'elles passent le naturel pour nous en laisser surprendre. Si l'auditeur souffre qu'on l'ébloüisse un moment, il regarde peu aprés les choses dans leur corps veritable. Lui même essaye de se tromper pendant une heure ou

deux qu'il eſt à un ſpectacle, afin de ſe former, quand il ſe détrompera, un nouveau plaiſir ; en ſe reconnoiſſant capable de diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Plût au ciel quoi qu'on en diſe, qu'un Acteur bien animé ouvrît dans nos ames, un libre paſſage aux mouvemens qu'il dévelope ! Le lâche auroit l'honneur en recommandation, le poltron deviendroit brave, l'*Avare* ſeroit liberal, l'*Etourdi* commenceroit d'être circonſpect, le *Jaloux* plus tranquille ; le *Débauché* mieux reglé. On verroit les précieuſes, ſe revêtir d'un caractere plus docile & plus maniable, les meres apprendroient l'art d'élever leurs filles, & de rompre adroitement le cours de leurs ſecretes intrigues. Le *Plaideur* prefereroit à l'exercice de la chicane la douceur de vivre en paix avec ſes voiſins ; le *Grondeur* riroit à ſon tour. Les *Fâcheux* étudieroient les momens de ne ſe point rendre incommodes ; le Courtiſan prenant le contre-pié de *Marquis*, ſujets éternels de la ſatire de Moliere, ne ſeroit plus prevenu de

de ſa naiſſance, & ne placeroit pas une nobleſſe mandiée, ſouvent même achetée, au deſſus d'une honnête profeſſion plus amie de la vertu; le Magiſtrat n'auroit garde de vendre ſon credit, ou de ne l'accorder qu'aux ſolicitations de ſes créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Juſtice une balance d'or, & qui ne peſeroient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'interêt, aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irreguliere. Enfin tout le monde ſe corrigeroit; la ſocieté civile ſe verroit en peu de tems purgée d'une infinité de peſtes qui alterent la belle œconomie du commerce des hommes, car la liberté du theatre ne fait grace à perſonne, & ſon éloquence n'eſt pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre, je dirai qu'il faut auſſi blâmer l'éloquence Chrêtienne. S'il eſt vrai que ſes charmes ſoient des apas

trompeurs, on ne doit pas permettre aux miniſtres de la parole de Dieu de nous developer dans les chaires, ce qu'a de beau, de fin, de pathetique l'art oratoire.

Qu'on ne croye pas, au reſte, que je veüille faire ici un parallele du Predicateur & du Comedien. Si celui-ci a plus de ſuccez en reprenant nos mœurs, c'eſt tant pis pour ceux qui ſe rendent à ſa voix dans le tems qu'ils negligent d'entendre des diſcours, où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes ſelon le monde, qu'à former de parfaits Chrêtiens. Nous devons rougir de nôtre converſion, lorſqu'elle a plûtôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du ſiécle, que le deſir d'être veritablement irreprochables.

Le but de mes raiſons eſt de prouver, que l'action du declamateur n'eſt pas ce qui fait le crime de la Comedie. Blameroit-on un homme qui dans une compagnie d'honnêtes gens reciteroit par complaiſance un rôle du Cid ou de Cinna? On admireroit au contraire ſa memoire, ou loüe-

roit ſa vehemence, on feroit l'éloge des beaux ſentiments d'Auguſte, qui ſignale ſa clemence envers un ſujet rebelle, ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de ſon amour vange l'affront que ſon pere a reçu. Encore faudroit-t'il être homme d'eſprit pour aplaudir à ces delicates paſſions : ce plaiſir ne ſeroit point ſenſible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie, ce ſont, je l'avoüe, ces ſentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme ſerieux ; ces caracteres badins, ces portraits trop au naturel, ces expreſſions molles & effeminées auſquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'eſt pas en ſeureté, qu'il y a du riſque pour de jeunes cœurs diſpoſez à reſſentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait apris à s'en défendre. Je voudrois qu'on en ſuprimât ces traits ſatiriques qui defigurent le prochain, & qu'on ſe contentât de cenſurer le deſordre ſans faire reconnoître le coupable.

Les peres ſe ſont fortement dechaî-

nez contre les Chrêtiens qui assistoient aux jeux avec un empressement indigne. Il étoit juste qu'on leur donnât de l'horreur pour des plaisirs dont la joüissance ne convevoit pas même à des païens susceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fausse gloire se servoient de spectacle les uns aux autres. Les plus innocens objets étoient des ruisseaux de sang, les personnages les plus ordinaires, des boureaux & des impudiques; les coûtumes impies succederent aux cruelles, on exposoit au mépris les choses saintes, on faisoit en plein théatre des augustes ceremonies de nôtre religion un objet de risée. Les fideles étoient-ils excusables de vouloir à ce prix contenter leur curiosité, eux qui pouvoient être témoins de tant de prophanations sans partager en quelque sorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoissoient, & ceux qu'ils voioient adorez.

Nôtre politesse fut roûjours trop grande pour favoriser de semblables divertissemens, nous les traitons de

ſacrileges. Il eſt vrai que nôtre rigide vertu s'eſt tant ſoit peu relâchée; nous nous ſommes crûs exempts de reproche, à cauſe que l'on ne faiſoit point paroître de nuditez extravagantes, & que de la bouche de nos acteurs il ne ſortoit aucunes paroles impies, cela ne nous juſtifie pourtant qu'à demi.

L'inſtitution de la Comedie en France eut pour cauſe un délaſſement d'eſprit, un plaiſir d'honnête homme. Le Cardinal de Richelieu Miniſtre d'un génie tranſcendant l'aimoit, comme on ſçait, paſſionnement. Ce fut lui qui ſur la ſcene introduiſit les Muſes, & qui prêta la parole à ces muettes beautez qu'on voit briller dans les pieces des habiles de ſon tems; mais alors ces muſes étoient chaſtes, retenuës, pleines de pudeur. Si la Comedie contre l'intention de ces protecteurs a degeneré, c'eſt parce que le ſort des meilleures choſes eſt de ſe corrompre, malgré la precaution qu'on prend de le conſerver dans leur premiere integrité.

Les ennemis des ſpectacles ſe recrieront encore, comment accorder les larmes de la penitence avec les joies des tenebres ? Autre choſe eſt de ne point faire penitence, & d'aller dans des endroits où on ne ſe propoſe pas directement de la pratiquer. La devotion ſouffre volontiers quelques intervalles. Les perſonnes qui ont tout à fait renoncé au monde ſe menagent des momens où il leur eſt permis de ſuſpendre l'auſterité de leurs exercices. Seroit-il raiſonnable qu'on défendit aux gens du ſiecle de choiſir des heures dans leſquelles ils puſſent adoucir à leur tour la rigueur de leurs penibles occupations.

LE CONTRE. Ces raiſons dont on apuïe la juſtification des theatres ne ſont pas telles qu'elles ne puiſſent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comedie par ſes beaux endroits, ce n'eſt pas aujourd'hui qu'on en ſort plus innocent qu'on n'y eſt entré. On s'y ſoüille loin de s'y purifier. L'Acteur pouvoit autrefois corriger par ſa ſatire, les défauts

de ſon ſiecle, parce que les hommes qui n'avoient que des dieux imaginaires, des dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler, les hommes, dis-je, ſe contentoient de conformer leurs mœurs à la politeſſe des Atheniens, à la majeſté des Romains: par honneur ils y étoient obligez, inſtruits d'ailleurs que leurs divinités ne penetroient pas dans le ſanctuaire de l'ame, ils ſe croyoient en ſûreté d'obéir à tous les mouvemens d'un cœur dereglé. Un Chrêtien ſera-t'il bien reçû à ſe parer de cette raiſon ? S'il n'eſt ſenſible qu'aux traits de la ſatire, ſon changement ne ſera qu'exterieur.

Je doute même que la ſatire puiſſe ce que n'aura pû l'éloquence ſacrée. Les Predicateurs ſont des medecins charitables, qui dans la gueriſon des maladies ſpirituelles ſe ſervent de doux remedes. S'ils ſont ſans effet, qu'il eſt à craindre que ceux d'une critique amere ne ſoient pas plus efficaces, à moins qu'on ne ſe faſſe

un plus grand point de plaire au monde que de ſe perfectionner utilement.

Rien n'eſt plus faux que les retours qu'excite la confuſion de ſe voir repris par un Acteur, rien n'eſt plus ſuſpect. Les fruits que produit ſa Comedie reſſemblent à ceux qui naiſſoient en Egypte, ſi je ne me trompe ; la vûë en étoit admirable, le dehors extrêmement beau; les touchoit-on, ils ſe reduiſoient en poudre.

Un ſpectateur ſur qui la ſatire fait aſſez d'impreſſion pour le porter à ſe corriger, eſt au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qui l'engageoit à des dépenſes exceſſives, il retranche de ſes habits le ſuperflu peu ſortable à ſa condition ; il a quité le ridicule du jeune âge qui lui faiſoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politeſſe bienſeante, il n'a point dans la bouche ces mots groſſiers que les honnêtes gens s'abſtiennent de prononcer; ſon abord eſt facile, ſon air accuëillant, ſon rang ſoûtenu ſans fierté. Il

s'eſt défait de ces tons railleurs, de ce caractere de bouffon, de cette affectation de bel eſprit. Dirai-je tout ? Il s'eſt revêtu des ornemens d'une feinte modeſtie ; s'eſt couvert du manteau d'une probité éclatante; voila la beauté de ce fruit : touchez-le, ce n'eſt pas cette ſolidité que vous penſiez ; ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous eſperiez. Penetrez le dedans de cet homme, vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mémes deſirs, mêmes artifices; heureux ſi ce qu'il a entendu n'a rien ajoûté à l'injuſtice de ſes prétentions, ni à la malignité de ſon avarice ! Heureux ſi ce qu'il a vû n'a point ravi à ſon cœur cette liberté tant deſirable, qu'on conſerve rarement dans les occaſions de plaiſir.

Pour un bien que produit quelquefois la Comedie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inévitables. Quel eſt, je vous prie, l'homme aſſez inſenſible pour ne pas être attendri par les vives expreſſions d'une maîtreſſe qui gemit, aſſez ferme pour reſiſter aux plaintes d'un amant qui

ſe deſeſpere, aſſez tranquile pour conſerver ſon ame dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui éxagere ſa douleur, aſſez indiferent pour ne pas goûter un trait ſatirique ? Fût on du plus froid naturel du monde, du temperament le moins ſuſceptible, on ne ſçauroit alors commander à ſon cœur. Malgré ſoi on s'intereſſe à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant ; on prend part à la trahiſon de ce Prince malheureux, on entre dans les tranſports de ce brave outragé, on devient complice de la vangeance.

Ne ſont ce pas là les ſentimens qu'excitent au dedans de nous les vives repreſentations des theatres ? Qu'on ſe regarde tel que l'on eſt, qu'on ouvre ſur ſoi-même ces yeux de complaiſance que fait ouvrir l'amour propre, on ſe reconnoîtra bientôt coupable de tous les excés que la ſcene embellit. Si ces declamations mondaines ne font ſur nous aucune impreſſion ſenſible, c'eſt une marque que nous avons conſommé l'ou-

vrage du crime, & que nous ſommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaiſir à nous abuſer. Faiſons ſerieuſement attention à ce qui ſe paſſe en nous, lorſque nous courons aux ſpectacles. Y a-t'il une perſonne, quelques épurez que ſoient ſes motifs, qui en allant à la Comedie croïe faire une action de religion? On ſent, quoi qu'on feigne de ne le pas ſentir je ne ſçai quel mouvemens qui en détournent; ſi on leur obéit c'eſt avec une contrainte genante à laquelle on ne cede qu'aprés avoir long-tems & toûjours vainement combatu. De-là cette agitation involontaire qui tourmente juſques dans le fort du plaiſir; delà ce trouble continuel que le plus magnifique apareil d'un divertiſſement ne ſçauroit calmer.

Y eſt-on? la vertu ſe relantit, les bonnes intentions s'éloignent, la ſatire s'empare de nôtre conſentement, ſe rend maiſtreſſe de nôtre volonté, la tourne & la captive à ſon gré. Bien

loin de faire naître le desir de corriger les desordres qu'elle reprend, souvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de se les approprier, parce qu'on reconnoist que ce sont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'éxamine lorsqu'on en sort, on se trouvera dans une situation toute autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On est tout rempli de maximes d'ambition & de vanité; les semences de probité qu'une belle éducation avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né sont évanoüies, sont dissipées. Les passions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, usées dans les autres par la longue habitude des voluptés se sont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On soûpire plus que jamais aprés toutes sortes de plaisirs, on court avec précipitation dans ces voïes delicieuses qu'ouvre l'empressement de satisfaire ses convoitises; obligé de rentrer dans les soins de sa famil

famille, ou de reprendre ſes occupations, on ſe voit dans une langueur mortelle, on s'engage dans une oiſiveté qui ſans ceſſe rapelle aux amuſemens qui l'ont fait naître.

Les theatres diſons-nous, n'ofrent rien de deshonnête, rien d'impie aux yeux des ſpectateurs. On en a, graces à nôtre politeſſe éloigné ces objets de cruauté que les hommes déteſtent; la religion n'y eſt point prophanée, la verité n'y eſt point obſcurcie, le ſeul vice y eſt decrié. Foible raiſon! Si les ſpectacles étoient ornez de ces images afreuſes dont le Paganiſme ſoûtenoit à peine la vûë, peut-être ſeroit-ce pour nous une eſpece d'avantage; nôtre curioſité ſe gueriroit par l'horreur de ces repreſentations groſſieres, au lieu que nous ſommes devenus des pecheurs délicats; nous voulons qu'on nous prépare le calice de l'iniquité, afin de le boire ſans repugnance.

Ne nous retranchons plus ſur le temperament qu'on a apporté aux théatres; nous ne ſommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne

du Paganiſme offroient à la vûë d'un peuple aſſemblé des combats de gladiateurs. Nôtre barbare curioſité s'immole tous les jours d'auſſi ſanglantes victimes, quoi qu'elle ne ſe repaiſſe pas tout-à-fait de pareils objets, pour plaire à des Chrêtiens cruels on en voit qui expoſent leur vie. Une femme ſuſpenduë dans les airs, s'agite & ſe balance. Un homme armé marche ſur une corde & y dance de la même maniere qu'on feroit ſur la terre ferme, tantôt perdant l'uſage des mains, tantôt celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des frayeurs qui paſſent le plaiſir. Un baladin ſur le theatre imite les poiſſons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. A regarder ces choſes en elles-mêmes, les Payens qui ſe plaiſoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles repreſentations. Nous ne connoiſſons qu'un Dieu, & l'on introduit ſur la ſcene un nombre infini de divinitez, auſquelles on ne peut rendre hommage ſans dero-

ber les honneurs dûs au vrai Dieu. On y fait paroître les demons, les furies, on y parle un langage diabolique, on y chante des airs tendres qui enlevent, qui transportent, qui donnent du plaisir ; mais un plaisir que les anciens Philosophes avec toute leur indulgence ne laisserent pas d'appeller l'intemperance des oreilles.

Voilà les spectacles qu'on represente parmi nous. Cependant on les justifie, on les nomme agreables, chose plus étrange, on les croit permis ! L'Eglise est-elle donc une mere impitoyable, pour souffrir qu'on prodigue ainsi le sang de ses enfans? La religion ne renferme-t'elle pas d'assez grands misteres, sans occuper l'attention de gens qui n'en ont déja pas trop, de mille ceremonies superstitieuses qu'on voit rarement, qu'on ne raisonne sur les nôtres, ou qu'on n'en conçoive du dégout? Jesus-Christ n'est-il pas un assez beau modele, sans que les hommes pour exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes destinées à leur usage ?

Achevons de nous détruire : Je ſupoſe les pieces les plus innocentes ; y en a-t'il où le Chriſtianiſme ſe trouve intereſſé, où la charité ne ſoit violée, où on n'en veüille qu'au libertinage ? Si la Comedie du *Tartuffe* condamne l'hipocriſie, quelles manieres rafinées de ſe contrefaire, ne ſuggere-t'elle point ? Le *Miſantrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux, tandis qu'il inſinuë à une infinité de gens un caractere ſingulier, bizare, peu convenable à la ſocieté. *L'Avare* par ſes épargnes honteuſes, par ſes plaintes exceſſives decouvre aux perſonnes d'une humeur ſordide, des routes juſques-là connuës à l'avarice. Quel eſt l'impie dont la vie ſcandaleuſe ait été changée par la cataſtrophe du débauché qui parle dans le *Feſtin de Pierre* ? Voyons-nous que la cenſure publique ait fait revenir des *Coquetes* de la ſuperfluité des ajuſtemens ? Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quité le parti d'exagerer toutes choſes, malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impoſtures. S'apperçoit-on que

le *Bourgeois Gentilhomme* ait eû de ſi rares ſuccez ? Trouvez-en que cette juſte critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état, dans la bienſéance de leur condition. Les veritez repanduës dans le *Malade imaginaire* ont-elles arrêté le cours des fourberies qui regnent dans l'exercice de la medecine, ont-elles eu le pouvoir de retrancher ces ceremonies meurtrieres auſquelles on confie de nos jours la vie précieuſe des plus grands hommes ?

Les traits piquans dont ces pieces ſont remplies, inſpirent tout au plus de l'averſion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'eſt l'unique fruit qu'on en retire. Diſons donc que ſi elles gueriſſent de quelques excez, elles ſoüillent de mille autres, contre leſquels on neglige de ſe précautionner.

Car quelle precaution apporte-t'on pour ſe garantir des piéges que les ſpectacles cachent à nôtre foibleſſe ? avec quelle fermeté ne prêtons-nous pas nos ſens à ce qui s'offre pour les ſurprendre ? Nous abandonnons nos

regards à ces objets lascifs, qui par des graces empruntées se font un art de nous attendrir, nos oreilles ne sont ouvertes qu'à des discours frivoles, discours mordans. Nôtre langue se denoüe & applaudit à des passions delicatement touchées; l'esprit attentif à ce qui se passe sur la scene descend dans le ministere d'une intrigue bien concertée; le cœur resistera-t'il à cette corruption?

On n'oseroit desavoüer qu'une peinture libre fait impression, que la lecture d'un Roman est pernicieuse, qu'une medisance adroite seduit les meilleures intentions, & on n'avoüera pas que des portraits deshonnêtes, des descriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choses dont les pieces les plus corrigées ne sont point exemptes, on n'avoüera pas, dis-je, qu'elles puissent fraper un auditeur! Ceux qui parlent de la sorte comptent beaucoup sur leur force.

Admirons de plus la fausse delicatesse des hommes du siecle. On est prompt à se plaindre des Directeurs

qui ſondent les plaies de l'ame,& qui creuſent dans le fond des conſciences pour en connoître les diſpoſitions vicieuſes ; nous murmurons de ce qu'ils foüillent trop avant ; nous diſons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre nôtre ignorance ou d'exciter nôtre confuſion ils tâchent d'éclaircir les circonſtances énormes de certains deſordres , & nous ne voulons pas tomber d'accord que la Comedie où on ne s'aplique guere à enveloper les ſentimens d'une paſſion groſſiere ſoit une école pernicieuſe , nôtre erreur nous plaît étrangement !

Non , je ne ſouhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les paſſions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition , à la perfidie , à la mauvaiſe foi. Le monde ſeroit compoſé de foudres , d'ingrats , de flateurs , de vindicatifs. Les vertus Chrêtiennes ſeroient conſeillées par un eſprit de politique , on cacheroit ſous un dehors ſimple un orgueïl inſatiable ; des apparences moderées

couvriroient de lâches desseins, les retranchemens exterieurs de la cupidité entretiendroient au dedans l'amour du monde. Enfin les hommes ne se formeroient ni pour la societé, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, soions redevables de nôtre perfection au zele d'un Ministre de l'Evangile plûtôt qu'à la licence d'un declamateur public. Il est indigne de vouloir justifier la Comedie par ses effets salutaires : sans la crainte de passer pour ridicule personne ne changeroit de conduite, & encore quels sont ces changemens ? Y eût-il jamais de sincerité dans ceux dont la critique est le premier mobile ? N'attribuons point à l'ouvrage du demon ce qui ne peut-être qu'un chef-d'œuvre de la grace de l'Esprit Saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des ateintes des invectives se demantira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les desordres que lui fit quiter le respect humain.

Ne nous autoriſons pas de ce que les anciens Peres de l'Egliſe ne défendirent aux Chrêtiens d'aſſiſter aux ſpectacles qu'à cauſe qu'ils participoient à l'idolatrie des Payens. Cette même défenſe nous regarde, j'oſe dire par la même raiſon. J'avoüe que nous ne faiſons point aux fauſſes divinitez des ſacrifices ſolemnels, que nous aurions en horreur d'élever des autels publics à la gloire des Heros, & que nous ne ſommes pas aſſez ſuperſtitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable ; mais n'y a-t'il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie ? Diſons de toutes les paſſions ce que ſaint Paul dit de pluſieurs qu'il nomme, *la ſervitude des Idoles*, nous reconnoiſtrons que nous ne participons que trop à l'idolatrie en voïant avec une curioſité mondaine les caracteres des plus odieuſes paſſions exprimez ſur les theatres.

Nous avons bonne grace aprés cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des ſentimens magnifiques d'un

*Tiridate* qui jette ſur ſa ſœur des regards inceſtueux, d'un *Rodrigue* qui porte ſa main barbare dans le ſein du pere de ſa maîtreſſe, d'un *Cinna* qui ſe ſoûleve contre ſon Prince? Sans donner un tour forcé aux paroles de ſaint Paul. N'eſt-ce pas une idolatrie à des Chrêtiens de reſpecter des traces d'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de ſe faire des idoles de l'ambition qu'inſpirent ces pieces, de la colere qu'elles inſinuënt, de la politique qu'elles conſeillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles perſuadent?

Avec toute l'envie qu'ont les fauteurs de la Comedie de prouver qu'elle eſt excuſable, ils ne peuvent deſavouër qu'avant que de la rendre permiſe il faudroit en retrancher bien des choſes; & juſtement vouloir qu'on ſuprime ce qui ne leur plaît pas, c'eſt déja convenir qu'on a raiſon de la condamner. Verité puiſſante, nous avons beau conſpirer contre vous, nôtre revolte eſt inutile ſi-tôt que vous avez reſolu de vaincre nos préjugez. Maîtreſſe abſoluë de nos

eſprits, vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît, bien que nous ſemblions nous oppoſer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comedie recouvreroit ſa premiere pureté, elle ſeroit, à parler chrêtiennement, toûjours fort dangereuſe. Modeſte tant qu'il nous plaira, honnête au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle ne ſera pas entierement innocente. Quelque modeſte qu'elle devienne, ſe preſcrira-t'elle des bornes? n'exercera-t'elle pas avec une fureur égale cette liberté de cenſurer les mœurs! Quelque honnête qu'elle puiſſe être, n'y verra-t'on plus d'intrigues amoureuſes, de paroles équivoques, de geſtes lubriques? Une piece dépoüillée de ces ornemens, denüée de ces mots licentieux, piquans, impies même, flateroit trop peu le mauvais goût des ſpectateurs, ils ne pourroient s'accoûtumer à entendre debiter une rigide morale dans un lieu où ils vont chercher de voluptueuſes inſtructions.

Par ces Comedies honnêtes je veux

ſuppoſer quelque choſe de plus qu'on n'oſeroit pretendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui excitent les mouvemens de la cruauté, point d'objets qui gravent dans les eſprits de pernicieuſes idées, point d'intrigues qui pervertiſſent les droites intentions d'un auditeur avide ; tout ce qu'on dira ſera prononcé avec retenuë, on y établira les principes d'une belle conduite, les acteurs s'apliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu, telles pieces ſeroient nommées modeſtes ; encore une fois qu'on ne s'y trompe pas, revêtuës de ces caracteres beaux en aparence, elles n'auroient jamais cours dans le monde ; je dis davantage, elles ne ſeroient pas moins pernicieuſes.

Quelle force auroient des leçons de vertu prononcées par une bouche prophane, ſi les veritez de la morale Chrêtienne preparées avec toute l'adreſſe d'un Miniſtre zelé ne font qu'irriter la malice du libertin ? Pour éluder les maximes debitées dans la chaire Evangelique, on recher-

che malicieuſement les actions de celui qui les propoſe, ſe croiant diſpenſé de les pratiquer quand on le voit ſujet aux moindres fautes : que ſeroit-ce des inſtructions données ſur la ſcene par un déclamateur ſoüillé des vices dont il voudroit nous éloigner ?

Souhaiter que le theatre ſe purifie aſſez pour n'admettre à l'avenir que de modeſtes & d'honnêtes repreſentations, c'eſt demander que le danger ſoit plus adroitement couvert. Nous quiterions bien tôt les vertus auſteres de la Religion pour courir aprés ces phantômes de perfection qu'on y proportionneroit à nôtre foibleſſe.

Le theatre ſi auſtere qu'il puiſſe devenir ouvrira, toûjours une voie large, ſemée de roſes, couverte de fleurs. Si quelque choſe rebute nôtre langueur, il ſçaura tout retrancher par un lâche temperament. On voudra de la regularité dans la conduite des hommes ; que perſonne ne s'alarme, on ſe contentera du dehors: au reſte on nous rendra les maîtres de nos volontez ſecretes. On nous

laiſſera la liberté de former toutes ſortes de deſirs, pourvû que nous ayons l'adreſſe de les dérober à la connoiſſance d'autrui.

On tâchera de guerir les femmes de leurs caprices, les belles de leur fierté, les agreables de leur trop d'enjoüement ; mais cette complaiſance qu'elles ont pour leurs charmes, cet amour exceſſif qu'elles ſe portent, cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant paſſionné, c'eſt ce que la morale d'une Comedie honneſte n'entreprendra pas de détruire.

On attaquera l'orgueïl de ce Philoſophe, les airs pedanteſques de cet homme de Lettres ; mais cette préſomption qui le domine, cette opinion avantageuſe qu'il ſe forme de ſon merite ; cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue, n'attendés pas que la critique penetre ſi avant.

On s'élevera contre les emportemens d'un Officier d'armée, on lui inſpirera s'il eſt poſſible de l'horreur pour les blaſphémes & les paroles li-

centieuſes, mais lui preſcrira t'on des regles de la veritable bravoure? l'empéchera-t'on de courir en furieux à la vengeance? Lui mettra-t'on devant les yeux les perils auſquels l'expoſent l'oiſiveté de ſa profeſſion?

Quels preceptes donnera-t'on au Courtiſan? Ne ſera-ce pas aſſez de lui faire une hideuſe peinture de quelques vices qui le deshonorent, de la trahiſon, de la perfidie, de l'injuſtice? L'envie qui le ronge, l'ambition qui lui cauſe de mortelles inquietudes, ſeront legerement touchées; mais la diſſimulation, la fourberie, mille autres rafinemens que ſuggere l'eſprit d'interêt ſe ſeront propoſées comme des moyens de hâter ſon élevation.

Idées monſtrueuſes de perfection? Quelle plus infame proſtitution que de défigurer ainſi au theatre l'image ſacrée de la vertu? Il n'appartient qu'à la Religion d'élever nôtre ame à une ſi pure ſainteté. C'eſt pour cela qu'elle défend à ſes ſectateurs de puiſer des inſtructions dans les écrits des

Philoſophes Payens, ces Philoſophes éclairez des plus brillantes lumieres de la raiſon, dont les principes ont tant de nobleſſe, tant d'excellence, tant de regularité; la Religion nous éloigne de ces ſources prophanes où elle ne trouve pas encore aſſez de pureté pour faire goûter ſes maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les diſciples d'un Comedien, & ſerions-nous excuſables de chercher des leçons dans l'école ſacrilege des theatres?

Enfin nous penſons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comedie, qui demandent comment on prétend acorder les larmes de la penitence avec les joyes des ſpectacles; nous avons peine à comprendre qu'un Chrêtien ſoit obligé de faire tréve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez vôtre conſolation*, cette menace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans nôtre eſprit; on ne reproche au riche que ſon attache au luxe, & à un luxe qui eſt au deſſus de ſa condition; le diſpenſateur des

recompenſes éternelles met au nombre de reprouvez ceux qui ne ſont point affligez, qui joüiſſent d'une abondance ſplendide, & les Chrêtiens apellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaiſirs immoderez, où regne un luxe exceſſif, où une joye criminelle eſt répanduë.

En vain dira t'on que les hommes chercheront des plaiſirs plus dangereux, ſi on leur défend l'entrée des theatres. En vain dira-t'on que ces amuſemens les détournent de mille occaſions où leur innocence courroit un plus grand riſque, où leurs pechez ſeroient plus énormes. Il faudroit ſur ce pié là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura toûjours pour excuſe que ces fautes legeres en font éviter d'inexcuſables.

Si on n'en veut pas croire les Theologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en raporte, j'y conſens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la Guerre, qui n'étoit pas ennemi des

joyes permiſes ; je parle de Mr. le Comte de Bussi auſſi illuſtre par les hauts ſentimẽs que lui inſpira l'eſprit de la Religion, que par le nombre des diſgraces que lui ſuſcita la fortune. Liſons un Traité contre les Bals, il prononcera ſur cette matiere avec une ſeverité égale à celle du directeur le plus ridicule. Cela ſe voit dans le diſcours qu'il adreſſe à ſes enfans, où il s'explique en ces termes.

„ J'ai toûjours crû les Bals dange-
„ reux ; ce n'a pas été ſeulement ma-
„ raiſon qui me l'a fait croire, ç'a
„ encore été mon experience ; &
„ quoique le témoignage des Peres
„ de l'Egliſe ſoit bien fort, je tiens
„ que ſur ce chapitre celui d'un
„ Courtiſan doit être de plus grand
„ poids. Je ſçai bien qu'il y a des
„ gens qui courent moins de hazard
„ en ces lieux-là que d'autres, ce-
„ pendant les temperamens les plus
„ froids s'y rechaufent. Ce ne ſont
„ d'ordinaire que de jeunes gens qui
„ compoſent ces ſortes d'aſſemblées,
„ leſquels ont aſſez de peine à reſi-

ſter aux tentations dans la ſolitude ; à plus forte raiſon dans ces lieux-là où les beaux objets, les flambeaux, les violons & l'agitation de la danſe échauferoient des Anachoretes. Les vieilles gens qui pourroient aller au Bal ſans intereſſer leur conſcience ſeroient ridicules d'y aller ; & les jeunes gens à qui la bienſeance le permettroit, ne le pourroient pas ſans s'expoſer à de trop grands perils. Ainſi je tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on eſt Chrêtien ; & je crois que les Directeurs feroient leur devoir s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences qu'ils n'y allaſſent jamais.

Qu'auroit dit ce Courtiſan, s'il avoit eû la même occaſion de s'expliquer ſur la Comedie ? Son experience lui avoit apris que les bals étoient dangereux, la nôtre nous eſt-elle garant de l'innocence des ſpectacles ? Les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la dance étoient à ſon avis capables d'échauffer des Anachoretes : que ne fera

point ſur l'eſprit d'une jeuneſſe boüillante la vivacité d'une paſſion fortement exprimée jointe à toutes ces choſes ? Je tiens ; continuë-t'il, qu'il ne faut point aller au bal quand on eſt Chrêtien. Qui eſt ce qui parle ainſi ? Si c'étoit un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a garde d'approuver des divertiſſemens qu'il ne lui ſeroit pas bienſeant de goûter ; ſi c'étoit un Docteur de Sorbonne on diroit ce que répondirent les Diſciples à leur maître, *Ce diſcours eſt dur & outré*, ſi c'étoit un Prélat on mettroit en vûe le prétexte de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une colomne de l'Egliſe ; mais encore une fois celui qui s'exprime de la ſorte eſt un Courtiſan élevé dans la grandeur, nourri dans les voluptez, accoûtumé à une vie délicieuſe. Je crois, conclut-il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences qu'ils n'y allaſſent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monſieur le Comte de Buſſi, il ne demandoit pas que les Direc-

teurs apportaſſent de faux ménagemens, il jugeoit que c'étoit pour eux une obligation indiſpenſable de repreſenter le danger de ces jeux, de les défendre abſolument.

Aprés ce qu'à penſé Monſieur de Buſſi, plus homme du monde que moi, mais auſſi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon ſentiment. Si je l'avois produit dans le tems que j'eus occaſion de le mettre par écrit, il auroit dû paroître il y a prés de deux ans. Ce qui auroit été alors plus de ſaiſon à cauſe de la nouveauté de la queſtion, ne doit pas être conſideré comme une choſe ſurannée, puiſqu'il eſt toûjours tems de faire voir qu'on eſt Chrêtien, n'y ayant preſcription que contre les pieces galantes & critiques. Celles qui ſont pieuſes ne viennent jamais trop tard; s'il n'eſt plus l'heure d'inſtruire, il eſt toûjours celle de montrer qu'on eſt bien inſtruit. Le ſage qui a défini les momens de parler, & de ſe taire, n'a point dit qu'il y en eût où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'eſprit de Religion, ce

que fait ſentir l'amour de la verité.

Ces conſiderations m'ont déterminé à faire part au public de ce que je penſe ſur la Comedie, & de ce que je crois qu'on en doit penſer. Peut-être n'attendoit-on pas d'un homme du monde une opinion ſi rigoureuſe, je mets la cauſe entre les mains de chacun, qu'on examine les raiſons de part & d'autre, je m'aſſure qu'on ne conclura pas autrement.

## PENSE'ES DETACHE'ES

LA loi que fit SOLON fournit matiere à une belle reflexion. Il ordonna que le fils ne ſeroit point obligé de nourrir ſon pere, ſi le pere ayant eu les moyens de faire aprendre à ſon fils un métier dans ſon jeune âge il les avoit negligez comme peu ſenſible à ce devoir. Grande obligation de preſcrire aux enfans la neceſſité du travail, de leur en inſpirer l'amour, au lieu de ſouffrir qu'ils paſſent les plus belles années de leur

jeuneſſe dans l'oiſiveté. Nous voulons qu'ils apprennent la muſique, la dance, la mignature ; nous les accablons de mille arts inutiles dont à peine ont-ils le tems de recevoir les premieres teintures. Que n'avons-nous plûtôt la précaution de les former à des ſciences neceſſaires ? Mettons-les en état d'être un jour des Negocians de bonne foi, des Magiſtrats éclairez, de prudens Officiers, des Citoiens zélez ; l'Etat s'en trouvera mieux, nos familles en ſeront plus honorées.

Je trouve encore fort judicieux ce que diſoit CRATES. Il ſouhaitoit qu'il lui fût poſſible de monter ſur le lieu le plus élevé de la ville, & là crier à haute voix : *O homme, qu'elle eſt vôtre folie de prendre tant de ſoin à amaſſer des biens, ſans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laiſſer.* Il eſt ordinaire de voir de tels peres, qui ſe propoſent de faire leurs enfans riches, & qui ne ſongent à rien moins qu'à en faire d'honnêtes gens ; ſi c'étoit qu'on leur aprît à uſer de ces biens, mais

ou on leur donne des exemples de prodigalité, ou on multipli à leurs yeux de traits d'avarice. On parle, je l'avoüe, en leur preſence, de la difficulté de les acquerir, de la neceſſité de les conſerver, du deſeſpoir qu'en cauſe la perte : Eſt-ce là ce qu'on devroit leur dire ? N'ont-ils pas déja aſſez d'ambition, ſans que nous excitions une cupidité qui n'eſt que trop animée.

L'inſtruction de la jeuneſſe fut regardée dans l'antiquité comme un devoir ſi indiſpenſable que les peres inſtruiſoient eux-mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maîtres que ceux qui l'étoient par nature. On ſçavoit combien il étoit dangereux de confier le ſoin de l'éducation à des perſonnes qui ne pouvoient s'y intereſſer avec zele.

Enſeigner ainſi les enfans étoit chez les Romains un miniſtere honorable. Que dirons-nous pour les excuſer de ne l'avoir pas continué? La neceſſité de leurs occupations, l'application aux affaires, le nombre

de

de leurs enfans, me paroiſſent les meilleures raiſons pour les juſtifier.

Si les peres avoient l'œil ſur leurs enfans, on ne ſçauroit dire le bien que produiroit une telle vigilence, le pouvoir que la nature leur donne, ajoûteroit de l'autorité à leurs conſeils, la dépendance où ſeroit volontairement un enfant le rendroit plus ſoûmis aux volontez d'un pere qui ménageroit ſes corrections. Les paſſions rafinées ne ſe mêleroient point dans la conduite de la jeuneſſe. Les vices ſecrets, les folles inclinations, les caprices en ſeroient bannis, la vertu deviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime feroit horreur.

Il ſe voit des eſprits docile & heureux, à qui la vertu ne coute rien: d'abord qu'ils en connoiſſent la beauté, ils ſe ſentent portez d'inclination à l'aimer; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naiſſante à le pratiquer; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laiſſer faire à l'éducation.

¶ Toutes les paſſions deshonorent la condition de l'homme. En vain colore-t'il ſes vices, ils n'en ſont ni plus excuſables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne ſont pas également odieux. La paſſion des femmes, l'amour de la gloire, le déſir de la veangeance paſſent pour des effets de courage, pour des neceſſitez de bienſeance; il y en a d'autres que les moins honnêtes gens déteſtent. On mepriſe un homme qui eſt adonné au vin, chacun blâme ſes excez, on l'évite, on le fuit.

L'intemperance dans les grands hommes eſt le vice le plus à craindre. Elle les rends cruels & furieux. Alexandre dans le tranſport d'une colore cauſée par l'excez du vin, tua Clitus. Marc-Antoine ſe plaiſoit étant à table à ſe faire aporter les têtes des plus illuſtres Citoyens.

¶ Les Perſes & les Grecs tenoient conſeil à table. Ils croioient ſans doute qu'alors on étoit plus propre à dire la verité, parce que dans ces moments on fait treve avec la diſſimulation & la flaterie.

Il me ſemble que dans un feſtin on n'eſt guere capable de décider. L'eſprit n'y reflechit pas aiſément. Les vapeurs du vin qui le troublent obſcurciſſent les lumieres de la prudence. S'il échape à une raiſon ainſi troublée quelques bons ſentimens, c'eſt par hazard & par la même impetuoſité qui fait que la mer ne jette ſur le bord du rivage les richeſſes qu'elle renferme dans ſes abîmes, que lors qu'elle eſt irritée.

¶ Point de plus commune paſſion que l'interêt. Le ſeul reſpect humain éloigne du crime, la pudeur naturelle défend les mauvais commerces, la bienſeance conſeille la douceur. On rougit d'être emporté, telles victoires ſemblent glorieuſes. Mais ſuccomber aux mouvemens d'interêt, c'eſt une défaite qui ne paroît pas honteuſe.

Les genereux en apparence ont un certain interêt auquel ils ne renoncent pas. Il eſt ſûr de l'emporter dés qu'il ſe trouve en compromis avec quelque deſir.

L'interêt a perverti l'uſage des

biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames déſintereſſées qui les atendent ſans impatience, qui les reçoivent ſans empreſſement, ou qui les poſſedent avec moderation.

L'interêt diviſe le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui-même.

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'interêt ſe fait entendre, la Religion même ſe tait en ſa preſence. Car l'enfant ſe ſouleve contre ſon propre pere; le Chrétien lui immole juſqu'à ſa conſcience.

Deteſtable ſacrifice que par tout on fait à l'intereſt! L'avare marchand le regarde comme ſon Dieu, le Magiſtrat le place ſur les Tribunaux, le Courtiſan & le Miniſtre n'agiſſent que par ſes reſſorts; je ſuis obligé de dire plus. Dieu n'eſt pas le ſeul à qui on ſacrifie dans les Temples; les Miniſtres des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche

d'alliance, en faiſant repoſer l'intereſt dans le Sanctuaire.

¶ Monſieur de la Moignon remerciant Mr. de Mazarin qui l'étoit venu feliciter du choix qu'avoit fait le Roi de ſa perſonne, pour remplir la place de Premier Preſident, le Cardinal lui répondit, que ſi le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans ſon Royaume, il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il eſt beau de ne devoir ſon élevation qu'à ſon merite. Si toutes les Charges ſe donnoient aux plus dignes, on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irreprochables conduiſent un Etat, on doit s'attendre qu'il ſera bien gouverné; au lieu que ſi un ambitieux trouve le moyen de faire réüſſir ſes brigues, ce n'eſt plus une douce adminiſtration, c'eſt une cruelle tirannie.

Les grands emplois ne font pas les grands hommes, mais les grands hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureuſement prevenu en leur faveur,

on trouve du merveilleux dans tout ce qu'ils font ; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'eſtre occupé aux miniſteres honorables qu'à ſa confuſion ?

J'eſtime autant un homme qui ſçait de ſes occupations, ſe faire un plaiſir, qu'un autre qui prefere les affaires aux divertiſſemens.

Conſerver dans l'action un certain tranquile qu'à peine remarqueroit-on dans les gens oiſifs ; avoir dans le repos un je ne ſçai quoi qui tienne de l'action même, à cela doit viſer un Magiſtrat.

Les grandes charges demanderoient la vigueur des jeunes gens, & la maturité des vieillards. Un homme neceſſaire à l'Etat par ſa haute capacité, ſa profonde politique, eſt ſujet à des infirmitez continuelles, les affaires en ſont retardées; ce malheur eſt ſans remede, on ne mettra pas à ſa place une jeune Teſte privée d'experience.

¶ Tous ceux qui bâtiſſent ne cherchent pas le plaiſir d'eſtre logez commodement. Il ſe trouve des gens à

Paris tres.mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maiſons ſuperbes.

Eſt-ce pour ſoi, pour ſon plaiſir qu'on bâtit ? Je ne le crois point. De dix maiſons que *Liſis* a embellies ; il n'en a pas vû trois.

Richelieu qu'on ſçait eſtre un des plus beaux endroits du Royaume, tant par la ſimetrie de la Ville, que par la belle diſpoſition du Château, fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a aſſuré que jamais il n'avoit eu la ſatisfaction de le voir ; c'étoit aſſez pour lui qu'on ſçût qu'il y avoit une Ville qui s'appelloit Richelieu.

Faut-il, diſois-je en moi-même, en conſiderant le Palais d'un Prince étranger, tant de lieu pour un homme, qui de tous ces vaſtes appartemens n'en peut occuper qu'un ; dans cet appartement n'a beſoin que d'une chambre, dans cette chambre peut ſe paſſer à un lit, dans ce lit n'occupera qu'une place ; dans cette place laiſſera une infinité de vuides ? Cette reflexion auroit été fort du goût

de Diogene ; auſſi ne la fis-je point ſans ſonger à ce Philoſophe qui preferoit ſa ſimple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

¶ La guerre eſt à craindre à cauſe qu'elle introduit de grands maux ; elle n'eſt pas neunmoins ſans fruit, La paix qui lui ſuccede remet les choſes dans le premier & le veritable ordre.

L'obéïſſance de tout tems a reçû des loüanges, ſur tout l'obéïſſance pratiquée à la guerre.

Une obéïſſance ſi funeſte que vous voudrez aura des aprobateurs, une déſobeïſſance quoiqu'heureuſe ne trouvera que des Juges inexorables: témoin celle du fils d'Eparminondas. Ce Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens, le jour venu d'élire des Magiſtrats il lui défendit de combattre. Les Lacedemoniens profitans de l'abſence du General ſoliciterent le fils de charger les ennemis ; ſon refus taxé de lâcheté, il oublia l'ordre qu'il avoit reçû, combatit & gagna la victoire, Epaminodas couronna ſon fils vain-

queur ; mais ne croyant pas devoir laiſſer ſa déſobeïſſance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la teſte.

Que ſeroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre ? Un étourdi, un faux brave, un homme ſans experience, auroit entre les mains le ſort d'un Etat, la politique avec raiſon s'y oppoſe.

Le moindre ſignal excite les grands courages ; un brave homme eſt toûjours preſt de faire face à ſon ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de preparer de magnifiques équipages, ni de faire proviſion d'armes, ſa valeur lui tient lieu de tout. Il eſt plûtôt en preſence de celui qu'il doit combattre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix aiant entendu ſonner la trompette, il mit l'épée à la main.

Les débauches d'une nation victorieuſe ne peuvent ſervir de conſolation à un peuple vaincu, que quand elles ralentiſſent dans le cœur du ſol-

dat le desir de combattre, ou quelles lui font perdre l'occasion de vaincre. ROME pouvoit être en ce sens consolée des relâchemens de CARTAGE. FABIUS étoit assez vangé par la molleſſe d'ANNIBAL dont Mr. de Saint Evremont attribuë la défaite aux delices de Capoüe, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre neceſſité de soufftir.

¶ La patience diminuë les maux, car elle augmente le courage ; l'impatience les redouble, car elle eſt un effet de foibleſſe.

On ſe plaint de la violence du mal, c'eſt ſa foibleſſe qu'on devroit accuſer,

L'homme eſt ſi impatient qu'un rien épuiſe ſa conſtance.

Il n'eſt point de maux au deſſus de nôtre conſtance, je veux dire au deſſus de la force attachée à la condition humaine. Mutius ſurmonta les ardeurs du feu. Regulus la violence des tourmens. Socrate le poiſon. Rutilius les ennuis de l'exil. Caton la vûë de la mort.

Si l'on ſouffre, on croit que les

autres ſont exemts de ſouffrir. Celui qui a la migraine ſe perſuade que le mal de dents eſt plus ſupportable. Qui ſouffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus conſtamment la pierre. On ſe previent que les maux d'autrui ſont legers en comparaiſon de ceux dont on eſt travaillé.

¶ Je trouve dans XENOPHON un bel exemple de conſtance. Quand on lui vint annoncer la mort de ſon fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit ſur la tête, témoignant par là ſa douleur, mais il le remit dés qu'on lui eut dit que ſon fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entenduë! Larmes juſtement verſées! Ce qui excite nôtre triſteſſe ſervoit de motif à l'adouciſſement des regrets de Zenophon. Nous pleurons un enfant qui prépare à de belles eſperances, & ſouvent nous ignorons qu'il les auroit dementies s'il avoit vécu plus long tems.

Ceux qui ſont morts glorieuſe-

ment, ne ſont pas ceux ſur qui nôtre douleur doit s'exercer davantage. Il n'eſt, ce ſemble, permis que de pleurer ceux dont la fin eſt peu illuſtre, comme ſi les taches de leur vie criminelle devoit s'éfacer par nos larmes. N'eſt-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconſolable ? au lieu que ce Prince pour impoſer ſilence à ſes gemiſſemens, lorſqu'on lui eut annoncé le malheur d'ABNER tué par le traitre Joab, dit à haute voix qu'Iſraël avoit perdu un grand homme, mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont couſtume de mourir.*

¶ Le vindicatif qui ne pardonne jamais, eſt le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il ſe plaindroit des rigueurs de la juſtice Divine, ſi pour la fléchir on l'obligeoit de paſſer pluſieurs années dans la penitence; eſt-il excuſable de garder toute ſa vie une rancune mortelle contre ſes ennemis?

Le vindicatif eſt ingenieux à donner couleur à ſes reſſentimens ; il eſt furieux & la moindre parole l'irrite ; il eſt cruel & lave les offenſes dans le ſang ; bel honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les ſoûmiſſions ne peuvent rien ſur l'eſprit d'un vindicatif ; plus vous faites, plus il exige que vous faſſiez : vous rebuterez-vous de ces baſſeſſes apparentes ? La Religion y atache un merite glorieux.

Il eſt bon de diſſimuler les injures, de peur d'être obligé de les venger.

La colere des grands ne s'appaiſe pas ſi promptement que celle des petits. Tendres à l'excez ſur le point d'honneur, ils croient qu'il y a de la foibleſſe à offrir un pardon, de la lâcheté à ſuſpendre la vengeance.

¶ La Providence éclate auſſi puiſſamment dans les petites choſes que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refuſée à la Fourmi ; mais elle a donné une adreſſe à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant eſt vigoureux, mais l'Oiſeau le ſurpaſſe

en legereté. Par tout on voit des traits de cette divine puiſſance. Tout eſt excellent dans la nature, tout y eſt miracle.

¶ Tous biens nous viennent du Ciel, perſonne n'en doute, il y en a pourtant que la Providence met en la diſpoſition des hommes, & qu'elle fait dependre d'une infinité de cauſes. Il y en a d'autres qu'elle diſtribuë immediatement, & qui independans des choſes humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnerables aux attaques de la fortune. Du nombre de ces derniers eſt le bonheur des Rois ſages. Ils ne doivent leurs ſuccez qu'à Dieu, qui les leur envoye ſans les faire paſſer par des mains étrangeres. Les autres hommes reçoivent differemment leurs bonheurs; Dieu permet qu'ils ſoient heureux, mais il n'execute les deſſeins de ſa bonté que par le miniſtere des puiſſans.

¶ Sans l'argent je ne ſçai ce qu'auroit à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ay tant gagné; on me doit tel interêt, j'ai acquis

une groſſe rente, je ſuis pour un cinquiéme dans le recouvrement d'un million ; tout autre langage eſt étranger à ces Meſſieurs.

L'homme riche parle d'argent parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'ils m'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richeſſes cela s'appelle être ſouverainement riche.

¶ Il y a bien plus de viellards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je déſaprouve fort ceux qui conſervent dans l'âge avancé toute l'affecterie des jeunes gens.

¶ Chaque âge doit avoir ſon étude particuliere ; mais la ſageſſe eſt l'étude de tous les âges, de toutes les conditions. Un Théologien auroit-il bonne grace de faire des Romans ? Non ſans doute. Un Poëte ſeroit-il en droit de raiſonner ſur les myſteres de la Religion ? Point du tout. Un jeune Retoricien ira-t'il s'aſſeoir au milieu des Docteurs ?

Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'appliqueront à l'étude de la ſageſſe. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent prétendre, ils y ont autant de droit que les plus conſommez en ſcience.

Un homme qui s'applique à l'étude de la ſageſſe, rougira d'avoir donné ſes ſoins à une autre occupation. PLATON dans ſa jeuneſſe compoſa des Odes & des Tragedies qu'il brûla enſuite, dans la crainte qu'elles ne deshonnoraſſent un Philoſophe. N'avoit-il pas raiſon de croire que le nom de DIVIN auroit été mal ſoutenu par la publication de ces Ouvrages; où on n'auroit pas remarqué le ſtile grave de ſes derniers écrits?

¶ Les grandes ames ſimpatiſent admirablement. L'homme de cœur a je ne ſçay quelle inclinarion pour le brave homme, il ſe réjoüit de ſes ſuccez, s'afflige de ſes diſgraces, s'intereſſe tendrement à ce qui le regarde. Les ſentimens d'un homme d'eſprit ſont les mêmes à l'égard

d'un autre homme d'esprit. On est ravi que ce qu'il fait soit trouvé beau, on se fâche que ses Ouvrages ne soient point universellement goûtez, on se fait un bonheur propre de sa reputation.

¶ Ce n'est pas être prodigue de l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaises couleurs aux extremitez. Menager son bien à propos, ce n'est pas être avare; se montrer sçavant dans l'occasion, ce n'est plus presomption.

¶ Usons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes-nous excusables de menager mille choses, tandis que follement nous nous prodigons? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, lorsque lui-même s'échaufera jusqu'à avoir une pleuresie dont on desespere qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un aussi fol égard pour ses chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hi-

ver, l'entêtement d'aller à pié ; ſe trouva mal payée de ſa complaiſance. Elle tomba à deux pas de moy, l'honnêteté voulut que je luy aidaſſe à ſe relever, je ne pûs m'empêcher de luy dire que le ſort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de ſe ſervir à leur gré de ce qui leur appartenoit. Elle fit de grandes reſolutions que jamais pareille choſe ne luy arriveroit. Que ſert en effet d'avoir caroſſe à celuy qui dans le mauvais tems le fait enſevelir ſous une obſcure remiſe ? Dés qu'il fait beau on n'en a plus beſoin : Dans les orages & les pluïes violentes on demeure chez ſoi.

¶ Alexandre demanda à Cretes s'il vouloit qu'il fiſt rebâtir ſa patrie ; *Non*, répondit ce Philoſophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on ſoit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de ſa douleur exagere la perte de ce grand perſonnage, vante

ſes exploits, deſeſpere qu'aucun mortel puiſſe faire ce qu'il a fait ou ſuivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les BRUNS & les MIGNARDS ont preſque fait oublier qu'il y ait eu des APELLES & des ZEUXIS, aprés les LOUVOIS ſont venus les POMPONES; aprés les TURENNES les LUXEMBOURGS, aprés les LUXEMBOURGS les VILLEROIS. La gloire des CESARS ſe trouve comme éfacée par les plus belles actions des Louïs.

Il n'eſt donc point d'hommes irreparables. Ne doutons pas qu'aprés ceux qu'aujourd'huy nous admirons, il n'en vienne d'autres plus admirables; ſi ce n'eſt que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la perſonne d'un Roy qui n'aura jamais ſon pareil.

¶ Qu'allons-nous faire dans les païs étrangers? Demeurons dans nôtre patrie; elle nous offre également la vûë des fleurs, des montagnes, des

bois, des villes plus belles même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages apprennent à vivre, le commerce de differentes nations forme beaucoup. Eſt-ce là vôtre raiſon ? Depuis dix ans que vôtre ami *Thiton* a parcouru tous les Royaumes de Siam, de la Chine, des Indes, du Japon, qu'a-t'il appris qu'il ne ſçût pas déja ? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur ſauvage, la ſienne eſt-elle devenuë plus accommodante ? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans : comme luy je ſçavois leurs manieres ſuperſtitieuſes ; mais cette diverſité de cultes, cette multitude de Religions ne l'ont-elles point ébranlé ſur la ſienne ? Qu'il y prenne garde.

¶ Se corriger en Philoſophie c'eſt déguiſer ſes vices. Deraciner ſes paſſions c'eſt ſe corriger en Chrêtien. Aſſez de gens cherchent cette premiere perfection, afin de ne pas être deshonorez dans le monde. Le Chrêtien a des vûës plus étenduës. Peu

content de ſoi s'il n'eſt auſſi pur au dedans que les Philoſophes affectent de le paroître, il coupe juſqu'à la racine du vice, tout ce qui en a l'apparence choque ſa vertu.

FIN.

# TABLE
## DES MATIERES PRINCIPALES
contenuës au Tome trois.


*L'Homme.* pag. 1.
*La Religion.* 24
*Le Monde.* 42
*La Solitude.* 62
*La Cour & les Grands.* 75

REFLEXIONS SUR QUELQUES endroits choisis de Tacite. 98

*Le Merite.* 120
*La Reputation.* 135
*La Mode.* 145
*Les Femmes.* 153
*L'esprit & la Science.* 176

# TABLE

*Les Auteurs.* 186
*La bonne & la mauvaiſe fortune.* 210
*L'orgüeil & l'Ambition.* 225
*L'envie.* 240
*La Satire.* 244
*Les faux Plaiſans & les Railleurs.* 230
*L'Amour & l'Amitié.* 253
*La Prudence.* 267
*Le Jeu.* 270
*Le Procés.* 274
*Bienfaits, Reconnoiſſance, ingratitude.* 285
*Le Pour & le Contre de la Commedie.* 297
*Penſées Détachées.* 336

FIN.

Add 1454372